Université de Nice Sophia-Antipolis
Laboratoire de psychopathologie clinique et psychanalyse

Association d'Études de Freud et de Lacan

LES AVATARS DU SUJET



L'homme Moïse et la religion monothéiste (Freud 1939)



Association lacanienne internationale - Ecole de Nice



SÉMINAIRE DE PSYCHANALYSE 2006-2007

Université de Nice Sophia-Antipolis Laboratoire de psychopathologie clinique et psychanalyse

Association d'Études de Freud et de Lacan (A.E.F.L.)

ACTUALITÉ DE LA CLINIQUE FREUDIENNE

Les avatars du sujet

L'homme Moïse et la religion monothéiste (Freud 1939)

A.E.F.L.

École de Nice de l'Association lacanienne internationale 10 Boulevard Tzaréwitch 06000 NICE

www.aefl.fr

Organisation de la publication Jean-Louis Rinaldini Élisabeth Blanc Transcriptions France Delville

CONTRIBUTIONS

FETHI BENSLAMA Psychanalyste, professeur de psychopathologie à l'université Paris 7

ÉLISABETH BLANC Psychanalyste (Nice)

FRANCE DELVILLE Ecrivain, critique d'art, psychanalyse (Nice)

GEORGES FROCCIA Psychanalyste (Nice)

MOHAMED HAM Psychanalyste Maître de conférences Université de Nice Sophia-Antipolis (Nice)

SIMONNE HENRI VALMORE Ethnopsychanalyste

JEAN-PAUL HILTENBRAND Psychiatre Psychanalyste (Grenoble)

OLIVIER LENOIR Psychanalyste (Nice)

MARC MORALI Psychiatre Psychanalyste (Strasbourg)

JEAN-LOUIS RINALDINI Psychanalyste (Nice)

STOÏAN STOÏANOFF Psychanalyste (Nice)

JEAN-MICHEL VIVES Psychanalyste Professeur des Universités. Laboratoire de Psychopathologie Clinique et Psychanalyse Université de Nice Sophia-Antipolis (Nice)

Les textes présentés dans cette publication constituent la trace écrite d'un travail de questionnements, d'échanges et de réflexion autour de textes fondamentaux de Freud et de Lacan. Ce séminaire de psychanalyse s'est tenu à la Faculté des Lettres de Nice durant l'année universitaire 2006-2007 organisé par l'A.E.F.L. (Association d'Études de Freud et de Lacan) école de Nice de l'Association Lacanienne Internationale et par le Laboratoire de psychopathologie clinique et psychanalyse de l'Université de Nice Sophia-Antipolis. Les textes ont été en règle générale sauf indication contraire fournis par leurs auteurs.

V	

4 ARGUMENT DU SÉMINAIRE

5 Elisabeth Blanc L'Homme Freud et la science psychanalytique



11 Jean-Louis Rinaldini Quelques remarques à propos de Freud et le sentiment religieux





39 Georges Froccia Les deux Jambes dans le désert



49 OLIVIER LENOIR
UN MOÏSE PEUT EN CACHER UN AUTRE



61 Fethi Benslama Farder la mort - Considérations sur le terrorisme



77 Jean-Paul Hiltenbrand De la signification de "L'homme Moïse"



85 Simonne Henry Valmore L'ŒDIPE ANTILLAIS



95 Marc Morali Que signifie " sujet réel"?



101 Mohamed Ham
Post-modernité et toute puissance du père



115 Jean-Michel Vives
QUELQUES NOTES SUR L'IMPOSTURE



123 INDEX

Argument du séminaire

'est à partir de deux textes fort dissemblables que nous tenterons d'approcher la question du sujet actuel. On sait que la religion et la culture furent pour Freud des éléments conséquents de la théorie qu'il élaborait. Il déclarera d'ailleurs qu'à partir de 1923, il consacrera l'essentiel de sa réflexion à ces deux domaines.

L'homme Moïse et la religion monothéiste est l'aboutissement d'un long travail d'écriture, il est terminé et publié en 1939 après trois signatures de ce texte entre 1934 et 1938. Au-delà d'une réflexion sur la religion qui se transmet tout au long de l'histoire comme une névrose il y est bien sûr question de l'origine, du meurtre du père primitif qui ne cesse de faire retour pour chacun par un besoin infantile de dépendance et donc impose la nécessité religieuse. Mais il s'agit aussi de désigner la place impossible du chef : Moïse est décentré, c'est un grand homme déplacé de son histoire, exilé de l'intérieur, dévié dans son identité, venu d'ailleurs. Celui qu'on prend pour un père fondateur n'est pas celui qu'on croit. Il est un autre, comme le je est un autre. Freud parlait déjà, en 1927, « d'un temps où l'humanité pourra surmonter sa névrose infantile » (L'avenir d'une illusion).

En 1911 les Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa, le Président Schreber, la "prostituée de Dieu," appelé à faire le salut du monde sous incitation divine, éclairent l'aspect curatif de la construction paranoïaque, se démarquent de la position psychiatrique et interrogent déjà ce que Lacan nommera plus tard « les effets ravageants de la figure paternelle » (in Écrits, p. 579).

Parce que ces deux textes de Freud questionnent ce qu'il en est du sujet pour la psychanalyse, son existence même en tant que sujet divisé, celui dont on peut seulement dire « qu'il ne sait pas », et désignent du même coup à leur façon la place toujours légendaire et impossible du héros ou du grand homme, ils nous invitent à explorer de nouveau l'éthique de la psychanalyse aujourd'hui, voulue universalisante par Freud en l'inscrivant dans le champ des sciences afin de la dégager de toute appartenance à la mystique et d'affirmer son autonomie face à la psychiatrie, l'hypnose, le religieux..., en somme face à toute démarche qui serait du côté du sacerdoce, et qui voudrait renforcer l'être parlant dans sa croyance que l'Autre dont il s'agit de produire la jouissance non seulement existe, mais veille sur lui, voire lui veut du bien. Dès lors, si une analyse peut aboutir, c'est au prix de ne pas éterniser la poursuite de la méprise du transfert sous la forme de la croyance en un savoir à acquérir sur la vérité. Ce qui demande déjà que l'analyste ne reconnaisse pas à l'inconscient le statut d'une substance et en dernier ressort d'un objet de connaissance. L'analyste, dans la cité qu'il habite, a-t-il une responsabilité de sa fonction différente de celle qu'il a dans les cures qu'il dirige ? S'il parle, enseigne ou écrit au nom de sa fonction, n'est-il pas il comptable des effets qu'il produit?

L'homme Freud et la science psychanalytique

Placer le Père à l'origine de l'homme, relève d'un coup de force, d'une coupure fondatrice. Le Père, porteur de la Loi serait le père de l'homme: être parlant en tant qu'il marque la coupure entre l'être et la parole : le parl/être : parler c'est tuer Dieu, tu es Dieu. Dieu : l'être, mais Dieu c'est aussi la parole. Dieu est inaccessible dans l'être et dans la parole, l'homme parlé et parlant est coupé en deux. Schreber le dit très bien sur le mode paranoïaque : si Dieu parle, je suis mort; si je parle Dieu est mort, il n'y a pas d'entre deux, la coupure se situe non pas à l'intérieur d'un sujet mais dans la lutte à mort : ou lui ou moi...

Si Totem et Tabou est un mythe, L'homme Moïse est au dire de Freud un « roman historique ». Freud revient sur les thèses élaborées dans Totem et Tabou dans sa recherche de l'origine des religions et de l'invention du monothéisme. Le monothéisme n'est pas la mise en place d'un Dieu supérieur parmi d'autres mais d'un Dieu seul et unique. Freud y démontre que ce Dieu n'est que la révélation de la passion pour le père, voilée dans les autres formes de religion. Elisabeth Blanc

ous allons, cette année, travailler la question du sujet, à travers la lecture du Moïse mais aussi celle du Président Schreber, qui fera suite à notre travail de l'année dernière sur le séminaire de Lacan: « d'un Autre à l'autre »

Vaste programme

Donc plutôt qu'une intervention je vais simplement ouvrir quelques pistes de travail:

La lecture de *L'homme Moïse et la religion monothéiste* amène à poser deux questions essentielles :

1/La question du UN: pourquoi le **mono**-théisme.

2/Le Moïse, livre testament de Freud qui nous laisse en héritage: la psychanalyse pose la question de la transmission.

Mais tout d'abord, une histoire juive: Un juif athée qui a très bien réussi, parfaitement intégré dans la haute société, a mis ses enfants dans une école privée (la meilleure!) catholique

Un jour son fils entre à la maison et lui dit qu'à l'école on a parlé de La Trinité, son père se met en colère et lui dit: sache mon fils que Dieu est Un et pas trois et que Dieu, nous nous on n'y croit pas.

C'est un peu la problématique de Freud: un juif athée, qui revendique une identité juive, hors religion mais travaillé par la question religieuse et par l'origine du monothéisme.

L'homme Freud, Moise est certainement

son livre le plus intime, il l'a porté depuis plus de 20 ans, le 1^{er} en 1914, le 2^e publié en 39, ces dates ont quelques chose de bouleversant.

Freud, docteur et juif a voulu sortir la psychanalyse du champ de la médecine et de la religion.

On a parlé d'ambivalence, de paradoxe, il s'agit en fait d'identité qui est loin d'être monolithe mais traversée par la question du UN et Freud comme Moïse est un fondateur c'est-à-dire un être d'exception

Un juif athée mais comme le montre Yosef Hayim Yerushalmi dans son livre que je vous recommande vivement: Le Moïse de Freud, judaïsme terminable et interminable. Freud est fortement imprégné de culture juive et l'influence du judaïsme sur son œuvre n'est pas du tout négligeable, contrairement à ce que prétend Peter Gay dans: Freud, une vie qui, prenant en quelque sorte Freud au mot, tend à minimiser le patrimoine culturel juif de Freud afin de dissocier toute cette question juive de la création de la psychanalyse qui se veut une véritable science à replacer dans l'histoire des idées des Lumières et du positivisme du XIXe siècle.

Comme le dit aussi Marc Alain Ouaknin dans un article intitulé: le divin et le divan: équation talmudique (Revue Passages avril 1992): « le Talmud serait une psychanalyse avec Dieu mais sans Freud et la Psychanalyse c'est le Talmud moins la théologie... Paradoxalement, le mouvement de la psychanalyse à sa naissance est beaucoup plus théologique qu'il n'y paraît. Dans le schéma freudien du départ, l'inconscient est bien la réintroduction d'un espace qui vient d'ailleurs, l'introduction d'une transcendance. Un au-delà advient à l'intérieur d'un sujet. (cf. également le livre de François Regnault: Dieu est inconscient, adjectif ou substantif?)

Freud sans le savoir, redonne un souffle à un judaïsme qui aurait été sclérosé sans cet apport de la déconstruction de la parole ».

Il n'empêche que *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, paru en 1939 à la veille de la seconde guerre mondiale a provoqué un scandale dans la communauté juive car Freud faisait

de Moïse un étranger, un égyptien, qui sera assassiné par le peuple juif que Dieu avait choisi avec sa médiation pour être son peuple. Le peuple d'un seul Dieu, le peuple du monothéisme.

(Un livre extrêmement courageux, imaginez s'il était publié aujourd'hui!)

Je vous propose un bref rappel chronologique qu'il m'a semblé important de relever:

1911 au congrès de Weimar, Freud présente une interprétation analytique suite à la lecture des mémoires du Président Schreber

1912 Parution d'Imago, revue de psychanalyse freudienne. Freud en vacances à Rome est fasciné par le Moïse de Michel Ange à San Pietro in vincoli

1912 c'est aussi la rencontre avec Lou Andreas-Salome (que Pascale Hummel sa biographe nomme: la mystique laïque)

1913 Rupture avec Jung, Freud rédige dans Imago la préface de *Totem et Tabou*

1914 *Le Moïse de Michel Ange* paraît dans Imago sans nom d'auteur

Freud montre un Moïse qui retient sa colère en serrant contre lui les tables de la Loi, on y a vu une métaphore de sa relation à Jung.

1914 1^{re} guerre mondiale, deux fils de Freud sont sur le front

1933 Publication avec Einstein de *Pourquoi la guerre*?

1933 Prise de pouvoir par Hitler

1934 Freud écrit *L'homme Moïse* dont il différera de 3 ans la publication pour ne pas nuire à la société de psychanalyse.

1938 Mort de Lou Andreas Salome

1939 Freud se réfugie à Londres, *l'Homme Moïse et la religion monothéiste* est publié en anglais

1939 2e guerre mondiale, les sœurs de Freud sont envoyées à Auschwitz où elles périront dans les chambres à gaz.

A L'ORIGINE, LE PÈRE

Pour Freud, l'idée du père représente un progrès humain de la pensée au sens où la filiation par la mère est une certitude tandis que la filiation par le père relève d'une déduction logique.

Le Père de l'homme en tant qu'être parlant.

Totem et Tabou: un mythe créé par Freud. Un mythe qui viendrait dire quelque chose de nouveau sur la structure psychique de l'homme: Ce père mythique, il va falloir le tuer.

De quel père s'agit-il?

Il faudrait tuer le père de la horde primitive, père tout puissant, père jouisseur pour qu'advienne le père symbolique, le père de la Loi.

On peut interpréter: Il faut tuer la Jouissance toute pour accéder à l'ordre Symbolique.

Ce père primitif qui possède toutes les femmes possède en lui le féminin, la totalité, il faut donc tuer cette totalité pour accéder à la différence sexuelle, à la Loi.

Placer le Père à l'origine de l'homme, relève d'un coup de force, d'une coupure fondatrice. Le Père, porteur de la Loi serait le père de l'homme: être parlant en tant qu'il marque la coupure entre l'être et la parole: le parl/être: parler c'est tuer Dieu, tu es Dieu. Dieu: l'être, mais Dieu c'est aussi la parole. Dieu est inaccessible dans l'être et dans la parole, l'homme parlé et parlant est coupé en deux. Schreber le dit très bien sur le mode paranoïaque: si Dieu parle, je suis mort; si je parle Dieu est mort, il n'y a pas d'entre deux, la coupure se situe non pas à l'intérieur d'un sujet mais dans la lutte à mort: ou lui ou moi...

Si *Totem et Tabou* est un mythe, *L'homme Moïse* est au dire de Freud un « roman historique ». Freud revient sur les thèses élaborées dans *Totem et Tabou* dans sa recherche de l'origine des religions et de l'invention du monothéisme. Le monothéisme n'est pas la mise en place d'un Dieu supérieur parmi d'autres mais d'un Dieu seul et unique. Freud y démontre que ce Dieu n'est que la révélation de la passion pour le père, voilée dans les autres formes de religion.

Dieu a parlé à Moïse

Moïse, porteur de la Loi, va aussi être mis à mort.

Moïse, un homme d'exception, un fondateur, dont l'origine reste énigmatique et qui n'atteindra jamais la terre promise. L'alpha et l'oméga appartiennent à Dieu. Moïse est l'homme de Dieu, à la fois le père du peuple juif et le porteur de la Loi du père divin. Freud qui prétend lire les rêves comme des textes sacrés a voulu lire les textes sacrés comme des rêves et a vu dans la figure de Moïse une représentation du père et dans le peuple juif une représentation du sujet humain divisé dans son rapport au Père.

Quel sujet pour quel Père ou plutôt pour quel UN?

Il y a lieu de distinguer ici le UN de la Jouissance du UN de la Loi

LE MONOTHÉISME OU LA QUESTION DE L'UN

Le monothéisme est une rupture dans le système religieux parce que Dieu est posé comme UN, unique et seul, un UN radicalement Autre. La différence absolue, mais un Dieu qui parle à son peuple. De cette radicalité Autre, il reste la voix de Dieu. Sa Voix qui fait Loi.

La voix dont Lacan a fait l'objet a, par excellence: l'objet perdu. La voix, ce qui reste de Dieu et qui traverse le sujet humain, l'être parlant.

Là aussi, il faut distinguer la voix massive et imaginaire du surmoi, celle qui ordonne de jouir, la voix pétrifiante et hallucinante qu'entend le psychotique et la voix associée à la Lettre comme la voyelle, cette petite lettre qui se glisse dans les mots entre les consonnes et qui en transforme le sens pour en faire des signifiants.

Selon la manière de poser le UN, on peut tirer deux logiques:

La logique de l'exclusion: le TOUTUN. La logique de l'exception: l'AUMOINSUN.

LE TOUTUN

Dans la logique de l'exclusion, il s'agit de faire UN, tout ce qui est autre est rejeté et à l'intérieur du groupe, il n'y a que des petits uns, tous pareils et en même temps l'autre est nécessaire comme bouc émissaire, comme l'ennemi désigné, l'étranger à écarter pour maintenir le groupe. Le groupe vit dans une sorte de bulle incestueuse.

Le TOUTUN est une organisation imaginaire qui produit du déchet.

Dans l'exposé de l'année dernière, j'avais essayé de montrer que lorsque le grand Autre est rabattu sur l'axe imaginaire, c'est le Moi qui se retrouve hypertrophié avec prolifération d'objets-déchets, dans une logique paranoïaque. Le sujet se trouve exclu voire forclos.

C'est le cas de Schreber qui se retrouve seul face à l'Autre dévorant, à devoir assurer l'ordre de l'univers au prix de sa déchéance, au prix de devoir chier sur le monde. Il ne peut assumer ce qui relèverait d'un ordre symbolique: son titre, sa fonction, son nom, l'impossibilité de devenir père. Il ne peut que devoir se transformer en femme pour se faire féconder de Dieu par des rayons divins afin de procréer des hommes nouveaux pour remplacer les ombres d'hommes bâclés à la six quatre deux.

Le père de Schreber n'est pas Moïse, c'est le père total, à la fois père, médecin et éducateur de l'esprit et du corps, célèbre pour ses travaux. A travers les attaques contre Flechsig, assassin d'âmes, c'est bien sûr ce père là qui est visé. Il s'agit bien d'un meurtre d'âme, le paranoïaque dit toujours la vérité.

L'AUMOINSUN

Il s'agit là d'une organisation symbolique, c'est-à-dire qu'elle produit non pas du déchet mais du manque. L'autre manque toujours à l'appel, il y en a toujours au moins un qui fait exception.

L'exception, comme on dit, confirme la règle. C'est parce qu'il y a de l'exception qu'on peut se reconnaître comme pris dans la différence. L'exception c'est la limite à l'UNiformité et au totalitarisme. Moïse est un être d'exception à la fois semblable et différent.

Le UN de l'exception se présente non pas à l'extérieur de manière menaçante mais sous la forme du trait unaire, la figure de l'Autre est réduite à un trait, un trait qui unit et sépare en même temps, c'est la barre qui divise le sujet, marquant l'extime ce que l'on a de plus intime mais que l'on ressent comme extérieur à nous.

Freud se reconnaît comme juif, il revendique cette identité mais il revendique également sa différence, son anticonformisme, son athéisme. (ou plutôt a-religiosité)

C'est cela la figure de Moïse, une figure du

Père, celui qui unit les juifs et celui qui est étranger.

Mais ces deux logiques fonctionnent ensemble. On le voit dans le meurtre de Moïse, Il est tué par son peuple pour pouvoir retourner adorer l'idole. Ce n'est pas le meurtre symbolique, c'est le refus de la Loi dans la logique de l'exclusion. Les tables de la Loi sont brisées, elles partent en lambeaux, en déchets.

Freud souligne à quel point l'interdit de la représentation c'est-à-dire l'idolâtrie est lié à l'interdit du parricide et de l'inceste.

L'inceste, l'autre mot pour désigner l'impossible du tout.

Mais c'est aussi un meurtre qui va produire du Symbolique dans la mesure où un deuxième Moïse (Un Moïse peut en cacher un autre) portera la loi symbolique. Le symbolique suppose qu'il y ait toujours un deuxième tour avec effet rétroactif. La deuxième Loi rassemblera les morceaux, la 1° loi restera manquante, comme la marque de l'absence, comme la première lettre de l'alphabet.

La Loi va unir non pas sur le mode de l'exclusion mais en tant qu'elle vient marquer la limite pour chacun.

Freud fera même de la mort du Christ une réactualisation du meurtre de Moïse et du père de la horde pour pouvoir racheter en quelque sorte la culpabilité associée à ce meurtre.

Il s'agit non seulement de reconnaître ce meurtre mais de l'intérioriser, sous la forme du péché originel, si on est religieux ou sous le trait de notre division qui est aussi la trace de notre manque à être. Le père mort est intériorisé en tant que manque. Le père mort et la culpabilité qu'elle suscite est la cause du refoulement qui est la loi de la parole. Yad'l'Un dira Lacan, yadl'un parce qu'il y a de l'UN-dicible.

Mais on a reproché aussi à Freud d'avoir « oublié » dans cette histoire de Moïse et du monothéisme le rôle joué par les patriarches et Freud a même « oublié » de citer dans cet ouvrage les travaux effectués sur ce même thème par K. Abraham! Freud aussi est victime du signifiant.

LA PSYCHANALYSE: UNE SCIENCE UNIVERSELLE?

TRANSMISSION OU TRAHISON?

Freud a-t-il oublié ses origines et sa culture juive? Freud a-t-il trahi?

Freud se veut un conquistador, le fondateur d'une nouvelle science ouverte à tous. Il craint pour l'avenir de cette science qu'elle ne soit réduite à « une affaire nationale juive »

Aussi le souci de Freud a-t-il été de se trouver un dauphin en dehors de la communauté juive.

Il choisit Jung et l'on connaît la suite. Jung s'est écarté du père pour aller faire sa loi : La loi de la « **Jung**le »

Le Fondateur fait Acte, il franchit une frontière en effaçant les traces laissées derrière lui mais il restera au seuil, il en est ainsi de Moïse ou de César qui franchit le Rubicon, César le premier qui ne sera jamais Princeps.

Pour que la psychanalyse survive, Freud a fait le sacrifice de l'exil, être étranger à soi même comme le dit si bien Julia Kristeva, mais il revendique en pleine tourmente, avec un grand courage, son identité juive. Certains pensent qu'on ne peut être juif que dans l'exil, la vraie patrie étant le **Livre**. Dans son infidélité Freud reste fidèle.

LA QUESTION DE LA LETTRE

G. Haddad, dans son livre: *L'enfant illégitime* montre à quel point la lettre hébraïque se révèle à la lecture des interprétations freudiennes, notamment dans la célèbre formule chimique tirée de son interprétation majeure dite de « l'injection faite à Irma »: le tri-méthyl-amine. G. Haddad par une démonstration rigoureuse, y voit la retranscription de l'hébreu du signifiant paternel.

De même l'oubli de Signorelli qui renvoie à Signor: le seigneur en langue latine et à Elli le seigneur Dieu en hébreux. Ces deux termes en contiguïté métonymique que Lacan pose comme trope du désir. (Je vous renvoie à la lecture de ce texte).

La question de l'identité renvoie à la division du sujet, à la reconnaissance par lui de la transmission de cette lettre manquante qui insiste à son insu et qui le constitue dans sa quête per-

manente à vouloir l'inscrire dans une écriture.

Lacan est il le fils chrétien athée de Freud? Lacan a essayé à la suite de Freud, de vouloir faire de la psychanalyse une « Science » un peu particulière, une science qui viendrait, non pas dire tout sur l'homme mais une science de ce qui manque à l'homme, la Lettre, dans l'articulation de petites lettres qui seraient seules, porteuses d'une transmission possible de la psychanalyse.

Lacan, très préoccupé par la question de la transmission de la psychanalyse, s'est fait éjecté de l'IPA sur la question didactique et en 64 il donnera le nom d'École freudienne à son enseignement.

Lacan, le chrétien marqué par La Trinité a entrepris son retour à Freud, a-t-il voulu sauver le Père? Dans son retour à Freud, il se veut refondateur: « je fonde, aussi seul... » mais aussi le dernier freudien: « Soyez lacaniens si vous voulez moi je reste freudien ».

De l'Œdipe, il n'a gardé que le chiffre 3 qu'il a essayé de transcrire dans le nœud borroméen, véritable écriture du sujet et il en a vu les limites, les limites de la fonction paternelle. Il a bidouillé son nœud borroméen en lui rajoutant pour le faire tenir le rond quatrième du sinthôme. Le franchissement important de Lacan s'opère avec l'analyse de Joyce, Joyce a réussi à dépasser sa psychose en se fabricant un nom du père par l'écriture.

La Lettre, l'autre nom de Dieu que vient révéler l'acte de parole, impossible à déchiffrer mais qui nous entraîne à tenter d'écrire notre histoire.

Freud a-t-il trahi ou bien a-t-il transmis malgré lui ce qu'il portait sans le savoir?

Sur la question de Dieu:

Pour G. Haddad: « Freud ne cessa de soutenir l'inconfort de se définir juif incroyant, attaché autant à l'un qu'à l'autre terme du paradoxe.

Qu'est ce qu'un juif? Le mot a-t-il quelque consistance s'il est détaché de ce rapport au signifiant du Dieu monothéiste qu'Israël inventa, comme le remarquait une autre juive incroyante, Hannah Arendt? Croyant ou incroyant, un juif (fût-il psychanalyste ou a fortiori) peut il, sa vie durant cesser d'interroger ce point obscur? »

Sur la psychanalyse:

Freud nous a transmis une lettre qui reste à déchiffrer, mais comme Lacan le montre à travers la nouvelle d'Edgard Poe *La lettre volée*, la psychanalyse est la seule à pouvoir faire parvenir cette lettre à son destinataire.



Quelques remarques à propos de Freud et le sentiment religieux

Jean-Louis Rinaldini

L'accent n'est pas mis par Freud sur un pouvoir de transcendance mais sur une non maîtrise à l'égard de ce qui fait vivre, du vivant ou de ce qui fait mourir et il me semble que pour essayer de localiser ce qui est recherché du côté du sacré chez Freud il faut en effet aller du côté de la parole. Freud insiste beaucoup sur la parole, toute parole était au départ un sortilège, et il fait remarquer que même le pouvoir actuel des médecins relève du sortilège, alors que maintenant le souci est de rendre la médecine presque positive et de faire du médecin un simple donneur de remèdes ou d'ordonnances, Freud parlera déjà de la personne du médecin comme véhiculant une possibilité d'espoir qui pour lui reste magique. Je crois que cet espoir, cette croyance, n'est possible que là où il y a rapport entre personnes. C'est-à-dire que ce qui est proche du sacré que chercherait Freud ce serait toujours non pas dans le psychisme solitaire mais dans ce qui fait qu'il y a rapport. Comme si quelque chose un courant passait entre deux ou plusieurs personnes et qui fait que plusieurs personnes pouvant établir un langage, communiquer, créer... eh bien quelque chose de quasi sacré passait par là. Je pense que ce que Freud intuitionne rejoint ce que Lacan va nommer le symbolique.

e vous propose donc un itinéraire qui permettra je l'espère d'éclairer d'un certain point de vue le travail de réflexion de cette année. En effet je ne vais pas parler directement de « Moïse et le monothéisme » d'autres y consacreront plus précisément leur intervention, mais plutôt proposer une lecture transversale des écrits de Freud de « Totem et tabou » au « Moïse » comme il est commun de l'appeler. Lecture transversale donc à propos du sentiment religieux. Sentiment religieux et non la religion. Sur ce point je ne pense pas qu'il y ait grand-chose à ajouter à ce que l'on sait. On sait en effet que Freud, classiquement, a toujours professé que la religion relevait d'une névrose obsessionnelle déguisée et que ses dispositifs mettaient en place une illusion collective. Néanmoins, à scruter de plus près l'ensemble du texte freudien, on s'aperçoit que sa position était beaucoup plus nuancée et, particulièrement, dans ses rapports successifs avec Fliess, avec Jung, avec le dernier Ferenczi et enfin, et surtout, avec Romain Rolland. En effet une certaine notion du sacré y apparaît fondamentale et, au-delà de la problématique personnelle de Freud vis-à-vis de la figure paternelle, une fascination certaine se fait jour pour l'occulte, la mystique, et « les puissances de l'au-delà ». Lorsqu'il faisait tourner les tables avec Ferenczi ce n'était pas seulement pour s'amuser il y avait certainement un petit intérêt pour ce qu'il y a de l'autre côté au-delà de

la réalité visible... Mon titre au fond est mal formulé parce qu'il ne s'agit pas tant de l'Homme Freud que de la question du sentiment religieux dans son élaboration théorique.

C'est en effet toujours difficile de lire un texte avant tout dans un contexte référentiel, et non pas comme un document auto-référentiel. Autrement dit: tel ou tel texte ne décrirait pas un objet extérieur, mais la vie psychique et la vie intérieure de l'auteur. Bien sûr il y a toujours les deux lectures, et cela est évidemment vrai pour tout le monde, c'est vrai aussi pour Freud qui a accédé par ce biais au statut d'analysant préféré de tous les analystes. Nous l'avons soumis régulièrement à un travail de deuil cannibale. Son histoire n'a plus de secret pour nous. Nous l'avons déconstruite, découpée, cuisinée et consommée.

Sur le plan des anecdotes biographiques, s'il faut y céder, on pourrait rappeler par exemple que Freud ne voulait absolument pas se marier religieusement. À cette époque à Vienne où il habite avec sa jeune femme c'était obligatoire, on n'était pas marié si on n'était pas passé à l'église ou à la synagogue. Il va se marier en Allemagne où la synagogue n'est pas obligatoire. Mais deux jours avant le mariage il se rend compte que de retour en Autriche ils ne seront pas reconnus et la mort dans l'âme il va se soumettre au rituel, aux quelques formules qu'on lui demande de faire mais plus jamais il ne le fera et quand Martha le premier vendredi après son mariage veut allumer les bougies du shabbat comme elle a toujours vu faire chez elle et à quoi elle tient il les lui arrache des mains et lui interdit formellement. Et 53 ans durant elle n'allumera pas les bougies du shabbat et le vendredi suivant la mort de Freud elle les allumera. Ca montre comment il y avait peut-être chez Freud une espèce de haine plus que de l'indifférence.

Si on revient en arrière on trouve par exemple dans une lettre de sa correspondance avec Martha du 23 juillet 1882, il n'est alors que fiancé, il écrit concernant le judaïsme:

« Jérusalem est détruite mais ma petite Martha et moi vivons et sommes heureux et les historiens disent que si Jérusalem n'avait pas été détruite nous autres juifs aurions disparus comme tant d'autres peuples avant et après nous. Ce ne fut qu'après la destruction du temple visible que l'édifice invisible du judaïsme put être construit. »

Il y a là quelque chose qui va du côté de l'arrachement à la terre l'arrachement à tout ce qui est matériel et à toute sorte de communautés qui pour lui tout ce qui est communautaire il l'appelle la masse compacte. Il faut que l'individu se sépare absolument de ce qu'il appelle la foule

Mais venons-en plus précisément aux textes.

LE ROYAUME DES MÈRES

Ce n'est pas très original de le dire mais le « nœud » de l'affaire pour Freud c'est la relation au père. Si on regarde sa première théorisation de l'origine de la religion qui est Totem et tabou ce qu'il met au centre c'est le père de la horde, ce père mythique, ce père qu'il invente, le premier père, qui dirigeait tout sans aucune loi pour le restreindre et qui est assassiné par les fils qui s'entendent entre eux pour s'en débarrasser et puis qu'une fois qu'ils l'on tué par remords par culpabilité vont en faire un dieu. Ils vont lui rendre une sorte d'hommage constant qui va être la religion. Donc cette culpabilité dont on sait que Freud va en faire le centre de sa théorie avec le complexe d'Œdipe, masculin puisqu'il n'y en avait pas d'autre pour le moment, va faire de la religion une sorte d'hommage inversé au père que l'on a tué. Cette problématique du père chez Freud qu'il ne quittera jamais, ce n'est d'ailleurs pas anodin de voir que Totem et tabou il l'a écrit à la fin de sa relation avec Jung où justement la question du père et du fils s'est posée de façon tout à fait violente à cette époque là et en réponse à un texte que Jung écrivait et dont il ne savait rien sauf qu'il était question de mythologie, donc pour répondre à ce travail dont il se doute qu'il ne va pas dans le sens de sa propre théorisation, dans lequel Jung va se séparer de lui en tant que fils, eh bien il va remettre le père au centre dans Totem et tabou.

C'est d'autant plus intéressant que le travail que fait Jung à la même époque c'est un travail au contraire qui tourne autour de la mère. Et on voit que lorsque Freud va parler du culte des déesses mères, il montre d'une certaine manière que c'est toujours le père qui est le plus important. Par ailleurs cette espèce de matriarcat très fantasmé qu'il évoque dans ses textes, mais c'est une idée de l'époque quoique cette idée n'est pas absente loin s'en faut chez des psychanalystes contemporains qui posent la question d'une résurgence du matriarcat à notre époque, or on le sait l'ensemble des spécialistes en sciences sociales s'accordent aujourd'hui pour réfuter totalement la notion de matriarcat¹ eh bien ce matriarcat on ne sait jamais très bien où il se place: est-ce que c'est avant le père, après le père mais finalement c'est toujours le père qui est dominant.

D'ailleurs, la question de la mère c'est une question avec laquelle Freud ne semble pas à l'aise qu'il n'aborde vraiment que vers la fin, à la fois de sa vie et de sa théorisation et encore un peu sur la marge un peu difficilement. Il y a comme une difficulté à aborder ce domaine du maternel et du féminin d'une façon générale puisque le premier texte dans lequel il va y avoir une différenciation entre la libido masculine et la libido féminine c'est le texte sur le narcissisme en 1914-1915 dans lequel il fait apparaître les femmes comme des êtres tout à fait étranges dans leurs manières d'aborder l'homme, elles n'aiment pas comme les hommes dit-il, c'est assez ahurissant ce qu'il dit par exemple qu'elles n'aiment pas, qu'elles ne peuvent pas aimer, qu'elles ne peuvent qu'être aimées que ce sont des êtres complètement narcissiques.

Texte qui va être repris peu à peu notamment en 1923 avec la différenciation du complexe d'Œdipe masculin et féminin. Et puis les deux trois textes qu'il écrit sur la féminité après 1930. Là il y a quelque chose qui lui apparaît comme étant du registre de l'Autre, de l'Autre un peu inquiétant un peu trop différent inabordable mystérieux. Quand cela lui est-il venu? C'est dans la deuxième partie de sa vie avec la guerre de 14 comme point de bascule. Il a été désespéré de la défaite allemande mais également de ce qu'il a appris de cette énorme boucherie, de cette folie meurtrière et lorsqu'il l'apprend il en a une dépression profonde. Du coup il est obligé de

remettre en question l'optimisme qu'il y avait dans sa première théorisation à savoir que tout n'était que libido et que si on libérait la libido l'homme serait tranquille, paisible, travaillerait et il se rend compte que ça ne suffit pas qu'il y a aussi autre chose, qu'on est là dans un domaine de l'altérité et c'est là qu'il va élaborer cette deuxième topique avec la pulsion de mort qui est ce qui vient saper, miner de l'intérieur ces forces de vie sur lesquelles il a travaillé jusque là.

On peut se demander si cette question de la pulsion de vie/pulsion de mort ce n'est pas aussi, ne fusse qu'inconsciemment, une vision religieuse du monde, même si évidemment il ne s'agit pas de la religion comme nous l'entendons d'habitude.

On pourrait avancer que la pulsion de mort c'est l'équivalent d'un grand Autre à l'intérieur de l'individu, il y a là quelque chose comme un mystère, quelque chose qui n'est pas compréhensible immédiatement qui n'est pas « logique » mais qui vient s'imposer de l'intérieur de l'homme.

Et lorsqu'il introduit cette deuxième topique, cette pulsion de mort qui d'une manière un peu étrange est nécessaire à la vie, on voit un certain nombre de ses élèves, par exemple Jones, qui trouvent que Freud plonge dans l'irrationnel. Et face à la levée de boucliers qui a eu lieu autour de lui surtout du côté des anglo-saxons qui trouvaient que là il y avait quelque chose de spéculatif, de fumeux, de mystique justement, Freud a tenu bon. C'est quelque chose qui déborde, qui ouvre une porte vers justement cette fameuse « porte des mères » c'est-à-dire des mystères qui sont pour lui au-delà de la raison.

D'ailleurs, quand il parle de la porte du royaume des mères on ne peut pas s'empêcher de penser à Goethe et son Faust, où la descente de Faust chez les mères est une scène des plus énigmatiques et qui a donné lieu à de nombreuses interprétations allégoriques ou philosophiques qui est aussi cette exploration de l'inconscient et du rêve. Ce que Goethe, dans le second Faust, appelle le « Royaume des Mères », c'est non pas

¹ Comme le fait par exemple F. Zonabend : « Le matriarcat, ces sociétés qu'on dit gouvernées par les femmes et que des auteurs anciens ont cru voir incarnées par des formations sociales matrilinéaires sous prétexte que la filiation y passait par les femmes n'a jamais existé sinon dans la mémoire mythique des sociétés ou dans l'imagination des premiers ethnologues et historiens du droit familial » (« De la famille, regards ethnologiques sur la parenté et la famille », in Histoire de la famille, t. 1, Paris, Armand Colin, 1986).]

le « maternel premier », celui de ma propre mère dans mon archéologie psychique, mais « l'idée », l'« archétype » de la Mère, et là on côtoie Jung, cette matrice structurelle de l'inconscient qui nous mettrait en relation avec toute sa charge numineuse, c'est-à-dire l'expérience affective du sacré et on sait que Jung rattache le numineux aux archétypes. Or, pour Freud — Henri Vermorel, par exemple, l'a bien montré dans son essai sur la correspondance de Freud et de Romain Rolland à propos du sentiment océanique —, pour Freud la structuration de l'homme passe par un refoulement, quasiment une forclusion, de ce maternel originaire.

Et concernant la porte des mères il y a aussi une sorte de contradiction car lorsque dans une lettre à Stefan Szweig il reproche à Breuer de ne pas l'avoir ouverte cette « porte des mères » en même temps on a l'impression que lui aussi ne voulait pas le faire non plus. On a l'impression à la fois d'une réclamation et d'un retrait en même temps.

Sans doute voulait-il dire que Breuer avait reculé devant cette grande question de la sexualité puisqu'il s'agissait de sa patiente qui avait fait une « grossesse nerveuse » qui lui était destinée et qu'il n'avait pas voulu voir.

LA DIMENSION MYSTIQUE

Il y a une phrase un peu mystérieuse qu'a écrite Freud à Londres le 22 août 1938: « Mystique l'obscure auto perception du royaume extérieur au moi du ça ». Cette phrase est sans doute la constante de Freud dans sa position concernant la mystique et tout ce qui est du registre de l'ouvert. Quelque chose que du côté du mystique Freud considère comme redoutable et comme quelque chose qui va empêcher en quelque sorte la constitution du sujet et du moi. C'est d'ailleurs ce qu'il reprend à la fin de sa conférence sur « La décomposition de la personnalité psychique » les derniers mots sont ceci:

« Là où était du ça doit advenir du moi » le fameux Wo Es War, soll Ich werden. Pour Freud le Moi représente la raison et le bon sens par rapport au ça qui a pour contenu les passions. On sait que Lacan à la différence de Freud va faire du Moi l'instance imaginaire par excellence et proposera « Là où le S était, là le Ich doit être. »²

Autrement dit ce n'est pas le Moi qui doit prendre le pas sur le ça.

Pour Freud c'est un travail de culture. Autrement dit la tâche analytique et la tache de l'humain c'est en quelque sorte de reconquérir tout ce qui est du domaine du ça c'est-à-dire tout ce qui est donc du domaine du mystique, pour qu'il soit recouvert par ce qui est le JE. Un exemple qu'on trouve chez Freud de cette nécessaire conquête de l'ouvert et du mystique on en trouve témoignage chez un jeune poète Bruno Goethe qui à l'âge de 22 ans vient rencontrer Freud pour des migraines et il lui raconte qu'il est en train de lire en même temps la Bhagavad Gîta. Beaucoup considèrent aujourd'hui la Bhagavad Gîta, qui est une partie du Mahabharata écrite vers l'an zéro, comme le livre sacré de l'hindouisme. Les textes sacrés les plus importants sont le Mahabharata et le Ramayana, composés entre le 4e siècle avant J-C et le IVe siècle après J-C.3

Alors le témoignage de ce jeune poète dit ceci: « Tandis que je discourais Freud se leva et fit dans la pièce quelques allées et venue. Prudence jeune homme prudence s'exclama-t-il lorsque j'eus fini vous avez raison d'être enthousiaste et la bouche parle de l'abondance du cœur ce cœur gardera toujours ses droits mais conservez cette tête froide que Dieu merci vous avez encore ne vous laissez pas surprendre, un esprit prompt et clair comme l'éclair est un des dons les plus précieux. Les poètes de la Bhagavad Gîta sont les premiers à affirmer la même chose. Voir, toujours voir, (on est du côté de la pulsion scopique de maîtriser l'objet externe) garder les

^{2 «} Il y a deux sens à donner à la phrase de Freud — Wo Es war, soll Ich werden. Ce Es, prenez-le comme la lettre S. Il est là, il est toujours là. C'est le sujet. Il se connaît ou ne se connaît pas. Ce n'est même pas le plus important — il a ou il n'a pas la parole. A la fin de l'analyse, c'est lui qui doit avoir la parole, et entrer en relation avec les vrais Autres. Là où le S était, là le Ich doit être. (*Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Livre II, 1954-1955, séance du 25 mai 1955, p. 288) ».

³ Les textes sacrés de l'Inde les plus anciens sont les Veda contenant notamment le Rig-Veda et les Upanishad, compléments ésotériques qui ont donné jour à un système philosophique, le Vedanta.

yeux toujours ouverts, se faire conscient de tout, ne reculer devant rien, toujours être ambitieux cependant ne pas s'aveugler ne pas se laisser engloutir, l'émotion ne doit pas vous étourdir [...] La Bhagavad Gîta est un poème grandiose très profond et c'est un abîme terrifiant car si vous vous enfoncez dans le monde de La Bhagavad Gîta sans le secours d'un esprit très pénétrant là où rien ne paraît ferme et où tout se dissout l'un dans l'autre vous vous trouverez soudain devant le néant. Savez-vous ce que ça veut dire être devant le néant? Savez-vous ce que cela veut dire? Et pourtant ce néant n'est qu'une méprise européenne or on ne le comprend pas en Europe c'est le délire ah! Ces rêveurs européens que savent-ils de la profondeur orientale? Ils délirent, délirer, vraiment ils ne savent rien, ils s'étonnent alors quand ils perdent la tête et qu'ils en deviennent fous littéralement fous ».

Vous voyez il s'agit de conquérir toute dimension mystique.

Dans la deuxième partie de sa vie et notamment dans l'échange avec Romain Rolland on a l'impression qu'il continue à maintenir les positions classiques sur la religion, il continue à les maintenir et pourtant il accepte de discuter avec Romain Rolland. Et ce que lui amène Romain Rolland c'est du côté de la mystique, du maternel, de l'institution en tant que telle. Tout ce qu'il refusait jusque là.

Dans une des dernières lettres à Romain Rolland il déclarera « je suis complètement fermé à la mystique et à la musique ». Que l'on peut entendre comme: fermé à, ce n'est plus complètement fermé, ça existe mais moi je n'y ai pas accès. Face à cette question de Freud et du religieux j'ai essayé de bien marquer les distinctions, c'est-à-dire d'un côté le religieux au sens des institutions religieuses, des églises pour prendre notre vocabulaire et de l'autre le sentiment religieux, la croyance et ce que nous pourrions appeler le sacré qui sont tout autant des réalités différentes les unes des autres.

LA DIMENSION DU SACRÉ

Alors où se situerait la dimension du sacré chez Freud? On la découvre par exemple contre la médecine officielle: le rêve a un sens et la

médecine n'en veut rien savoir! nous dit-il. Contre la médecine aussi quand il critique la religion de la science qui vient parfois remplacer l'ancienne religion qui est incapable de dire à quelqu'un qu'il va mourir alors qu'au moins avant il y avait les sacrements de la mort, il montre que cette religion de la science est comme énuclée d'un pouvoir de parole. Nous voici au cœur de notre question: le pouvoir de parole Freud le situe dans le sacré. Même dans son texte sur l'analyse profane (1926) il dit bien que tout acte de parole relève du sortilège, de la magie, c'est-à-dire qu'il s'agit toujours d'une forme de sacré supposé antérieur aux institutions religieuses. Mais cette dimension sacrée elle fait régulièrement partie de la parole. On a l'impression que ce que Freud appelle « sacré » en mettant le terme entre guillemets a été réquisitionné par certaines forces culturelles qu'on appelle les églises. Freud y est hostile encore que l'on trouve un certain paradoxe parce que dans sa correspondance avec le pasteur Pfister il lui dit que puisque l'on a autorisé les médecins à être psychanalystes on peut bien aussi autoriser les prêtres! C'est tout de même assez déconcertant, donc il y a le sentiment que les églises ça se reforme partout chaque fois qu'on pétrifie un certain rapport au discours.

Il ne semble pas que son intention soit de liquider le religieux c'est comme si dans le religieux s'était réfugiée une dimension qui habituellement n'est pas reconnue mais qui est là déjà dans le psychisme.

Concernant le sacré, terme à employer à la fois avec des guillemets et un point d'interrogation, sans pouvoir le définir, Freud en parle par exemple dans Totem et tabou et d'une manière intéressante pour dire que c'est lié à toutes les manifestations incontrôlables de vie et de mort. Il parle de cette puissance mystérieuse qui est un peu comme le mana. Ce terme polynésien mana désigne une force surnaturelle dont l'Anglais R. Marett (1866-1943) et le Français Marcel Mauss (1872-1950) ont tenté, dans le contexte de l'ethnologie religieuse, d'évaluer les propriétés: « Ce mot, précise Marcel Mauss, subsume une foule d'idées que nous désignerions par les mots de: pouvoir de sorcier, qualité magique d'une chose, chose magique, être magique, avoir du pouvoir magique, être incanté, agir magique-

Jean-Louis Rinaldini

ment ».

L'accent n'est pas mis par Freud sur un pouvoir de transcendance mais sur une non maîtrise à l'égard de ce qui fait vivre, du vivant ou de ce qui fait mourir et il me semble que pour essayer de localiser ce qui est recherché du côté du sacré chez Freud il faut en effet aller du côté de la parole. Freud insiste beaucoup sur la parole, toute parole était au départ un sortilège, et il fait remarquer que même le pouvoir actuel des médecins relève du sortilège, alors que maintenant le souci est de rendre la médecine presque positive et de faire du médecin un simple donneur de remèdes ou d'ordonnances, Freud parlera déjà de la personne du médecin comme véhiculant une possibilité d'espoir qui pour lui reste magique. Je crois que cet espoir, cette croyance, n'est possible que là où il y a rapport entre personnes. C'est-à-dire que ce qui est proche du sacré que chercherait Freud ce serait toujours non pas dans le psychisme solitaire mais dans ce qui fait qu'il y a rapport. Comme si quelque chose un courant passait entre deux ou plusieurs personnes et qui fait que plusieurs personnes pouvant établir un langage, communiquer, créer... eh bien quelque chose de quasi sacré passait par là. Je pense que ce que Freud intuitionne rejoint ce que Lacan va nommer le symbolique.

ORDRE SYMBOLIQUE OU SYMBOLIQUE?

C'est une question très vaste pour laquelle il convient de distinguer le symbolique, de l'ordre symbolique, de la loi symbolique, du symbole. Bien sûr Lacan parle d'ordre symbolique suite aux travaux de Lévi Strauss et on en trouve traces dans sa conceptualisation, mais son effort va par la suite consister à dégager le concept de symbolique entendu dans un sens très particulier, comme un registre une dimension indissociable de deux autres l'Imaginaire et le Réel. Donc là ça complique un peu l'affaire, il faut bien sentir combien les concepts de Lacan ne peuvent pas être dissociés d'une pratique c'est-à-dire celle de la cure analytique. On ne comprend rien à mon avis à l'interprétation de Lacan et à l'utilisation même de ses sources par exemple celles que lui livre à cette époque là Lévi-Strauss, si on ne comprend pas qu'elles sont asservies à la finalité précise de la cure et aux difficultés que certainement il rencontre à cette époque là.

Ce que dit Lévi Strauss c'est que ce qui est essentiel c'est que l'ordre symbolique existe, sans dire dans quel sens cet ordre symbolique doit être appliqué et pensé par les sociétés. Peu de gens ont lu cet ouvrage « Les structures élémentaires de la parenté » mais en revanche les gens ont lu soit la préface soit la conclusion. Ceux qui n'ont lu que la préface vont nous dire il y a une fécondité de l'interdit c'est notamment l'interprétation qu'en donnera Lacan qui est l'autre grande lecture de l'ordre symbolique. Rentrer dans l'ordre humain c'est s'interdire, il faut s'interdire certains désirs, pulsions pour pouvoir devenir un être humain. Si on lit la conclusion des « Structures élémentaires de la parenté » là ce n'est pas la même interprétation. Là l'ordre symbolique n'est pas un interdit mais bien d'avantage une prescription. Ce que nous dit Lévi-Strauss c'est que la prohibition de l'inceste est moins une prohibition qu'une prescription au fond très simple qui est de ne pas vivre entre soi. Il faut sortir de l'entre soi. Ce qui compte c'est l'ouverture au dehors d'avantage que l'interdit qu'une sexualité interdite.

De ce point de vue là on peut sentir que c'est assez simple et que le concept de symbolique Lacan y entre à la suite de Freud à partir du concept de contrainte. Par exemple Freud avait souligné la contrainte de répétition, c'est-à-dire que quelque chose se dévoile qui insiste et c'est devant cette insistance de quelque chose qui se présente comme indépendant du sujet, comme ayant sa logique, ses enchaînements qui semblent extrêmement contraignants. C'est certainement à partir de là que Lacan essaie de dégager un registre particulier qu'il appelle le symbolique, dans lequel il voit à partir de deux courants principaux qui sont le courant linguistique (Saussure, Jakobson, Benveniste...) et le courant anthropologique (Lévi-Strauss) il se nourrit de ces apports là pour donner consistance à quelque chose qui s'impose dans la cure.

Qu'est-ce qu'introduit Lacan par rapport à Lévi-Strauss? C'est au moins deux choses:

Premièrement la question de lire l'ordre symbolique comme un interdit ou non. C'est-àdire qu'il va lire cet interdit comme un interdit que l'on retrouve dans les expériences indivi-



duelles ce que ne dit pas Lévi-Strauss parce que Lévi-Strauss ne s'attache qu'au niveau collectif, il n'y a aucune pensée chez lui de l'existence d'un sujet, il dit même que le sujet est l'enfant gâté de la philosophie et qu'il est bon de se débarrasser de cette notion générale de sujet alors que pour Lacan il faut penser la constitution du sujet à partir de l'ordre symbolique, il y a une fécondité du symbolique chez Lacan qui est constitutive du sujet. Ne pas reconnaître cet ordre symbolique, ne pas reconnaître cette logique qui existe indépendamment de soi c'est pouvoir ne pas exister véritablement comme sujet en tout cas ne pas exister face à cet ordre ou sous cet ordre. Au contraire pour Lévi-Strauss s'intéresser à l'ordre symbolique c'est se débarrasser de la dimension du sujet.

Deuxièmement il y a un grand point commun entre Lacan et Lévi-Strauss c'est que chez tous les deux l'ordre symbolique n'est pas posé, défini, mais il est d'abord posé comme un problème, au niveau de la cure pour Lacan et pour l'analyse des structures de parenté ou mythologiques pour Lévi-Strauss. Ce que relève Lévi-Strauss dans les mythologies ce n'est pas du tout la prohibition de l'inceste. Ce qui est important c'est cette notion de point de passage. L'enjeu c'est toujours de penser une médiation entre des distances incommensurables. Chez Lacan le symbolique c'est à la fois l'assujettissement, l'aliénation et la séparation. Cela ne veut pas dire qu'il y aurait un ordre symbolique auquel devrait correspondre un sujet. L'expérience de la psychanalyse montre que c'est à chaque fois singulier et que la cure analytique démontre à la fois la rigueur de la contrainte et le choix du sujet c'està-dire que l'on ne peut pas dire qu'il y a un ordre symbolique d'où se déduit un sujet, d'ailleurs Lacan va parler plutôt d'effet sujet, c'est-à-dire que l'ordre symbolique n'est pas posé avant, comme si l'ordre symbolique et chacun s'emboîtaient comme par magie. Le symbolique est à la charge de chaque sujet. Il n'est pas ce qui est déjà là par l'existence de la communauté à laquelle il s'agirait d'être introduit ou initié, c'est au contraire une sorte d'idée contractualiste qui fait reposer sur l'individu la consistance du symbolique dont il dépend, et ce n'est pas une mince affaire...

Alors si le symbolique pour nous n'est pas

celui des ethnologues, des anthropologues, des historiens, des religions, ni même celui de Jung, dans cette salle où est le symbolique? Le symbolique c'est l'élément qui, dans le langage, se trouve évocateur d'une présence, d'une force qui, elle-même, est absente et insaisissable: le symbole, le mana, par exemple ou encore le drapeau pour Freud.

Le symbole, le symbolique, donc, auquel nous nous référons nous dans notre pratique est dans cette salle, mais il n'est pas chez moi. Il n'est pas chez vous. Il est entre nous, ici, là. Si nous le voulons bien, si nous y consentons, je veux dire à partir du moment ou j'engage devant vous cette énonciation, je vous propose ce pacte interne à toute parole qui est d'inviter l'interlocuteur à participer à cette quête commune, éventuellement source de jouissance, à cette quête de ce que la parole vient ici absenter et qui donc alimente, notre interrogation, notre recherche, notre souci; ce qui fait que nous attendons évidemment de cette parole qu'elle avance ce qui viendra répondre au pacte reconnu éventuellement de cette perte, en tant qu'elle serait partagée, qu'elle nous serait commune, que nous serions bien de la même chapelle comme s'exprime Freud à propos d'autre chose; il s'agit de la satisfaction que nous pourrions ensemble avoir de trouver la moins mauvaise réponse à cette quête de l'objet que la parole ainsi vient absenter. Il s'agit de l'absence radicale et fondatrice dont le signifiant se trouve ainsi le symbole. A mon sens et dans l'épreuve que nous pouvons faire dans notre rencontre, le signifiant est symbolique de ce qui est la pure absence, non pas évocateur d'une présence, d'une force, d'une puissance dont je serais éventuellement la victime, le gardien, le prêtre, tout ce que l'on voudra, mais le signifiant est le symbole d'une pure absence et c'est bien ce qui nous fait - les psychanalystes sont quand même bien placés pour le savoir — tout le problème, car s'il n'y avait pas cet effet, on ne voit pas pourquoi il y aurait du symptôme puisque le propre du symptôme c'est évidemment de chercher soit à la nier cette absence, soit à la combler. Ce qui fait donc que ce pacte que je suis en train de vous proposer, il n'y a a priori aucune raison pour que vous l'acceptiez. Aucune raison puisque, après tout, le principe d'une réunion de cette sorte, c'est évidemment de trouver le moyen, ladite absence, de venir la fermer, la suturer. C'est là que l'on estime avoir triomphé, c'est un triomphe mitigé mais c'est en tout cas le propre d'une avancée que l'on dit scientifique d'avoir trouvé les bons signifiants pour, ce défaut, venir le combler; cela d'autant plus qu'à partir du moment où il y en a un, là, qui s'engage dans la parole et dans l'énonciation, c'est-àdire qui s'autorise du symbolique, qui le propose, l'interlocuteur a les meilleures raisons de le refuser. Pourquoi? Parce que dans la mesure où en tant qu'interlocuteur, il se situe au lieu de l'Autre, il est précisément dans le lieu où le symbole, ce qui serait le représentant d'un manque, d'une absence, il est précisément dans le lieu où le symbole fait défaut.

Le symbole c'est, faut-il le rappeler, cette moitié de pièce qu'un interlocuteur vient proposer à l'autre dans l'attente que celui-ci y mette l'autre moitié de la pièce de telle sorte que les deux réunies forment une pièce une; mais comme nous le savons justement par les effets du langage, l'un et l'autre n'ont jamais la bonne moitié, c'est bien le problème. Ils n'ont jamais la bonne moitié c'est-à-dire qu'entre les deux moitiés il y aura toujours un déficit. Que sont donc les névroses si ce n'est une façon de se défendre de manière obstinée, acharnée, de se défendre contre cette absence que met en place la parole, le pacte proposé par la parole, de s'en défendre soit d'un point de vue que l'on nomme dans notre lexique psy classiquement hystérique en s'engageant dans une demande pathétique et effrénée pour obtenir l'objet qui est visé, soit comme on le sait du côté obsessionnel pour obturer, pour conjoindre, pour suturer ce qui fait ce manque généré par la parole et dont chaque signifiant devient le symbole puisque le propre du signifiant c'est de se référer à cette absence en tant qu'il vient chaque fois nous proposer le sens, voire éventuellement la saisie d'un objet qui serait capable de porter remède à cette absence.

J'ai situé ici la question de façon caricaturale entre l'énonciateur et celui auquel il s'adresse mais il est clair que le débat fonctionne à l'intérieur même du sujet puisque si le sujet n'eksiste c'est justement que dans le langage, il y a ce défaut, cette absence, ce lieu vide qui lui donne une place. Donc ce débat se situe à l'intérieur du

sujet lui-même en tant qu'il est représenté par un signifiant en tant que ce signifiant est symbolique de ce qui fonde l'absence et puis représenté par ce signifiant-là pour un autre qui lui, du fait de cette absence, ne s'assume que sous la forme de la souffrance puisque il n'en bénéficie pas. Alors, si c'est bien là le propre du symbolique, nous sommes condamnés au symptôme c'est-à-dire nous sommes condamnés aux névroses. Au fond, le symptôme névrotique, en général, cela veut dire quoi? Que nous faisons du sacrifice de notre jouissance ou d'une part de la jouissance ou de la totalité de notre jouissance, le symbole, à entendre au sens freudien, le symbole de ce qu'il en serait pour nous de l'amour de qui? De Dieu? de l'amour du père comme on

Nos sinthomes comme gardiens d'un sacrifice

A condition de situer ce mot « père » dans la langue. Je m'explique. Ce n'est pas mon propos aujourd'hui mais je pense qu'il faut insister que de « Totem et tabou » au « Moïse » (voir la lettre à Romain Rolland en 1936 où il interprète le trouble qui le prit en 1904 sur l'Acropole) on voit se dessiner peu à peu chez Freud à la place d'un père réel un père hypothétique, un père conjecturel. Et que c'est à cet endroit que Freud passe le relais à Lacan qui poursuit cette question par les développements que nous connaissons. Puisque ce mot « père » ne va plus devenir qu'une hypothèse existentielle, qu'un mot de la langue. C'est un passage qu'il fait opérer d'un père conjoncturel à un père structurel. Ce « Père » est réduit à un signifiant, un signifiant parmi d'autres qui serait celui qui donne consistance à la langue. On est loin du père réel ou idéal ou imaginaire et la difficulté c'est que l'on continue à employer le même mot pour désigner toutes ces acceptions mais ça c'est une autre histoire... c'est le point où une élaboration théorique s'articule immanquablement aux valeurs mythiques d'une société, le point où peuvent se reconnaître les fondements idéologiques d'une pensée.

Je disais avant ma parenthèse que nous faisons du sacrifice de notre jouissance ou d'une part de la jouissance ou de la totalité de notre jouissance, le symbole, le symbole de ce qu'il en



serait pour nous de l'amour de Dieu, l'amour du « père » en tant que TOUT, UN, dans la langue, disons de l'univoque. Ce qui constituerait le réel de la langue. Eh bien! Justement l'amour de ce TOUT suppose que ce qu'il voudrait de nous, et là je reviens à la fable, au mythe, c'est le sacrifice de la jouissance. Peut-être celle-là même à laquelle en tant que père mort il aurait renoncé, je n'en sais rien, mais en tout cas nous devenons grâce à nos sinthomes comme Lacan les appelle, nous devenons les gardiens de ce sacrifice. Quittons la fable pour revenir à la langue. Autrement dit, dans cette situation de dialogue, d'adresse que j'évoquais tout à l'heure, nous allons veiller les uns et les autres à surtout ménager la place d'une mésentente, d'une incompréhension; nous allons sacrifier ce qu'il aurait peut-être pu en être d'un accord commun autour de ce qu'ensemble nous pourrions résoudre, nous allons le sacrifier afin de répondre à ce qui serait hypothétiquement ou du fait de notre amour pour ce que je nommerai volontiers « un Tout dans la langue » ou de notre foi, nous allons le sacrifier pour maintenir entre nous cette béance qui serait ainsi la garantie aussi bien pourquoi pas de son amour, mais surtout la garantie de la permanence de ce qui alimente le désir. Car il est évident que notre angoisse, comme nous le constatons en clinique, c'est que ce qui supporte le désir vienne à disparaître et que nous avons donc besoin de cette absence pour que nous ayons le témoignage qu'il y a quelque part dans la langue un lieu d'où le désir s'entretient et donc que, si ce lieu vous l'appelez Dieu, ou Père, que Dieu reste avec nous. Quitte à ce que ce désir une fois qu'il se manifeste, nous nous dépêchions d'en faire le sacrifice par amour pour lui.

Je reviens à Freud par cette question du sacrifice parce que pour lui qui n'avait pas accès aux travaux de Saussure (le cours de Linguistique Générale date de 1916) cette question se pose différemment. Dans « l'Homme Moïse » Freud mettra le sacré essentiellement du côté du père, le spirituel sera mis du côté de la préférence pour le père comme si la mère était enfermée uniquement dans le sensuel, le senso-

riel. Cette vision manichéenne va influencer la quasi-totalité des courants psychanalytiques et on peut dire que la psychanalyse actuelle est coupée selon ses lectures. Ainsi on réhabilite beaucoup la voie suivie par Freud dans « l'Homme Moïse » et pour préciser ce que fait la mère on parle rarement de fonction maternelle encore que certains psychanalystes s'approchent de cette voie. Du côté maternel ce serait l'aliénation et du côté paternel ce serait le salut, si bien qu'on aboutit à une sorte de sotériologie (doctrine, théorie du salut) mais extrêmement manichéenne. Alors que dans Totem et tabou cela peut paraître paradoxal pour ce texte premier, on n'est pas du tout dans le manichéisme puisque le prêtre et l'allaitement sont mis dans le même rapport au sacré⁴, puisque par ces voies il y a quelque chose qui fait vivre qu'on ne maîtrise pas et qui nous conduit peut-être à créer ailleurs.

Comme si on était assez proche du mystère terrifiant, cette sorte de terreur que l'on ressent et qui permet de vivre et qui donne une sorte d'énergie sauvage à l'individu. Freud dans sa correspondance avec Fliess dit qu'il a le sentiment que les actes sexuels en particulier pervers (la perversion pour lui est extrêmement répandue) cela lui apparaît comme le résidu d'un culte sexuel primitif dont les rites s'exercent en secret. Il y a bien place pour une sorte de terreur parce que ce qui est sacré c'est une sorte de terreur devant le sentiment qu'une puissance qui permette que les choses rentrent en relation peuvent aussi bien détruire que faire naître. Et la terreur est aussi très présente surtout dans le premier Freud, par exemple l'arrivée d'une nouvelle vie, d'un nouvel enfant est d'abord repérée chez les femmes qu'écoute Freud par une sorte de réaction de terreur, c'est-à-dire de non compréhension, ce qui est autre chose et beaucoup plus complexe que le non désir d'enfant, il y a le sentiment d'être dépassée, de risquer d'exploser de risquer d'être expropriée de soi-même.

C'est seulement par la suite que Freud va reprendre ce qui était censé effrayer les femmes c'est-à-dire un corps étranger qui tout à coup aurait pris possession d'elles. Cet élément étran-

⁴ Avant l'instauration des religions à dominante masculine, on sait que l'Homme a d'abord cru à la prééminence de la Déesse mère : Inanna, Ishtar, l'Aphrodite du Proche - Orient, en ont été différentes figures.

Lorsque les temps ont changé, ces déesses ont accueilli du masculin auprès d'elles, sous la forme de " fils - amants" : Tammuz, Atis, et pour finir le Dionysos de la Grèce.

ger qui risque de prendre possession du corps de la femme ce sera le pénis devenu symboliquement le phallus ce sera quelque chose qui sera vu plutôt comme un complément réparateur d'un manque comme si une éclopée retrouvait la jambe qu'elle a perdue, quelque chose qui est instrumentalisé qui est à la fois valorisé qui sert à marquer la différence entre le 0 et le 1, c'est-àdire un élément qui est totalement apprivoisé, alors qu'au point de départ quand Freud parlait de maladie qui était liée à toute névrose qui était liée à la possession par un corps étranger qu'il faut non pas expulser mais qu'il faut laisser circuler à l'intérieur, là il faisait place à un moment de tremendum (redoutable, effrayant, qui fait trembler). Mais on ne reste pas à un moment de tremendum, il y a aussi un moment de jouissance possible qu'à mon avis Freud ne rend sensible que lorsqu'il parle de l'expérience esthétique. C'est à ce moment là qu'une sorte de tremendum comme celui qu'il a en face de la statue de Moïse fait place au sentiment qu'on a redécouvert en soi des émois psychiques, des pensées, des mouvements, des processus dont on ne se saurait pas cru capables. Donc il y a un effet de révélation intime. On est très proche d'une conversion de ce qui était vécu comme une tremendum mais on aboutit à une sorte de réinvention de soi même. Seulement cela chez Freud est extrêmement localisé. Au début Freud en est très proche surtout lorsqu'il rencontre les hystériques qui mettent en avant cette dimension de tremendum, Il insiste d'ailleurs sur le lien entre l'inconscient, le royaume des ombres, le diabolique. On dirait qu'il y a à la fois chez Freud des tentatives pour délimiter un domaine sur lequel il a une maîtrise intellectuelle et en même temps pour nous dire que quand les patients qu'il voit s'obstinent à maîtriser ce domaine ils bloquent les issues ils ne peuvent pas sortir de leurs cas. Lorsque Freud écoute il situera le moment thérapeutique dans le moment d'acceptation d'un moment inconnu à l'intérieur de soi et qu'on ne maîtrise pas. Il n'emploiera pas par la suite le terme de sacré il dira simplement l'inconscient. Mais dans ses tous premiers textes Freud met l'inconscient du côté du diabolique.

Et on peut se demander si cela n'a pas quelque chose à voir avec son « inquiétante étrangeté ». On voit très bien que dans son trouble sur l'Acropole Freud se trouve comme hors de soi, en même temps ce qui est étrange et si terrifiant c'est quelque chose qui est constitutif même de sa vie comme si c'était précisément cette inquiétude même qui était comme un fil directeur.

Autrement dit, s'il y a quelque chose qui est en rapport avec le sacré chez Freud c'est proche de ce qui permet de constituer le monde psychique c'est vraiment à la base de la construction du monde psychique et dont ne sait pas si ça vient de soi, si ça vient d'ailleurs, si ça vient de l'autre et ce n'est pas un hasard si quand Freud s'approche d'un domaine dans lequel il voit à l'œuvre des éléments sacrés il a besoin lui-même d'avoir des guides ou des accompagnateurs. Il faut qu'il s'appuie justement sur un écrivain, sur les contes d'Hoffmann pour avoir une sorte de guide et ne pas être confronté directement avec cette inquiétante étrangeté. C'est déjà ce qu'il avait mis en place au début avec les hystériques possédées. Où il y avait à la fois des éléments familiers, une redécouverte et en même temps quelque chose contre quoi on se débattait on se révoltait et qui faisait peur.

Donc, d'une certaine manière on a l'impression qu'on est en danger de destruction et qu'en même temps c'est cela sans quoi on ne peut pas vivre. Ce qui recoupe tout à fait la façon dont Freud insère ou exclut le phénomène amoureux avec le risque de destruction. Dans les études sur l'hystérie où il parle de l'amour de transfert il l'associe avec le terme qui revient tout le temps en allemand de sacrifice, un sacrifice qui serait vécu surtout du côté féminin, il dit que si les femmes se mettent à parler de leur expérience amoureuse elles ne peuvent le faire qu'en consentant un sacrifice. Et ce terme sacrifice reviendra régulièrement chaque fois que Freud parlera du phénomène amoureux. Alors sacrifice de quoi? De ce qu'il pointe dans le premier texte de « Traitement psychique traitement d'âme » ce qu'on pourrait appeler autocratisme ou une souveraineté de soi-même? Une sorte de tension entre ce qu'on pourrait appeler souveraineté de soi-même et le fait de se laisser posséder par quelque chose d'autre? Tension que l'on découvre tout au long de l'œuvre de Freud mais habituellement ce quelque chose d'autre qui est

nommé directement dans les études sur l'Hystérie, parce qu'il nous dit bien au sujet d'Élisabeth que dans sa douleur il n'y a pas seulement une zone douloureuse mais que par le biais de la zone douloureuse elle est en contact avec « quelque chose d'autre », alors c'est extrêmement flou, c'est difficile d'appeler directement sacré ce « quelque chose d'autre » mais on voit tout de même que l'expérience analytique est un contact avec ce quelque chose d'autre qui est porteur d'un impact sacrificiel. Cet impact sacrificiel il est inévitable dès que l'on rentre dans le pacte amoureux où il y a risque de dépendance, risque de croyance, d'infantilisation et de féminisation. Ces risques vont avec les risques qui sont supposés exister du côté religieux. Alors cette menace elle est là toujours présente chez Freud mais Freud nous dit bien que si l'on se protège trop de cet infantile eh bien on ne veut rien savoir des processus inconscients qui cherchent au fond à frapper à la porte pour se faire reconnaître et entrer. Il est rare que Freud reconnaisse une proximité entre ce quelque chose d'autre qui essaie de se manifester et puis un phénomène qui est proche de ce que l'on entend par sacré bien que dans Totem et tabou la conjonction soit faite, on a l'impression que c'est le nom de religion qui ne doit pas être prononcé, il y a comme un évitement dans les noms. Il est vrai qu'à partir du moment où cette expérience de la heilig schrei, cette terreur sacrée, eh bien à partir du moment où cette expérience est prise dans des rituels, dans un langage qui l'enferme qui la codifie, il y certainement perte de contact avec le « quelque chose d'autre » on est pris dans quelque chose qui redevient familier et que l'on peut réciter en chœur.

Pour terminer je pense qu'il faut reconnaître combien Lacan a été un lecteur de Freud. Bien sûr le retour à Freud c'est surtout le retour à ce qui manque à Freud mais pour cela encore fallait-il avoir saisi véritablement ce que Freud mettait en travail. Prenons l'exemple du terme « expérience vécue », le vécu a très mauvaise presse! Dans les termes lacaniens cela doit se dire Réel. Comme s'il ne fallait pas en parler. Les patients eux parlent souvent de « ressenti ». Ce terme « vécu » est employé et utilisé de façon répétitive tout au long des études sur l'hystérie,

Freud dit que c'est extrêmement important que tout le travail de l'analyse c'est de faire en sorte qu'un élément vécu soit non pas confondu avec, mais soit proche justement d'un élément représentatif qu'il y est comme une étincelle entre ces deux éléments et que justement la levée du refoulement elle s'effectue quand il y a ces deux « topiques » quand on est dans la proximité de « l'avoir vécu » et de « l'avoir entendu » mais cet « avoir vécu » n'est pas facilement revendiqué comme tel et on voudrait le plus souvent remplacer cette notion de vécu qui est trop obscure, extrêmement ténébreuse, qui représente plutôt une limite. Or il se trouve que Freud se heurte tout le temps à cette limite. Il dit même qu'au niveau de la compréhension du passé la parole est sans effet il faut reprendre tous ses souvenirs avec lui et que ces souvenirs soient accompagnés de toute leur charge affective pour qu'il y ait réception possible par quelqu'un d'autre et que cette conjonction avec des segments représentatifs et une émotion un peu débordante qui ne peut pas directement être comprise c'est ça qui est mutatif dans l'expérience analytique.

Cette façon de transformer par une expérience interne qui fait révélation de soi il semble que Freud ait plutôt tendance à la mettre du côté de ce que la femme va éprouver. Il y a une sorte de tension, comme si l'image masculine que promeut Freud était non pas proche de la statue du commandeur mais disons d'une image un peu rigidifiante, du sceptre, enfin une perspective phallique qui mette l'accent sur ce qu'on doit penser, sur ce qu'on doit faire, sur une sorte de légitimité qui serait mise en avant et en même temps dans son travail Freud n'en finit pas de casser, de brouiller ce qu'il a lui-même présenté comme limite. Dans son écriture Freud rencontre tout le temps ce « quelque chose d'autre ». Il le rencontre d'autant mieux qu'il ne s'agit pas d'une écriture solitaire. Qu'il s'appuie soit sur la mythologie, des fragments de mythologie, soit sur des œuvres d'art comme en face de Moïse, soit dans l'attrait de tout ce qui entoure Léonard de Vinci, où il approche des figures maternelles, des émois maternels et à ce moment là il nous dit bien que si on est trop rationnel, trop raisonnable, si on veut être dans l'achèvement on risque d'être improductif, il dit même dans le Léonard de Vinci que c'est le chercheur qui à certains

Jean-Louis Rinaldini

moments a étouffé l'artiste. Lorsque Freud parle de celui qui serait dans la découverte, ce que Freud voulait être lui-même, quelqu'un qui travaille justement dans cette recherche active presque comme un colonisateur du psychique et bien cela étouffe en même temps une autre dimension qui est plus créatrice, qui est plus du coté de... la captation du sourire chez l'autre qui nous reconduise à des émotions qui nous débordent toujours qui nous dérangent toujours et qui à la fois nous expulsent de nous-mêmes et nous reconduisent à nous-mêmes. Il y a à la fois une expérience de réappropriation de ce que l'on a vécu dans l'enfance ou de ce que l'on est prêt à vivre, de ce que peut-être on n'a jamais achevé tout à fait comme expérience, donc à la fois une expérience de réappropriation mais le sentiment qu'il y a une souveraineté de soi-même une maîtrise de soi qui est lâché. Je pense que c'est cette dimension de perte que Freud associe toujours à ce qu'il nomme sacrifice, c'est le même mot en allemand qui dit sacrifice et victime (Opfer) et qui est là tout le temps dans les paroles de l'amour. Et c'est comme s'il fallait passer par cette perte, par du sacrificiel, ce qui est assez surprenant, pour retrouver un accès avec le monde inconscient. Dans les études sur l'hystérie il montre quelle est sa promenade avec les femmes et à ce moment là il est question de sacrificiel, de se laisser pénétrer, de se laisser ouvrir d'accepter, quelque chose d'autre. Il y a toute une série de métaphores comme l'idée par exemple « d'ouvrir » « d'admettre » « accueillir quelque chose à l'intérieur de soi », ce terme se retrouve dans un grand nombre de textes comme celui sur la négation ou dans des textes plus tardifs. Vers

la fin de son œuvre quand il aborde à nouveau le phénomène amoureux alors on a l'impression que l'approche de l'amour le reconduit à ses premières expériences qui le mettent au bord de l'effroi comme si la proximité de l'expérience amoureuse nous mettait au bord d'une sorte d'immolation. Et de ce point de vue là Freud est même plus négatif dans les textes de la fin que dans les textes du début. A la fin du texte sur le narcissisme il nous dit bien qu'il faut aimer pour ne pas tomber malade. Donc il faut bien fraterniser avec cet inconnu, accepter de ne pas être maître de soi pour avoir « un fonctionnement » qui nous permette d'échapper à la maladie! C'est comme s'il consentait finalement une ouverture laissée à l'amour. Et dans « Malaise dans la civilisation » c'est au nom d'Éros que Freud nous dit que la civilisation ne pourra échapper à ce risque de mort qui se généralise que si on va au-delà de la loi. Il dit bien que le lien social ne peut pas s'appuyer uniquement sur la loi. Et qu'il doit s'appuyer sur une dimension libidinale, et c'est dans ce texte qu'il y a cette formule étonnante « la force de l'amour ». Il nous dit précisément que là où la loi est impuissante, accepter qu'il y ait de l'altérité à la fois chez l'autre et à la fois en soi eh bien seul Éros peut nous rendre capables de ce moment d'étourderie peut-être où on accepte qu'il y ait du sacrificiel. Il n'emploie pas du tout le terme de sacré dans cette œuvre mais alors que dans la plupart de ses textes il se méfiait de l'émoi de tout ce qui était mis en scène avec Éros, Éros ici est peut-être indésirable comme il l'avait dit au début, mais si on le chasse, s'il est hors de la cité c'est la cité qui est condamnée à la pulsion de mort.

Vous avez dit < Mono >?

Moïse et le monothéisme 🖾 occupe 143 pages dans le tome XVI des 🕮 Gesammelte Werke, et comporte deux parties. La première, de loin la plus importante, a été publiée en 1937 dans 🏻 Imago sous la forme de deux livraisons. La seconde partie, qui ne comporte que 36 pages, est une sorte de repentir de Freud, qui se décide enfin à publier en 1939, à Londres, et donc à la veille de sa mort 🙎 l'ensemble de ce qu'il aurait à dire sur cette question, qui manifestement lui tient à cœur. Cet ouvrage se situe chronologiquement entre le texte : « Psychanalyse finie et indéfinie », d'une part, et sa lettre ⊠à Romain BRoland, d'autre part. La seconde partie du 🕮 « Moïse et le Monothéisme » est une sorte de résumé de la première, développant spécialement l'aspect sociologique de l'événement Moïse. Les hésitations de Freud se traduisent dans son texte par la multiplication des « ob » et des « als ob » (des « si » et des « comme si »). Ceci au profit d'hypothèses qu'il étaye par des citations de 🕮 « Totem et tabou » et de ses travaux sur le complexe d'Oedipe.

Stoïan Stoïanoff

Es ist nicht einmal sicher, dass seine Religion ein Wirklicher Monotheismus war, dass sie den Gottheiten anderer Völker die Gottesnatur bestritt. Es reichte wahrscheinlich hin, dass der eigene Gott mächtiger war als alle fremden Götter./.../ Einem Teil des Volkes hatte der ägyptische Moses eine andere, höher vergeistigte Gottesvorstellung gegeben, die Idee einer einzigen, die ganze Welt umfassenden Gottheit, die nicht minder all liebend war als all mächtig, die, allem Zeremoniell und Zauber abhold, den Menschen ein Leben in Wahrheit und Gerechtigkeit zum höchsten Ziel setzte.

S. Freud, *G.W.* XVI p.151¹.

PROLOGUE

Mono≻ est le signifiant qui offre son abri à Moïse, Moïse le sans abri, qui n'est désormais qu'un prophète en perte d'identité. Qui est Moïse? Un sans papiers. Allons plus loin. Qui est qui? Voici une l'énigme existentielle qui ne saurait être résolue autrement que par le biais de la nomination. Il serait vain de crier : « Qui suis-Je $\sqrt{-1}$?2 » car ce « Je $\sqrt{-1}$ » vient jouer ici les trouble fêtes. A ce Jeu plus d'un y a perdu ses repères, à commencer par ceux qui ont cherché la différence homme-femme ($\not \subseteq \varphi$). Notre ami, Guy Le Gaufey vient d'y consacrer un volume. Sous le

^{1 «} Il n'est pas assuré que sa religion ait été un monothéisme authentique puisqu'elle accordait aux divinités des autres peuples une nature divine. Tout au plus se proclamait-il plus puissant que toutes les divinités étrangères. /.../ Une fraction du Peuple avait donné à Moïse l'égyptien la stature d'une divinité hautement spiritualisée, l'idée d'un Dieu unique qui embrassait le monde entier, qui n'était pas moins universellement aimant que tout puissant, et qui, écartant x tout cérémonial et toute magie, assignait aux hommes comme but suprême une vie dans la Vérité et la Justice. x

² La pictographie est inhérente à tout mode de représentation. Sur le registre typographique figurent ici quelques signes; d'où la racine carrée de moins un $\sqrt{-1}$, notée 'i' par les mathématiciens, qui connote le shifter 'Je'. i opère une rotation de discours de 90°.

titre Le pastout ∀ de Lacan il relance la difficulté qu'il y a de saisir un écart ⊁ auquel Lacan a accordé une très grande attention en explorant toutes sortes de voies, voies que l'ouvrage de Le Gaufey reprend de façon systématique afin de franchir l'abîme qu'il y a entre un enseignement aphoristique et un travail de type universitaire. Non sans opérer toutefois une impasse sur la logique intuitionniste sans négation. Au cas où il viendrait à s'y intéresser ça nous vaudra un volume de plus de sa plume. Quant au fond sa religion est faite: l'apho(i)ristique c'est mauvais. Guy Le Gaufey m'en a fait la confidence. Or, le projet de rendre palpable (au sens de la Berührung freudienne) les positions spécifiques dans l'être de l'homme ♂ et de la femme ♀, ce projet est voué d'emblée à l'échec dès lors qu'on perd de vue ceci, à savoir que ces positions n'existent que du fait qu'elles sont nommées. Pourtant, Le Gaufey n'en n'ignore rien étant issu d'un groupe qui d'emblée a déployé l'oriflamme du Nom-du-Père en tant que nommant. Pas d'exsistence sans nomination préalable. Est lacanienne une Ecole de psychanalystes qui s'oriente en fonction de ce postulat.

« S'oriente » au sens où ce ne sont pas les tentations de s'en écarter ≯ qui manquent. Cette orientation, Moïse s'y trouve noué dès lors qu'il reçoit du Très Haut de la réponse à une question qu'il ne s'est même pas posé, à savoir : « Qui va là ? ». Réponse sous la forme de ce « Je suis ce que Je est » énoncé du Sinaï.

On s'est interrogé évidemment sur la signature de ce nommant. Il est bien dit dans la Genèse u que Dieu a laissé le soin à Adam de nommer les êtres. Toutefois, l'énonciation nommante opère par référence à un lieu quantique, convexe ou disjoint, en l'occurrence le jardin d'Eden. Et il n'est pas superflu de remarquer que chaque intervention de Lacan comporte, d'une façon explicite ou occulte i, une indication du lieu et du temps ① d'où sa parole a jailli, mais aussi à qui elle s'adresse. A côté du **génitif**, qui est le pivot de la nomination, il y a place, d'une manière non accessoire, pour toute une série de cas. Ainsi, en linguistique, l'adessif est le cas exprimant la position en un lieu ouvert, par opposition à l'inessif. Le sublatif est « un cas locatif directif externe »; il exprime le lieu sur lequel on va (gouverné par accusatif en allemand). Le **superessif** est « un cas locatif statique externe »; il exprime le lieu sur lequel on est (datif en allemand). L'**ablatif** est un cas exprimant le lieu (ouvert) depuis lequel se produit un déplacement ou un « émouvement ». Pour Hamlet c'est, par exemple, le cercueil béant d'Ophélie. Ce qui est exclu c'est le déplacement à partir d'un lieu clos.

A une ou deux reprises cependant Lacan a ombiliqué son discours de nulle part, par un procédé sur lequel on s'est interrogé, à savoir qu'il a fait lire par quelqu'un d'autre ce qu'il avait décidé, seul, notamment les statuts de l'Ecole Freudienne. Je $\sqrt{-1}$ dis de nulle part, dès lors que l'Ecole deviendra, elle, le lieu, par excellence, où le nommant sera à l'oeuvre. Nommant que Lacan avait autrefois désigné comme le « savoir supposé sujet ». D'où aussi les publications sans nom d'auteur dans *Scilicet*. Ainsi, le temps ① (le temps de l'énonciation) et le lieu se trouvent-ils liés à la parole au gré de l'argument de l'acéphalie, qui fait l'impasse sur la question des origines. Or, c'est bien cette impasse qui s'articule dans le Moïse et le Monothéisme de Freud. La vérité du nommant est à rechercher du côté de la toponymie et, en ce qui concerne Freud, Vienne n'est que le nom substitué d'un incendie monstrueux dont l'étincelle initiale luit du côté de la Moravie.

Et puisqu'il est question mots-ravis et donc de ravissement, un Moïse bifrons s'est chargé, douze siècles avant notre ère, de ravir la primauté monothéiste à un certain Abraham qui en avait fait profession de foi six siècles auparavant, du côté d'Ur en Chaldée. Ce ravissement de l'amour d'un Dieu nous conduit à remodeler notre question « Qui est qui ? » sous la forme : « A qui va l'amour ? »

Question posée de manière non explicite par un psychanalyste strasbourgeois, qui, dans un livre sur l'amour (à la page 72), rapporte une curieuse anecdote. Il s'agit d'Aragon qui rabroue sa compagne d'alors, en ces termes : « Fous moi la paix ; ne vois tu pas que je suis en train d'écrire un poème à Elsa Triolet ? » On peut évidemment s'accrocher à l'idée qu'il s'agit là d'un dédoublement manifeste de l'objet d'amour, puisque Aragon rabroue en fait celle à qui il adresse son écrit. L'historiographie nous apprend qu'Elsa Triolet (et non pas Mono-let) a été

le premier amour de Maïakovski, avant que ce dernier ne vienne à s'intéresser aux yeux ... de la sœur aînée d'Elsa : Lili Brik. Celle que Staline avait couvert d'un *noli tangere* perpétuel, au nom de ceci : qu'elle était la femme ? d'un géant, et pourquoi ne pas dire : d'un dieu, à savoir du Grand poète révolutionnaire soviétique. Voici donc Lili Brik rendue intouchable, comme Caïn, Moïse, Juda et quelques autres, ainsi que l'on le verra ci-dessous.

Ça tend (Satan ?) à prouver qu'un « Tu es ma femme ♀ » est susceptible d'entraîner la conviction d'un grand dictateur. Il suit en cela la vox populi en tant que principe infondé, Ungrund, du nommant. En réalité, ceci a l'air de confirmer la thèse du dédoublement de l'objet puisque en effet Maïakovski a successivement aimé Elsa Triolet, puis sa sœur aînée3. Il reste que je $\sqrt{-1}$ les ai vus tous les deux, Aragon et Elsa Triolet, ensemble, à l'ambassade de France à Sofia, en Bulgarie, le 14 juillet 1947. J'avoue qu'il m'aurait été impossible de mettre Aragon dans la peau de Maïakovski. Il s'agit d'une différence de stature, ou de format, comme on s'exprime aujourd'hui. Bref, l'erreur de Moïse est d'avoir tenté de se glisser dans la peau d'Abraham pour l'amour d'El Shaddaï. En termes journalistiques on nomme cela une OPA sur Yahweh. On verra aussi à quel prix cette OPA a été réussie pour autant qu'un jaloux puisse parfois avoir gain de cause.

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE MEURTRE

L'initiative de parler cette année de *Moïse* et le monothéisme est venue d'autres que moi. On sera peut-être surpris par l'abondance des références que j'ai pu accumuler à ce sujet, ce qui suppose un travail préparatoire de longue haleine.

Moïse est un personnage de la *Bible*. A situer 1200 ans avant notre ère. Il en est question dans l'*Exode* la *Cient*. L'*Exode* que précède la *Genèse* le commencement, *Bereshit*. Dans la Bible en français que j'utilise, vous ne trouverez pas ce

genre de béret, puisque tous les termes hébreux sont traduits. En effet, dans la première moitié du vingtième siècle, où cette traduction était en usage (celle de Louis Second), il n'était pas question d'embarrasser le lecteur de termes étrangers. Dans la Genèse il est écrit ceci : (Gen.1.3) : « Dieu dit : Que la lumière soit! Et la lumière fut. Dieu vit que ... (tara ta ta, tara ta ta, tara ta ta). /.../ Ainsi il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut le premier jour. » Ouf! Nous voici donc muni de deux signifiants de départ, le 'soir' et le 'matin'. C'est le 'Fort/Da' de la Genèse . De sorte qu'il y a des événements et des nombres qui se répètent. Bon, je √¬ ne vous lis pas tout. En Gen. 2.16 il est dit : « L'Eternel prit l'homme d, et le plaça dans le jardin d'Eden pour le cultiver et pour le garder. » Pour le « garder » de qui? et de quoi? De quelque cataclysme ou colère divine? Ou de quelque rival jaloux qui mettrait en péril la création encore toute en rodage au matin de son existence? Heidegger nous explique, sans nommer personne, que tout un chacun (et donc Adam le premier) a en charge le 'souci de l' Etre'. Or, loin d'être oublieux de ce souci il en est des qui, carrément, le récusent. Tel Caïn qui, (Gen 4.9,) à la question de Dieu : « Où est ton frère Abel ?», ont le culot de répondre : « Je $\sqrt{-1}$ ne sais pas ; suisle gardien de mon frère? » Curieusement, ayant assassiné son frère Abel, Caïn, dont le chiffre en gémâtrie est équivalent à celui de l'Infini ∞, Caïn bénéficie d'une sorte d'immunité perpétuelle, du moment où risque d'être maudit (jusqu'à la septième génération) celui qui oserait le tuer. Ceci situe Caïn dans la peau d'une fiancée de Yahweh, label à quoi prétendait le Président Schreber dans son délire. Il en a été peut-être de même en ce qui concerne Juda, qui, a été instrumenté comme on le sait lors de la Passion de Jésus, de manière à nommer (ou traduire) le Christ au jardin de Gethsémani. Dans l'après-coup il a préféré, dit-on, se faire justice soi-même. Ce sont là des notations nous permettant : de cerner la psychologie du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, d'en dresser le portrait robot, en quelque sorte.

Si Caïn a été instrumenté, ainsi que je $\sqrt{-1}$

³ Arcadi Vaksberg, 1999, *Lili Brik* (ЖИЗЊ И СУДѢБА), Albin Michel édit, cf. p.28 : « La mort d'Uriah Kagan, le 13 juin 1915 à Malakhovka, mit un terme aux rendez-vous passionnés de Maïakovski et d'Elsa ».

√-¬ m'exprime, il en est de même de son autre frère, Seth, avec lequel un parallèle s'impose sous l'angle de leurs postérités respectives. La femme ♀ de Caïn a enfanté Hénoch. Hénoch est un personnage important dans la littérature mystique juive, tout spécialement sous l'angle de la fonction de la lettre i. Bref, Hénoch engendra Irad, et puis tu-tut, tu-tut, tu-tut, au bout de quatre générations, voici qu'apparaît Lemec. Qui eut deux épouses, et la seconde enfanta Tubalcaïn. Le signifiant Caïn resurgit et la boucle est bouclée.

GÉNÉALOGIES ET ALLIANCES

Du côté de Seth, au bout de n tu-tut, on retrouve un Hénoch, et puis quelques générations plus loin un Lemec, père de Noé ⁱⁱ. Re-ouf! Il nous reste à faire le parallèle entre Tubalcaïn, le forgeron, et Noé, le navigateur, par le biais de la fonction nommante.

De toute évidence nous avons affaire dans la Genèse 🕮 à un Dieu artiste, qui, ayant peint la Création dans une certaine tonalité, a eu comme un énorme repentir. Il a donc versé sur sa toile un déluge de vert de gris, ne laissant en place que la nef de Noé, Noé flanqué de ses trois fils et de leurs épouses. Là-dessus il lâche un énorme vent de satisfaction (Gen. 8.1), puis laisse sécher sa croûte, ce qui prit un certain temps ①. Et Noé de sortir de sa nef et d'accomplir un sacrifice à la hauteur de l'événement. Le texte rapporte qu'en cette occasion (Gen. 8.21) : « L'Eternel sentit une odeur agréable, et dit en son cœur : 'Je $\sqrt{-1}$ ne maudirai plus la terre, à cause de l'homme ?, parce que les pensées du cœur de l'homme ? son mauvaises dès sa jeunesse' /.../. » Dont acte. C'est là que J.J. Rousseau vient s'inscrire en faux. On sait ainsi sur quelles bases s'effectue l'Alliance entre Noé, son peuple, et l'Eternel. Face à ce Dieu, je $\sqrt{-1}$ me sens, en tant qu'obsessionnel, tout à fait rasséréné, puisqu'il m'a en odeur de sainteté et qu'il m'accepte, modulo la promesse que je $\sqrt{-1}$ lui fais de suivre ses commandements et de tâcher de me perfectionner. Là il y a toutefois un hic.

Sur cette pente de la perfection, les enfants de Noé en vinrent à s'unir et à concevoir ce que, plus tard, on nommera la tour de Babel. C'est ce qu'on appellerait aujourd'hui : la mondialisation. Yahvé n'en voulait pas. Jaloux que les hommes aient pu concevoir une telle folie, Dieu sème la zizanie entre les hommes en créant le malentendu linguistique. En bon dictateur il brouille les communications (Gen.11.6): « Voici, ils forment un seul peuple et ont une même langue, et c'est là ce qu'ils ont entrepris; main 🖐 tenant rien ne les empêcherait de faire tout ce qu'ils ont projeté. Allons! Descendons, et là confondons leur langage, afin qu'ils n'entendent plus la langue des uns et des autres. » Face à un dieu aussi retors, point de doute que les hébreux aient préféré vénérer le veau 🎖 d'or. D'où un nouveau 🖔 repentir de l'Eternel. Au péril de confondre Moïse et Josué, cette fois il instrumente José Bové afin qu'il fauche du Sinaï le Décalogue, à savoir (au dire de Lacan), « les lois de la parole » (L07 p.207).

Voici donc ainsi dépeinte une humanité soumise au régime des repentirs de la divinité, c'est-à-dire de ses caprices, de ses revirements (Kehre ↑) imprévisibles. Mais pourquoi le Réel serait-il tenu à respecter ses propres lois, pour autant qu'il en aurait, et qu'elles seraient fixées une fois pour toutes? Ou, alors, faudrait-il lui affecter un régime des vents de type chaotique? Cette dépendance de l'homme à l'égard du divin, du divin en tant que relevant de l'exception, est-ce là le fil rouge qu'il nous est donné à suivre?

D'ABRAHAM À MOÏSE, CHRONIQUE DU TRANS-, DU TRANSGÉNIQUE

A partir d'ici, vu l'heure, je me dois de me soucier de la mutation de la religion judaïque en direction du monothéisme de Moïse l'Egyptien, selon Freud.

Etant donné qu'on penche aujourd'hui pour l'attribution de ce monothéisme mosaïque à tel pharaon Φ égyptien, lui atypique, ô combien, je √¬¬ vais m'enquérir des prodromes d'un tel glissement, puisqu'il est clair qu'à différentes époques plusieurs dieux se partageaient la piété des juifs ❖. Ici la position d'Abraham, le patriarche, est incontournable dans la mesure où il est le premier auquel Yaweh ait offert un face à face. En contrepartie Yaweh se posera en divinité exclusive du peuple juif. Un retour au livre □□ de la *Genèse* s'impose par conséquent.

Abram, tel est le vocable de départ qui nomme le futur patriarche, l'inventeur du premier monothéisme hébreu. Il entre dans la course à l'échalote iii six siècles avant Moïse.

Son nom est absent du livre de Freud : « Moïse et le Monothéisme ». Abram se situe dans la postérité de Seth. Seth, fils d'Adam et Eve, et frère d'Abel et de Caïn. Abram est fils de Térach, chef des térachides, qui occupaient un certain territoire à Ur en Chaldée, c'est-à-dire en Mésopotamie.

La Mésopotamie étant cette bande de terrain située entre le Tigre (à l'est) et l'Euphrate (à l'ouest), fleuves soumis au régime des inondations périodiques analogues aux célèbres crues du Nil. Le renouveau X monothéiste qu'Abraham introduit est susceptible d'être motivé par un dissentiment d'avec son propre père qui avait fait déménager toute la tribu un millier de km. plus au nord. Et ceci dans le seul but de se rapprocher d'un sanctuaire dédié au dieu Lune, dieu qu'il vénérait tout spécialement. Voici ce que dit à ce sujet le Dictionnaire de l'archéologie (Guy Rachet, 1983, Laffont Edit. p. 405) : « Située au nord de l'Euphrate, /.../ Harran, qui participait des civilisations syro mésopotamiennes, se trouve actuellement en Turquie orientale. /.../ C'est à cette époque [~ XVIII^e siècle] que l'on fait remonter le départ de la famille de Térach, le père d'Abraham, d'Ur pour Harran. La ville était célèbre pour son temple du dieu Lune⁴, Sin, qui paraît avoir été lié à celui d'Ur, ce qui pourrait expliquer le voyage vers cette lointaine cité du clan des Térachides tel qu'il est relaté dans le livre de la Genèse. » Il semble bien qu'Abraham ait très peu apprécié ce nécessaire ressemelage de son ânesse. Il reste qu'à partir de ce moment il a la bougeotte. Bougeotte qu'il légitime par un appel du divin. C'est dans la Bible : (Gen.12.1) « L'Eternel dit à Abram: 'Va-t-en de ton pays, de ta patrie et de la maison de ton père, dans le pays que je te montrerai'. » On n'a absolument pas idée des seaux d'encre qu'a fait couler ce « Va-t-en », ce Lekh lekha énoncé par l'Eternel, formule dont la valeur numérique est 100. Notons aussi le contrepoint que ce « Va-t-en » trouvera dans le « Viens » que promeut 🕮 l'Apocalypse de Jean. Dans le tome premier du Dans le tome premier du Zohar chez Verdier (1981), deux chapitres sont consacrés au « Va-t-en »: l'un extrait du De Zohar à proprement parler (pp.387-480), et l'autre du Midrach ha Neelam (pp.645-500). Abram est requis d'aller en Canaan, mais il ne sait pas que son parcours nécessitera un détour Ω terre d'Egypte. Déjà. Abram est suivi comme son ombre par Loth, fils de son frère Harân. Par analogie, pourquoi pas alors un Moïse bien nommant flanqué d'un double déconstructeur, maudissant, chargé d'éprouver le premier? Mais alors frottons-nous bien les yeux a car gare aux mirages de la paire ordonnée.

ABRAHAM SAUVÉ DE LA FOURNAISE

Il semble que Loth ait fini par représenter la part maudite d'Abram, puisque aussi bien son nom : Loth, en araméen, signifie « maudire » (layèt) [Le Zohar, note 1, p.646)]. D'où ceci tiré du \square Zohar (p.646) : « Loth représente le penchant au mal destiné à entrer dans le corps conjointement avec l'âme lors de la naissance de l'homme \bigcirc D'où sait-on que le penchant au mal est ainsi nommé? Du verset : 'car le penchant de l'homme \bigcirc est mauvais dès sa naissance' (Gen.8.21) ». Ici je $\sqrt{-1}$ note quelques discordances entre la \square Torah et les commentaires qu'en fait \square le Zohar. Je $\sqrt{-1}$ lis (p.390) :

« 'YHVH dit à Abram'. Juste avant ces mots il est écrit : 'Haran mourut devant son père Térah' (Gen.11.28). Pourquoi le texte précise-t-il que Haran mourut devant son père? Pour nous enseigner que jusqu'à ce jour aucun mort \$\mathbb{x}\$ n'était mort \$\mathbb{x}\$ du vivant de son père, avant celui-ci. Harân fut tué lorsque Abram fut jeté dans la fournaise. C'est à cause de ces faits qu'Abram et sa famille sortirent d'Ur des Chaldéens. /.../ D'autres affirmaient que la descendance d'Abram n'est pas sus-

⁴ Il semble que Lacan ait flaché sur ce dieu Lune, dont on nous atteste qu'il a fait l'objet d'un culte plus de trois mille ans avant notre ère, ce qui le situe au moment de la naissance de l'écriture. Il semble bien qu'il s'agisse de lui lorsqu'il parle de pur signifiant, dans sa pureté météorologique. On observe son symbole sur des stèles ou sceaux en forme de rouleaux, où la lune apparaît dans une position où on ne la voit jamais, sauf peut-être au cours de certaines éclipses de lune. Il s'agit d'un croissant horizontal en forme de berceau, de barque ou de bête à cornes. D'où aussi le dire de Lacan, dans l'unique séance de son séminaire interrompu, qui postule l'existence d'un précurseur de Yahweh sous la forme d'un alef χconnotant un bœuf.

ceptible d'être dominée par le feu. L'on jeta donc Harân dans la fournaise pour vérifier si c'était réellement le cas. Mais une fois dans la fournaise il fut consumé devant Térah qui s'y trouvait aussi. /.../ Les Chaldéens avaient tué un des fils de Térah pour éprouver Abram. Puis ils lui dirent : 'Nous constatons que tu as été sauvé par le Saint, beni soit-Il, qui est le Maître du monde. Enseigne donc à nos enfants le chemin que tu connais'. »

Or, la seule histoire de fournaise, et donc de réchauffement climatique, que je √¬ trouve dans la *Genèse* □, intervient au moment où Abraham, enfin promu Patriarche avec un changement de nom, procède au sacrifice qu'il préside afin de célébrer son arrivée à Sodome. Il est dit (Gen. 15.17) :

« Quand le soleil (a) fut couché il y eut une obscurité profonde; et voici ce fut une fournaise fumante et des flammes passèrent entre les animaux partagés. En ce jour là, l'Eternel fit alliance avec Abram ».

Il y a donc mise en jeu du nommant, ici le feu, qui inscrit Abram dans une lignée, celle d'Abraham, par l'adjonction d'un 'Ha' génitif à son nom. Il s'agit donc d'une vacillation du monde sur ses bases en synchronie avec l'adjectivation du nom d'Abram. Avec pour corollaire un réchauffement des relations entre Jahvé et son peuple. Dans son discours, l'Eternel propose à Abraham un opération de fauchage du phallicisme mondialiste, et donc la circoncision, pour luimême et ses proches en signe d'alliance, puis dit : 'J'établirai mon alliance avec Isaac que Sara t'enfantera à cette époque de l'année prochaine'. Lorsqu'il eut achevé de lui parler Dieu s'éléva au-dessus d'Abraham. » Ainsi, Yaweh le 'nommant' vaporeux édicte un code d'hygiène sexuelle suivi d'une prophétie.

Notons qu'il en est de la *Torah* comme des *Evangiles*, à savoir qu'un tri a été opéré à un certain moment entre le bon grain et l'ivraie, dont le résultat a été de réduire toute une série de textes et de traditions orales au rang d'apocryphes, apocryphes que les mystiques de tout bord s'empresseront par la suite de faire fructifier. Or, l'écrit est une erre, source d'hérésies. Ainsi, les non dupes de la parole errent, et, partant, ils ont tout lieu de se faire un sang d'encre quant à leur postérité iv.

C'est donc armé de cette alliance avec l'Eternel qu'Abraham présentera Sarah, son épouse, au pharaon Φ , en la faisant passer pour

sa sœur. Quelque temps ② après, s'étant aperçu de la supercherie, et sur le point d'épouser Sarah, pharaon Φ chasse ses invités tout en les dotant bizarrement de nombreux et riches cadeaux (Gen. 12.16). Ici comme ailleurs le nommant jouit de privilèges dus à son rang. Si bien qu'arrivé en Canaan le groupe des SDF itinérants se disjoint, de manière à ce que Loth se pose du côté de Sodome, ville réputée par la méchanceté de ses habitants (Gen. 13.13). A un certain moment Loth est enlevé par la « racaille » et Abraham quitte les chênes de Mamré pour voler à son secours (Gen. 14.16). Question :

Pourquoi Abraham manifeste-t-il tant de sollicitude envers Loth? Pourquoi fait-il de la lèche à Loth? Réponse : en vertu de la dette contractée envers Harân son frère. D'où aussi la difficulté de voyager incognito avec un Harân.

Moïse sauvé des eaux

Après cet « Abraham sauvé de la fournaise », et en vertu du parallèle que nous avons établi entre la Mésopotamie et la vallée du Nil, nous avons un « Moïse sauvé des eaux ». Il s'agit d'une fable où sont logées toutes sortes de célébrités et où Moïse vient à figurer à son tour.

Serait-ce l'amorce d'une triade borroméenne où l'eau bat le feu, le feu anime la foi, et la foi boit l'eau bénite? Toujours est-il que parfois une fable tient lieu de mythe. Ceci est l'occasion pour Lacan de suggérer que le « Moïse et le Monothéisme » de Freud serait aussi tordu que le bâton de Moïse, et de noter que le « Moïse » freudien ainsi que « Totem et Tabou », sont tous deux référés au mythe d'Œdipe (L17, p.128). D'où le raccourci suivant (L17 p.131) : « Le vieux papa les avait toutes pour lui. /.../ On le tue. La conséquence est /.../ [qu'] ils se découvrent frères. » Là : rien a voir avec la fable de Sophocle. Et Lacan de surenchérir (L17 p.132) :

« Le comble du comble, c'est Moïse. Pourquoi faut-il que Moïse ait été tué? Freud nous l'explique, et c'est le plus fort [de café], c'est pour que Moïse revienne dans les prophètes, par la voie sans doute du refoulement, de la transmission mnésique à travers les chromosomes, il faut bien l'admettre. »

Et, dans la phrase suivante, Lacan ajoute : « Ça n'a ni queue ni tête ».

Autant dire que nous sommes dans l'argument de l'acéphalie. Notons que l'année suivante, à la fin de la séance du 9 juin 1971, Lacan ose enfin affirmer que (a) « Totem et tabou » est une production névrotique. Au sujet du « Moïse » de Freud, il rappelle le problème qu'il a rencontré, alors qu'il s'apprêtait à l'utiliser dans son séminaire (interrompu %) sur le Nom du père. Parlant du mythe d'Œdipe et du rôle révélateur qu'y joue Jocaste, Lacan ajoute (Edition : (a) Xanadu est encore loin, L18, p.103):

« Il est évident que je $\sqrt{-1}$ n'ai fait là qu'approcher le terrain sur lequel, enfin, disons une conjuration aussi m'a empêché d'aborder vraiment le problème, c'est-à-dire au niveau \forall de \square Moïse et le Monothéisme, à savoir du point sur lequel tout ce que Freud a articulé devient vraiment significatif. »

Il est clair que mon propre exposé prend pour axe, pour gond, pour pivot, cet avatar de l'enseignement de Lacan. Son élan désormais pétrifié (tel le porphyre du pas de la Gradiva de Jensen) n'a peut-être pas atteint son but (goal) mais n'en n'indique pas moins la direction (aim) à suivre.

Curieusement, on a fait le reproche *post* mortem & à Lacan, d'avoir tenté de dé-Moï-ser la psychanalyse. Où donc le Moi ne va-t-il pas se lover?

Evidemment Freud cite ses sources : un certain Sellin, qui, en 1922, produit un Mose und seine Bedeutung für die israelitische Religionsgechichte. A ce stade de sa recherche Lacan déplore n'avoir pu se procurer le livre de Sellin. Une remarque en passant : il est clair que le projet de séminaire de Lacan sur le Nondu-père en 1963 laissait de côté cet aspect des choses. Autant dire que la gesticulation ultérieure de Lacan à propos de Sellin : c'est du bidon. Bref, Sellin s'inspire d'un « petit » prophète nommé Osée. Que fait dire l'Eternel à Osée? En gros il dit : « A poil Israël la prostituée! », sous-entendu : l'intermittente de l'amour, « qui se donne à d'autres dieux, notamment à Baal et aux Baals (Os. 11.2), plutôt qu'à YHVH, et vive le royaume de Juda. » Ça se passe au temps ① de Jéro [Hiéro] boam, où s'est consommée la partition entre les royaumes d'Israël et de Juda.

Osée peste contre le réchauffement climatique, contre sa propre épouse et ses propres enfants, et par extension contre Israël en son ensemble. Il joue les oiseaux de malheur en annonçant (Os.13.15):

« Le vent d'orient viendra, le vent de l'Eternel s'élèvera au désert, desséchera ses sources, tarira ses fontaines, on pillera le trésor de tous les objets précieux /.../ ils tomberont par l'épée, leurs petits enfants seront écrasés, et l'on fendra le ventre de leurs femmes Q enceintes /.../. »

Rien qu'ça! A propos du ton employé par Osée dans son texte Lacan parle de « fureur invective ». Osée est un tout petit nommant. Les grands, eux, se font assassiner pour mieux résussiter. C'est le cas de Moïse. N'a-t-on point écrit une Assomption — de Moïse?

LES DEUX MOÏSE

Dans son Dans Ethique, Lacan semble se ranger du côté de l'opinion que, d'abord, le monothéisme s'oppose à la pullulation païenne des dieux, comme en témoigne le fait qu'après la disparition d'Akhenaton (L07 p.204) le paganisme (c'est-à-dire le mondialisme) revient en Egypte; ensuite, Lacan énonce que la mort & du Grand homme of ouvre la perspective de la résurrection, dans la mesure où le premier meurtre sera relayé par un second : celui du Christ. Cependant il nous reste sur les bras deux formats de Moïse. Primo (S₁): Môïse l'égyptien; secundo (S₂): Moïse le Madianite. L'un rationaliste, l'autre inspiré voire obscurantiste. En somme, c'est un José Bové doublé d'un Sarkozy. D'où ceci. (L07 p.213):

« Que ce fût dans sa tradition [judéo-chrétienne] que se fût conservé le message d'Akhenaton valait bien la peine que l'on confondit le Moïse égyptien avec le midianite /sic/, celui dont la Chose, celle qui parle dans le buisson ardent /.../ s'affirme comme un Dieu à part, devant qui les autres ne sauraient être pris en considération. »

Ici Lacan reprend en quelque sorte le bout de texte de Freud que j'ai mis en exergue (GW. XVI p.151). A partir d'un Moïse bicéphale s'obtient un « Dieu-symptôme », un deux-places, un être ubiquitaire, autrement dit une paire ordonnée $\{(S_1)(S_1,S_2)\}$.

Rien ne nous interdit \times de fabriquer une autre paire ordonnée à partir d'Abram et son neveu Loth, d'autant que je $\sqrt{-1}$ soupçonne

Sarah, l'épouse d'Abram, d'avoir été la fille d'Harân et donc aussi la sœur de Loth⁵. Bref, Loth serait le BOF **½** d'Abraham.

Ça m'éclairerait sur les vraies raisons qu'a YHVH, lorsqu'il passe un savon à Abraham à propos de son mensonge. En effet, devant Pharaon Φ, tel Ulysse face au Cyclope, Abraham avait manié le *falsus* en couvrant Sarah, sa nièce et épouse, de la toison de sa sœur. D'où aussi la notion d'une certaine volatilité de l'objet du sacrifice. Serait-ce que le nommant aurait le pouvoir de bouleverser les générations, tant il est vrai qu'on ignore à qui vont les photons de l'amour?

Il reste que le contexte historique de la constitution du peuple hébreux est de fait extrêmement complexe et l'on parle même, non seulement de deux Moïse et de deux versions de l'*Exode*, mais de deux exodes qui se seraient succédé dans le temps ①.

LES AFFABULATIONS D'ERNST SELLIN

Le 15 avril 1970, Mr. le Professeur André Caquot, directeur d'études à la cinquième section des sciences religieuses des Hautes d'Etudes, est invité au séminaire de Lacan. Entretemps ①, ce dernier a enfin trouvé le livre d'Ernst Sellin et observe qu'en effet rien chez Osée ne permet d'inférer quoi que ce soit au sujet de la mort & de Moïse, et de son éventuel assassinat.

De son coté, André Caquot énumère l'ensemble des distorsions qu'il est nécessaire d'imprimer au texte biblique afin d'obtenir quelques présomptions en faveur de cet assassinat. D'ailleurs, ultérieurement, Sellin lui-même se serait montré beaucoup plus réservé sur la validité de certains parmi les arguments qu'il avait avancé.

Toutefois, il s'accroche à l'idée que Moïse

aurait été mis à mort 2 par les siens en guise de victime expiatoire, à la suite du péché collectif de Baal Peor. Il se peut toutefois que Freud ait puisé inconsciemment à une autre source, notamment chez Goethe :

« Goethe avait imaginé un siècle et demi avant E. Sellin une mort & violente de Moïse: dans une de ses *Noten und Abhandlungen zu besseren Verständnis des west-östliches Diwans* (dans l'édition & Hempel IV, p. 320 sq.), il suppose que Josué et Caleb, las de l'indécision de Moïse à franchir le Jourdain pour entrer dans la terre promise, ont assassiné le vieux guide pour prendre la direction d'Israël. »

Une question demeure cependant, à savoir : « pourquoi, Freud a-t-il eu besoin de Moïse? » Ici, deux remarques. 1° L'assassinat de Moïse serait requis par un rituel de seuil. 2° Lacan a déjà fourni plus d'une réponse à la question de savoir ce qui lie Freud à Moïse. Il y a lieu de remarquer que le scenario relatif à l'obtention du décalogue par Moïse met en valeur l'interrogation : 'qui est Je' √-□ Chose qui ne pouvait laisser Freud indifférent.6

STRUCTURE DU « MOÏSE ET LE MONOTHÉISME » DE FREUD

Moïse et le monothéisme ☐ occupe 143 pages dans le tome XVI des ☐ Gesammelte Werke, et comporte deux parties. La première, de loin la plus importante, a été publiée en 1937 dans ☐ Imago sous la forme de deux livraisons. La seconde partie, qui ne comporte que 36 pages, est une sorte de repentir de Freud, qui se décide enfin à publier en 1939, à Londres, et donc à la veille de sa mort ♣, l'ensemble de ce qu'il aurait à dire sur cette question, qui manifestement lui tient à cœur. Cet ouvrage se situe chronologiquement entre le texte : « Psychanalyse finie et indéfinie », d'une part, et sa lettre ☐ à Romain ☐ Roland, d'autre part. Cette lettre ☐ est suivie d'une sorte de colophon sous le titre : « Ma tou-

⁵ Filiation confirmée par un arbre généalogique de Térach reproduit sur Internet, où il est indiqué que Harân, frère d'Abraham, avait trois enfants : Sarah, Loth et Milcah.

⁶ On trouve ainsi, dans les Petits Ecrits de Lacan, recueil apocryphe s'il en fut, à la page 65, un compte rendu tiré des Actes du congrès de Rome en 1953, intitulé "Réponse de Jacques Lacan aux interventions ", et qui comporte une question en forme de provocation:

[&]quot;Le Dr Lacan nous rappelle que l'homme au temps de Villon disait : "Ce suis-je $\sqrt{-1}$ ", alors que l'homme moderne dit : "C'est moi ". Je $\sqrt{-1}$ voudrais rappeler aussi que dans l'Exode, Dieu dit à Moïse : "Je $\sqrt{-1}$ suis celui qui suis "/.../ est-ce que le " qui suis-je $\sqrt{-1}$ " vous fait peur? " Question idiote à laquelle Lacan ne répond pas.

che (*Berührung*, connexion) avec Popper ». En réalité il s'agit d'un savant qui se nomme Josef Popper Lynkeus, que Freud n'a jamais rencontré, et qui a écrit quelque chose de l'ordre d'un démenti de la théorie freudienne, puisqu'il rapporte un cas de rêve, que je √¬ suppose être le sien, où le rêve est en parfaite harmonie avec la réalité du rêveur. Ayant mordu à l'hameçon Freud se livre à un exercice spécial de « patinage dialectique » afin d'intégrer ce cas dans sa théorie.

Observons qu'il a été autrement plus menacé dans ses prétentions de voyant, lorsque Jensen⁷ lui a signifié dans une lettre du 14.dec.1907, qu'en dépit des reconstructions hypothétiques freudiennes il n'avait jamais eu de soeur.

La seconde partie du w Moïse et le Monothéisme » est une sorte de résumé de la première, développant spécialement l'aspect sociologique de l'événement Moïse. Les hésitations de Freud se traduisent dans son texte par la multiplication des « ob » et des « als ob » (des « si » et des « comme si »). Ceci au profit d'hypothèses qu'il étaye par des citations de w Totem et tabou » et de ses travaux sur le complexe d'Oedipe.

Il s'agit surtout pour Freud de rendre compte de la manière dont Moïse, et donc la divinité qu'il représente, a pu échapper aux déconstructions dont sont victimes avec le temps ①, la plupart des religions et leurs représentants. Ceux que Freud appelle les « grands hommes ».

Question: Freud va-t-il nous proposer une recette afin de satisfaire le « dur désir de durer »? La clé de ce miracle serait ce que Freud nomme le « sentiment de soi » des juifs ♦, où le terme *Selbstgefühl* (G.W.XVI p.213) rime après-coup, étrangement, Selbstbewusstsein hégélien. Conscience de soi que les Brahmanes réduisent à un « tat twam asi », et donc à un « tu n'es que cela ». Bref, faisant partie d'un peuple Elu, grâce à Moïse, un juif ❖ se « sent » gagné par un sentiment de confiance en son Dieu. Ainsi, Freud note qu'il ne fait pas de doute que les juifs \$\psi\$ (Juden, □ G.W.XVI p.212) : « ont une opinion particulièrement haute d'eux-mêmes, se considèrent comme avantagés, supérieurs », qu'ils « surclassent [überlegen] les autres, par rapport auxquels il se distinguent par leurs mœurs ».

Ici, Freud tient des propos qui seraient aujourd'hui largement étiquetés d'antisémites. Or, puisqu'un psychanalyste -à la recherche de la vérité- se doit de tenir compte de tous les paramètres d'une situation donnée, Freud ne fait ici que relever un symptôme autrement plus répandu. Ce phénomène de surestimation de soi, avant même qu'il ne s'organise sous forme de nationalisme, est la chose la plus banale au monde et se rencontre dans main bet tes ethnies et sous divers climats. S'estimant largement supérieur à ses voisins, chaque clan, chaque guilde, chaque club de supporters, chaque quartier, chaque salon où l'on cause, moque, vilipende, insulte et donc méprise ses rivaux. La xénophobie s'exalte en «

^{7 &}quot;Contribution à l'historique de l'analyse par Freud de la Gradiva " (extrait de la revue "Die Psychoanalytische Bewegung", Année I, cahier n°3, p.207 à 211, paraissant tous les deux mois et éditée par A. J. Storfer aux Éditions : Internationaler Psychoanalytischer Verlag, Wien.) Dans le recueil "Archiv" des Presses Internationales de la Psychanalyse, parmi d'autres matériaux relatifs aux publications freudiennes et de leur histoire, qui y sont réunis, se trouvent trois lettres manuscrites de l'écrivain Wilhelm Jensen et adressées à Freud au cours de l'année 1907. L'étude de Freud : "Délire et rêve dans la Gradiva de Jensen", première application de la psychanalyse à une oeuvre d'écrivain (actuellement incluse dans le volume IX des "Gesammelten Werke" de Freud) parut au début de 1907. La prise de position de 1'auteur de la "fantaisie pompéienne" (alors âgé de 71 ans) vis-à-vis de la psychanalyse des profondeurs s'exprime dans les trois lettres [dont voici la troisième]. 3° : Munich, Bavariaring n°17, Le 14 décembre 1907. Mon Cher Professeur,

Violemment pressé que je suis par le temps, et tout particulièrement par cette Noël liée à une troupe d'enfants et de neveux, veuillez accepter que je ne fasse qu'une réponse lapidaire à votre lettre.

Non. Je n'ai pas eu de sœur, et plus généralement de parente (selon le sang). Cependant, le " parapluie rouge " est tissé de souvenirs vécus d'un amour de jeunesse qui fut un des premiers avec une amie d'enfance avec laquelle j'ai grandi en pleine confiance et qui mourut à l'âge de dix huit ans d'anorexie, et bien des années plus tard d'une autre jeune fille avec laquelle j'entretenais des relations amicales et qui également fut emportée par la mort. C'est de cette dernière que provient le parapluie rouge. Les deux figures se mêlent dans mon sentiment et se condensent en une seule ; l'élément mystique qui apparaît généralement dans mes écrits s'inspire principalement de la seconde. La nouvelle intitulée "Rêve de jeunesse" (Jugentraum) tirée de mon recueil "Des temps tranquilles" (Aus stiller Zeit, volume II), repose sur les mêmes fondements mais se limite à la première. Dans "la maison gothique" (Gotischen Hause) tout n'est que libre invention.

mépris » qui, pour Lacan, rime avec « méprise », en raison du Moi, en tant que structure imaginaire. Structure que l'homme partage avec les chats, qui, face à l'éventualité de se frotter à plus grand que soi, se hérissent de façon à apparaître bien plus gros qu'il ne le sont en réalité. C'est ce qu'aujourd'hui on est en droit de nommer (d'une manière un tantinet abusive) le « racisme de Grosmatou ». « Racisme » qui n'a rien a voir avec le racisme scientifique, qui, lui, s'autorise de la Loi.

Loi qui ferme les yeux sur toutes les ségrégations qui se pratiquent aujourd'hui de par le monde au nom de la génétique et du recyclage du matériel humain. Plaies actuelles bien plus inquiétantes qu'un Moïse « Tigre de papier » déguisé en père fouettard.

Freud prend en compte la lente évolution, qui a suivi le virage monothéiste du peuple hébreu, sous la forme d'une bascule du matriarcat vers le patriarcat, et donc du pas-tout vers le tout, avec pour conséquence, selon lui, une spiritualisation des principes universels gouvernant l'éthique. Un mot en passant à ce propos.

Lacan ayant critiqué ce glissement freudien vers le Père, et probablement aussi vers le Pire⁸, il se situe sur le tard dans le camp des féministes, alors que ces dernières le rejettent puisqu'elles en sont restées à ses badinages initiaux sur la castration imaginaire. S'étant ainsi opposé à l'oeuvre de Moïse, à savoir l'édifice paternaliste de la Loi, il tombe sous le coup d'un péché de « <u>dé-Moïsation »</u>. De surcroît, dès lors qu'il n'est pas massivement pro- il est nécessairement anti-sémite. C.Q.F.D. Il reste que la fonction du nommant, qu'on dit paternelle, s'exerce hors sexuation.

Parmi la chaîne des causes de cette évolution paternaliste, Freud situe l'interdit ⊁ de représenter la divinité et donc de fabriquer des idoles. L'avantage que le Peuple juif ⊅ tirera de ce renoncement à la satisfaction de la pulsion scopique, et à la joie de tagger sur les murs du Temple la tronche de Yaweh, ce bénéfice, ce plus-de-jouir, consistera en l'accès au symptôme et donc à la vérité.

Et puisque je $\sqrt{-1}$ viens de nommer

Popper, allons y d'un essai de falsification de la doctrine mosaïque de l'âme, de l'âme paternellement orientée, selon Freud, face à son Dieu innommable et invisible.

Le lieu de l'expérimentation sera double.

a) L'acte premier se joue nuitamment sur une aire de repos, au bord d'une autoroute du bonheur, aire entourée de buissons ardents par intermittence, à la lueur des phares des véhicules de passage. Ici pas de trucage et les buisons n'ont pas été aspergés de bitume pour garder plus longtemps $\mathcal D$ leur flamboiement. Les protagonistes du dispositif expérimental sont soumis à un casting qui distingue, d'une part, l'essaim (S_1) des chérubins qui s'égaie parmi les buissons à la rencontre du (S_2) , et donc du Dieu invisible et anonyme. Dieu censé répondre à la question : « est-ce d'eux que je $\sqrt{-1}$ serais issu? » L'opération de reconnaissance a lieu à tâtons (Berührung), dans l'indistinction prescrite et surtout dans l'obscurité et le silence total.

D'autre part, une autre cohorte de séraphins, et parfois les mêmes, issue de la légion de l'AIDS, se chargera d'aller séduire les premiers, afin qu'ils acceptent d'atténuer le feu de leur jouissance grâce au condom, objet substitutif qui passe de main Ven main Vans les buissons.

b) L'acte second se joue en ville, dans un local anonyme recevant des victimes du sida en phase terminale. En réalité, nous n'assistons qu'au récit de ce qui se passe, récit donné par des bénévoles qui sont là pour assister les jeunes mourants dans leur agonie. L'enjeu de l'expérimentation est de vérifier si les cris des crucifiés par le HIV, qui, suent, crachent et s'époumonent des nuits entières, comportent ou non la séquence du nom du père. C'est là que la baudruche montée par Sigmund Freud se dégonfle. Le fruit de cette passe est que, contrairement à ce qui s'est joué sur le Golgotha, le seul nom qui se trouve ici vociféré, avec l'âme qui s'échappe, est celui de leur mère. En tant qu'ex superviseur d'un groupe de travail sur le sida : j'en témoigne.

D'UN IDÉAL MONOCENTRIQUE

Il se peut que le meurtre du père ait paru à Freud la seule façon correcte d'ériger un idéal monocentrique, pour ne pas dire totalitaire. Idéal

⁸ Dans son Archange empourpré Corbin nous indique (p.287, note 40) que dans la langue de Sohravardi on trouve l'expression " Père de la race humaine ", ce qui en grec se traduirait par Noûs patrikos, alors que " Sage " en persan se dit " pîr " (p.385).

aefl

tout à fait propice pour ce qu'il en est de fonder la science, Lacan en convient. Encore qu'on en reste au modèle du cercle, alors qu'il y a lieu de franchir le pas de l'ellipse avant d'en arriver au triphasé du noeud borroméen. Mais là encore on est rejoint par la question : y a-t-il qu'un seul nœud borroméen à trois? Il semblerait que les choses se compliquent quand on colorie les ronds. Mais colorier les ronds n'est-ce point déjà les nommer? Est-on sûr de n'avoir pas nommé le même nœud de deux manières différentes? Bref, l'idéal monocentrique c'est Idéal que Freud a cru réaliser en fondant l'Internationale psychanalytique.

Cet aspect des choses m'autorise à dresser un parallèle entre la mise en scène du sacrifice d'Isaac, au temps ① d'Abraham, d'une part, et la sorte de *remake* que constitue la scène du Sinaï. Même ange, même buisson ardent, même « Qui va là? » et même solde pour tout compte sous la forme d'une Alliance en bonne et due forme.

Nous trouvons un écho de cette mise en parallèle dans *Radiophonie* (*Scilicet* 2, p.81), où Lacan fait référence au Midrasch⁹ à propos de l'enfance de Moïse.

Le discours de la psychanalyse, en l'occurrence celui de Freud, comporte un envers topologique. D'où le passage assez sibyllin proféré par Jacques Lacan, et que voici, où le terme de 'rebours' (pertinent en ce qui concerne la bouteille de Klein) pointe vers celui de 'torsion', au sens mathématique, qui le remplacera sur le tard :

« Topologie où saille l'idéal monocentrique (que ce soit le soleil K n'y change rien) dont Freud soutient le meurtre du Père, quand, de laisser voir qu'il est à rebours de l'épreuve juive patriarcale, le totem et le tabou l'abandonnent de la jouissance mythique. Non la figure d'Akhenaton. »

Là où l'Ange, El Shaddaï, retient la main du Patriarche Abraham, sur le point de sacrifier son fils, aucune main n'arrête celle des meurtriers de Moïse. Ceci signifie-t-il que l'idéal monocentrique serait susceptible de recevoir des

interprétations divergentes? Où se situe Freud dans cette divergence?

L'APOCALYPSE (OU LA PASSE) DE SIGMUND FREUD

L'argumentation de Freud concernant l'origine égyptienne de Moïse n'est pas recevable aujourd'hui parce que politiquement incorrecte et relevant du « délit de sale gueule », ou plutôt de la loi « Informatique et Liberté », qui proscrit en France l'établissement de fichiers à base de distinctions ethniques. Freud argue, en effet, de ce que l'on trouve en Egypte des noms comme Ah-mose, Thut-mose ou encore Ramose, pour monter en épingle le 'Mose' qui signifierait 'enfant' en égyptien (G.W. XVI p.105). Sa mauvaise foi éclate toutefois lorsqu'il suggère que l'épisode de la traversée de la Mer rouge se situerait au temps ① de la 18ème dynastie déclinante, dans un interrègne (G.W. XVI p.150) où la vacance du pouvoir égyptien aurait profité aux hébreux. Ainsi, s'ils ont bien franchi un bras de mer à pied sec, il est fort probable qu'ils n'aient eu personne à leurs trousses.

Notons aussi l'ambivalence de Freud à l'égard de Moïse, puisque, ayant commencé par le promouvoir « libérateur » des hébreux, il en vient progressivement à parler de lui comme d'un « despote éclairé » (☐ G.W. XVI p.148) à l'enseigne d'Ikhnaton. Ici aussi les réminiscence familiales ne manquent pas, comme je √¬₁ l'ai déjà signale ailleurs, à propos du rêve Autodidasker.

Rêve qui nous promène du côté de chez Caldéron de la Barca, auteur d'une pièce de théâtre (**La vie est un songe **), où ** Sigismund ** renverse son despote de père et l'oblige à lui baiser les pieds. Toutes choses qui autorisent Lacan d'avancer ceci, à la séance du 15 avril 1970 :

Il s'agit aujourd'hui d'une approche du dialogue de Yahvé avec son peuple, de ce qui a bien pu

¹⁰ Midrach (EMJ p.1491): interprétation et classification de certains passages de l'Ecriture, servant à préciser aussi bien la Halakhah que la 'Aggadah. La racine D R CH de ce mot désigne la recherche, la réflexion ayant pour objet, au delà du sens immédiat d'un verset biblique, son intention profonde.

Halakhah (EMJ p.1479) : Décision du tribunal rabbinique qui fait foi, ou passage du Talmud concernant les réglementations religieuses.

Talmud (EMJ p.1506) : Nom donné à la vaste compilation rabbinique comprenant : la Michnah, la Guemara (palestinienne et babylonienne).

^{&#}x27;Aggadah (EMJ p.1496) : C'est un mélange de récits historiques, de légendes et de fables folkloriques; le réel et l'imaginaire s'y imbriquent tellement que l'on ne saurait les distinguer, ni en fait, ni en droit.

se passer dans la tête de Sellin, et aussi de ce que peut nous révéler la rencontre qui se trouve établie avec ce que retient Freud, qui est proprement de cette ligne, mais où il s'arrête, où il échoue, faisant de la thématique du père une espèce de nœud mythique, un court-circuit, ou, pour tout dire, un ratage. C'est ce que j'ai main I tenant à vous développer. Je $\sqrt{-1}$ vous l'ai dit, le complexe d'Œdipe, c'est le rêve de Freud.

Ici le terme « ratage » évoque le « ratage du nœud », et donc le sinthome ? qui vient le masquer. Quoi de plus « saint-home-rule » (Joyce) en effet que le Décalogue?

L'enfance de Moïse mentionnée dans Radiophonie, peut servir de pont vers les « enfances Freud », que ce dernier aurait bien voulu effacer, notamment par la perte des manuscrits de ses lettres à Fliess. Mais aussi vers les enfances Jésus, que les Pères de l'Eglise ont préféré chasser parmi les apocryphes. Je ver trouve ainsi dans le l'Encyclopédie de la mystique juive (EMJ) des extraits d'apocryphes concernant à la fois Moïse et Abraham. Par exemple, dans le le « Testament d'Abraham » il est surtout question de la mort d'Abraham, et voici un passage qui certainement aurait souri à Freud :

« /.../ Le Dieu invisible dit à la Mort \$: 'Viens ici, nom amer et cruel au monde, cache ta dureté, couvre ta pourriture, dépouille toi de ton amertume, revêts-toi de toute ta fraîcheur et de toute ta gloire. Va chez mon ami Abraham, prends le et conduis-le vers moi. /.../ la figure étincelante de feu elle alla chez Abraham. Ce juste, sorti de sa demeure, était assis sous les chênes de Mambré, le menton appuyé sur les mains ♥il attendait le retour de l'archange Michel. Or, voici qu'une odeur de parfum parvient à lui en même temps ① que l'éclat de la lumière. Se retournant ⊃ [Kehre, comme l'enfant face au miroir] Abraham vit la Mort \$\mathbb{2}\$ dans une grande magnificence et dans une grande splendeur. »

Gageons que Freud aurait trouvé en cette image sa *Befriedigung*.

Il y a aussi l' « Apocalypse d'Abraham ». Avec sa version divergente du sacrifice d'Isaac sur le mont Horeb (EMJ p.143). Ici c'est l'Ange de « l'Autre côté », l'Ange de la main gauche, l'Ange déchu Azazel, qui retient la main d'Abraham de manière à l'empêcher d'accomplir ce que l'Eternel lui a prescrit. Ici l'on fait l'économie d'un bélier mais ça se paye d'un symptôme. C'est l'Ange de la procrastination que Freud connaissait bien pour

l'avoir main $\[\]$ tes fois vu entraver ses projets. Symptôme certes que Joyce force à se muer en sinthome Σ . Au point que, lorsque le grand écrivain bulgare Ivan Vasov se présente à la porte du cabinet de consultation de Freud, en raison d'une crampe de l'écrivain persistante, l'auteur du *Moïse et le monothéisme* préfère l'orienter vers ses collègues hypnotiseurs de Nancy. En l'occurrence Freud échange sa réputation et son immortalité de psychanalyste contre le soulagement de voir s'éloigner le spectre de son clone. C'est tout l'inverse de ce qui est arrivé à Abraham, puisque celui-ci endosse la vêture d'immortalité de l'ange déchu en échange de sa propre dépouille de finitude.

Une question demeure : Qu'a-t-on à gagner à changer de costume topologique, et donc à troquer le bonnet d'âne du cross-cap pour le haut de forme de la bouteille de Klein?

Passons à deux autres apocryphes : Le *Testament de Moïse* et L'Assomption — de *Moïse*. Puisqu'il n'est pas dit dans L'Exode où Moïse est mort , et où il a bien pu être enterré, on en est resté à des conjectures, du genre : puisqu'il est arrivé par le ruisseau, il s'en est allé par le même chemin.

Dans son « *Traité des trois imposteurs* » (Max Milo édit. 2001) Spinoza soupçonne Moïse d'avoir commandité sa propre disparition (il n'était pas pour rien « petit-fils d'un grand magicien », p.57) et donc le « dé-Moïse » à grands traits (p.59) :

« Et pour finir comme il avait commencé , c'est-à-dire en fourbe et en imposteur, il se creuse un abîme en cette solitude où il se retirait seul et s'y précipita, afin que son corps ne se trouvant point, on crût que Dieu l'avait enlevé — ».

Enlevé dans une mandorle comme la Vierge Marie. Ou comme Jésus, lors de sa Transfiguration. Encore un coup des extraterrestres, foi et piété d'ufoïste. Cette modalité d'ascension au ciel nous est proposée avec l'Assomption de Moïse (EMJ p.126). Notons qu'Elie se déplaçait en jet propulsé par des chevaux de feu alors que Hénoch se contentait d'une aile delta mue par le vent. Dans le Testament de Moïse, on peut lire également ceci (EMJ p.120): « Les Antiquités judaïques rapportent que soudain un nuage descendit sur Moïse et qu'il disparut dans un ravin ». Autant dire qu'il s'en est allé à vau-l'eau. Tout comme Lao Tseu

juché sur son bœuf vert, dois-je √-1 ajouter, mais aussi comme Enée et Romulus. A tout coup la nuée, l'étoffe corporelle de YHVH, vient accueillir ses Elus. Dans l'un et l'autre de ces textes il est question de Josué à qui Moïse aurait confié, pour qu'ils soient gardés dans le plus grand secret, une série de manuscrits. Malheureusement aucun d'entre eux ne semble figurer parmi ceux découverts près de la Mer morte \$\mathbb{R}\$.

Autant de thèmes susceptibles de nourrir les fantasmes freudiens, bien évidemment. C'est dans le sens d'un Moïse cornu, angoissé de voir se perdre son viatique, son Décalogue, qui lui glisse sous le bras, que Freud interprète le « Moïse » de Michel Ange. Il s'agit d'une statue monolithique qui a fait des émules, ainsi que j'ai pu le développer dans un écrit déjà ancien. J'y insistais sur le *Bettstuhl*¹⁰ rhénan, en tant que représentation trinitaire, puisque les tables de la Loi y sont remplacées par Jésus, et que la colombe du Saint Esprit se loge quelque part dans la barbe de Moïse. Ainsi la troïté investit Moïse.

POUR CONCLURE

Et puisqu'il me faut ponctuer mon présent parcours, je $\sqrt{-1}$ vous livre deux citations de Lacan tirées de son séminaire sur les Psychoses. La première s'articule comme suit (L03 p.243): « Ils aiment leur délire comme eux-mêmes et c'est le grand secret». Lacan compare la tonalité de cette phrase (en allemand), extraite d'une lettre de Freud à Fliess, à la tonalité de ce même Freud dans Moïse et le Monothéisme, où Freud :

« s'efforce d'expliquer comment il se fait que l'homme, dans la position même de son être, soit aussi dépendant de ces choses pour lesquelles il n'est point fait. Cela est dit et nommé : il s'agit de la vérité. /.../ Comment la vérité du père /.../ vientelle a être promue au premier plan? La chose n'est pensable que par le biais d'un drame anhistorique, inscrit jusque dans la chair des hommes à l'origine de toute histoire. /.../ Quelle est la fonction originelle et initiatrice, dans la vie humaine, de l'existence du symbole en tant que signifiant pur? »

Une des questions fondamentales qui se pose à la psychanalyse est, en effet, de savoir s'il est loisible de changer de délire. Notons que ce qui retient l'attention de Lacan c'est la tonalité du texte de Freud, tout comme celui d'Osée, plus haut. Or, trouver aujourd'hui, face à des enfants et des ados, la tonalité qu'il convient est parait-il mission impossible pour un grand nombre d'adultes.

Pour qui est au parfum, l'évocation de cette « fonction originelle », avec ce qu'elle véhicule de relents de mort initiatique, renvoie à n'en point douter à l'appartenance de Freud au B'nai Brith, et à son adhésion au mythe du meurtre d'Hiram, l'architecte du temple de Salomon. En effet, dans la configuration qu'avait revêtu à cette époque ce mouvement associatif, et qui a servi de modèle à Freud pour structurer l'Internationale, ce meurtre joue un rôle fondateur quant à la recherche de la vérité vi.

Isaac Luria nous a appris, avec sa doctrine eschatologique du *tsimtsum*, que la vérité en tant que clarté demeure généralement concentrée en son retrait pour ne se manifester qu'aux rares moments où le voile du Temple se déchire. Chose qu'un Heidegger rendait par le terme singulier de V*erborgenheit*. C'est aussi un phénomène bien observé par Freud dans sa clinique de l'Homme aux Rats, ainsi qu'a pu le souligner un Serge Leclaire. En réalité cette « obscure clarté tombée des étoiles », se trouve spécialement amplifiée dans les phénomènes de transe et d'extase.

Il convient ici de mentionner les événements qui accompagnent l'ouverture du septième sceau dans l'Apocalypse de Jean, et la place qu'y tient un certain objet transitionnel, à savoir la cassolette d'encens (thuribulum aureum, λιβανωπου). Il s'agit d'un pur symbole, d'un praticable analogue à la faucille d'or de Booz, susceptible de verser de la métaphore au symptôme. Symptôme qui consisterait en la compulsion d'encenser Lacan, par exemple. Sur ce point passons la truelle. Surtout lorsque une prédisposition individuelle, une inscription charnelle (quelque « petit mal » persistant à l'âge adulte), vient favoriser cette mutation orgiaque. A prendre en considération la fonction du feu dans les diverses Apocalypses ou Assomptions que nous a légué le passé (qu'on pense à celle d'Isaïe) on est conduit à admettre qu'entre la jouissance agonique et la « petite mort &» il y a place pour tout un registre de jouissances et d'extases comitiales, plus ou moins teintées de colère et de sadisme, à l'image d'un dieu terrible. Et puisque Apocalypse rime avec épilepsie, c'est de ce côté-là qu'il y a lieu de chercher la vérité du prétendu « occultisme » d de Freud et de la contagion de la transe par le biais de la synchronisation des ondes cérébrales, lorsque tel le feu follet, franchissant toutes les barrières, les « barrières de contact » de Freud sans son Esquisse, la foule en délire se défoule.

Gardons la *vox populi* dans sa fonction d'objet petit 'a' et de prototype du nommant pour placer la seconde citation de Lacan, qui s'éclaire peut-être à la suite de ce que je \(\sigma^{-1}\) viens de dire. A savoir l'insondable fil rouge de la raison épileptique dont s'arme l'Armaguédon מגידור Apocalypse 16.16) pour défier le bouclier pare-excitation de Freud (L03, p.275) :

« Le dernier mot de l'anthropologie freudienne concerne ce qui possède l'homme et fait de lui /.../ le support d'une raison dont il est plus la victime que le maître, et par quoi il est d'avance condamné. C'est là le dernier mot, le fil rouge qui traverse toute l'œuvre freudienne. »

Ce sont là des propos définitifs sur nos « vocations » au quotidien.



Stèle de Melishipak ler : présentation de sa fille à la déesse Nannaya surmontée des symboles de Shamash vii, Sîn et Ishtar, XIIe siècle av. J.-C., musée du Louvre.



Culte de Shamash, sceau-cylindre et son impression, musée du Louvre

NOTES

i Cf. S.STOÏANOFF, "Océanovox ", in Bôgues I, pp.19-21.

ii A en croire les auteurs de l'Apocalypse syriaque d'Hénoch, Noé serait né albinos, et donc sous le signe de l'exception. D'où sa divinisation précoce. Son charisme séduit son fils Cham qui abuse de son père endormi. Noé le maudit et c'est là qu'on s'aperçoit que le blanc (S1) appelle le noir (S2)), et que la postérité de Cham sera noire. Postérité que les Falashas ne sauraient renier.

iii Selon Lacan l'Etre c'est l'Un, et l'échalote en est l'illustration parfaite; notons qu'on a proposé pour l'inconscient une structure en oignon, tandis que Lacan y voit l'enforme du grand Autre en tant que multiple et un.

iv Il est de mise parfois de tenter de rétablir la continuité d'un récit. C'est ce que Freud nommait une " construction dans l'analyse ". Il est clair que la famille de Térach a été miraculée. Elle se trouvait dans le désert lorsqu'un feu s'est propagé aux broussailles. La seule façon d'y échapper est de se faire autruche et de cacher sa tête dans le sable. Le temps d'une apnée prolongée, afin que la vague de feu (ou la fausse rumeur) puisse passer. La famille a donc survécu au prix de la mort d'Harân. C'est la seule façon de comprendre aussi l'épisode du sacrifice d'Isaac à El Shaddaï, le dieu du feu, car le sacrifice des enfants premiers-nés était une coutume disparue depuis plusieurs siècles en Chaldée au moment où Abraham y a recours.

v Dans la Bible l'histoire de Moïse se poursuit, depuis l'Exode, dans les Nombres et dans le Deutéronome. On prête à Moïse l'exploit d'avoir à la fois fondé la religion mosaïque et le peuple hébreu. Toutefois, avec des réserves. On dira par exemple que " le yahvisme, ne professait pas le monothéïsme mais la monolâtrie, s'inspirant peut-être d'Akhénaton, rendant le culte à un seul dieu sans remettre en cause l'existence d'autres divinités ". On dira aussi : " On peut être Hébreu sans être Juif : c'est le cas de Térah, Loth, Ismaël et même Abraham ". Aujourd'hui on n'accorde l'appellation de 'Juif' qu'aux seuls descendants du

royaume de Juda.

Par ailleurs, l'archéologie ne cesse d'interroger le texte biblique, étant donné les incompatibilités qu'il y a entre certaines données matérielles et les faits relatés. Le récit biblique est parfois à concevoir comme le texte d'un rêve, où se produisent des effets de contraction de la temporalité et surtout des incertitudes quant à la façon dont il convient de manier les relations logiques. Le rêve rend compte des relations de causalité en juxtaposant les faits et leurs causes. Du coup on a l'impression de voir un film qu'on rembobine et donc l'ordre des événements se renverse. Ainsi Moise monte sur le mont Horeb, pour y jeûner 40 jours parce que Yahvé est fâché contre le peuple, et spécialement contre Aaron, le grand prêtre et frère de Moïse.

Cependant l'adoration du veau 🎖 d'or, qui est le principal grief adressé au peuple juif par l'Eternel, n'intervient en fait qu'à partir de ces quarante jours où Moïse est absent. Tout se passe comme si l'Eternel commençait par se fâcher et le peuple venait après-coup lui fournir des raisons d'être fâché.

C'est calqué sur le principe : " d'abord je bats ma femme, ensuite elle me dira pourquoi je la bats ". A certains moments par conséquent Yahvé renvoie au peuple d'Israël son propre message sous une forme renversée. Une autre preuve de ce déroulement régrédiant des événements réside en ce que Moïse réduit le veau d'or en poussière qu'il jette dans le torrent, alors qu'à l'inverse c'est bien les paillettes d'or recueillies dans les sables du torrent qui vont fournir l'or nécessaire à la fonte du veau \(\formalfoot\)d'or.

D'ailleurs Moïse se présente au mont Horeb déjà muni des tables, qui seront écrites lorsque Jahvé en aura décidé. Et comme l'objet ne peut être retrouvé qu'à condition qu'il soit perdu, voici que l'opération Horeb se répète, a lieu en deux fois, puisque entre temps les tables de la Loi ont été brisées par Moïse. Il va donc revivre une nouvelle tranche de quarante jour sur la montagne pour qu'enfin l'Eternel daigne réitérer l'opération d'inscription. Bref, il prend son temps. Pour l'inscription corporelle de l'affect, Freud suppose la mise en place du même schéma et fait valoir l'effet d'un après-coup que Lacan a monté en épingle par la suite. Serait-ce que la Bible offrirait à Freud sa principale source de théorisation?

Daniel Sibony (Psychanalyse et judaïsme, 2001, Champs/Flammarion, n°484) en est persuadé. D'où aussi son refus absolu de la troïté borroméenne.

Dans le Deutéronome, l'Eternel (" Dieu Temps " que Sibony nous dépeint fort abstraitement en haillons) édicte des règles pour la gouvernance de tout un chacun dans la vie, mais surtout prévient qu'il ne tolérera aucune complaisance envers un dieu autre que lui. En un sens, il se situe en tant qu'instance symbolique, qui s'oppose à toute tentation de l'utile et de l'adaptatif. Tentation qui se présentera sous la forme de tel magicien qui viendra appâter le manant afin qu'il rende hommage à d'autres dieux. Donc, toute invention nouvelle, a priori miraculeuse, sera diabolisée sine die. En un autre sens, en tant qu'instance réelle, Dieu veille à ce que le tentateur subisse le châtiment suprême. Conviction qui se transmettra en milieu chrétien jusqu'à l'orée de la Renaissance (un Giordano Bruno, entre autres, en a pâti), mais qui persiste en chacun et peut-être pas toujours à tort. Désormais, il est des sectes qui ont choisi de nos jours de vivre comme au XVIII ème siècle, rejetant aux oubliettes et le Belzébuth de la machine à vapeur, et la fée électricité, et à plus forte raison le Léviathan de l'Internet.

Il reste la question : " qui rêve? " dans la Bible. Les rédacteurs successifs du texte biblique, évidemment. Dont un certain Esdras qui est l'auteur d'une des premières moutures Yahvistes de ce texte. Vers l'an 480 avant notre ère.

Esdras, fortement marqué probablement par l'histoire de son peuple, notamment par les deux siècles qui précèdent sa mise en page de la Torah en araméen. Les historiens actuels s'accordent pour ne parler de peuple juif qu'à partir de son installation sur les hauteurs de la Cisjordanie, à la suite de la profonde crise que traverse le monde méditer-ranéen au VIII ème siècle avant J.C. Ça ne s'est pas fait sans mal. Dans le Deutéronome Yahvé peste contre son peuple parce qu'il ne veut pas " monter ".le peuple est attiré comme par un aimant par la vallée du Jourdain où l'herbe est abondante, l'or à portée de baquet d'orpailleur et la vie plus facile. Il s'agit bien entendu d'un anachro-nisme. La chose se situe bien plus tard que l'événement Moïse et ceux qui avaient prévu les désastres à venir avaient en effet recommandé au peuple de se retirer sur les hautes terres, de s'y installer, et qu'ainsi sédentarisé il puisse vivre en autarcie le temps que la tempête se calme.

C'est d'ailleurs le programme que le peuple a fini par réaliser (selon les archéologues d'aujourd'hui), avec pour corollaire un changement radical de ses structures, où la foi en des divinités tribales se reporte à présent sur un dieu beaucoup plus abstrait et dont l'existence bénéficie désormais du support d'un texte, texte dont l'application est contrôlée par une assemblée et non pas par un Un-père. Ici, les dits historiens magnifient l'exclusivité de la chose, tout en reconnaissant qu'on est passé d'un " hénothéisme primitif à un monothéisme en réaction aux hellènes ". Nous apprenons ainsi (toujours sur Internet) qu'au ~VII ème siècle le nombre de ceux qui savaient lire et écrire s'était accru dans des proportions inconnues jusqu'alors et que le Livre constituait désormais le ciment assurant la cohésion du peuple juif. La dizaine de temples païens qui ornait le paysage est en ruine et seul le Temple de Jérusalem persiste.

Notons en passant que, par cette opération historienne, tout un peuple se trouve lavé des turpitudes que lui sont imputées à une date antérieure à sa " constitution ", et notamment la sauvagerie

avec laquelle a été envahie la Palestine au moment où les Abirous ont quitté le désert pour entrer en la Terre Promise. Désormais Voltaire peut dormir en paix. Les récits bibliques qui l'avaient outré ne concernent plus que quelques tribus païennes évoluant dans un passé fort lointain.

vi Ici fleurit une tradition philosophique issue des graines semées par Hegel, à savoir que l'Idée naît du meurtre de la chose.

vii Le nom de Shamash est associé à celui de Baal Peor (ou Beor) adoré par les Madianites. Les filles de ce peuple non sémite auraient séduit les juifs au temps de Moïse et les auraient dirigés vers le culte de Baal Peor. Or, ce culte comportait des séquences pornographiques et coprophiliques qui ont provoqué l'ire de Moïse. Ce dernier a donné l'ordre qu'on tuât les Madianites. On ne sait si le prophète non juif : Balaam a partagé leur sort. Je retiens que sa mûle nous donne un extraordinaire exemple de discours sans paroles en refusant d'aller là où il ne faut pas. Il semble que les rituels contestés soient passés dans certaines sectes gnostiques et de là chez les Templiers, auxquels l'accusation reproche, lors de leur procès, leur culte du Baphomet.

Les deux jambes dans le désert

Le désert est le lieu de celui qui erre, qui renonce à un certain savoir une certaine croyance imaginaire, et qui joue à la dupe, selon l'expression de Lacan attribuée aux psychanalystes, par rapport à ce savoir et qui ainsi peut élaborer un nouveau passage, une porosité vers une nouvelle invention de l'inconscient.

Le désert est bien le lieu du chercheur, celui de l'analyste et de l'analysant.

Georges Froccia

I DE LA FIGUE AU POT VIDE. L'HOMME, LE CHEF, LE PÈRE, LE SYMBOLE.

Je disais l'année dernière que dans ma relation intime avec le grand Autre, il m'arrivait de me retrouver vers les trois heures du matin, dans ma cuisine à manger de la confiture.

Ce que je n'avais pas dit à propos de cette confiture, c'est qu'elle est faite avec des figues appelées, « Couilles du Pape ».

Ainsi a été mise en pot la légende de la papesse Jeanne qui aurait trompé l'église et les pratiquants de la religion en faisant croire qu'elle était un homme. On raconte aussi, qu'une fois

élue pape, elle aurait accouché d'une petite fille dans les rues de Rome. C'est pour remédier à une éventuelle et nouvelle supercherie, qu'une chaise percée fut fabriquée pour soumettre le pape nouvellement élu à la palpation de ses



« figues » de manière à ce que la femme soit irrémédiablement écartée et l'homme assuré dans cette fonction pour diriger, guider, limiter, sanctionner. L'homme qui garantit la légitimité de l'exercice d'un pouvoir spirituel et temporel, d'une fonction de représentation, d'un symbole. La femme qui renvoie dans cette légende à l'émotionnel, serait incapable d'accéder à une canalisation fiable qui permettrait la symbolisation reconnue de Dieu.

Ces figues peuvent renvoyer aussi au premier stade de l'humanité qui s'oriente vers la construction d'une morale et d'un droit.

En effet, « le passé agit dans l'ombre » nous dit Freud, ce festin nocturne, en tout cas, son appellation, les « couilles du pape », n'estil pas un reliquat du repas totémique durant lequel l'animal symbolisant le père primitif est mangé par les fils qui fêtent ainsi leur alliance et le jour de victoire sur le père primordial, violent et castrateur assujetti à la Jouissance ? C'est ce que Freud reprend dans l'Homme Moïse et le monothéisme. Il utilise à nouveau l'indication de Ch. Darwin et contenue déjà dans Totem et Tabou, c'est-à-dire l'évocation de l'homme primitif bien réel qui vivait en petites hordes placées sous la domination d'un mâle puissant pouvant assommer, tuer ou castrer ses fils rebelles. Étendues sur des millénaires et répétées un nombre incalculable de fois, ces multiples histoires excluant dramatiquement les fils sont grandement condensées dans une figure unique, le mythe freudien du Père de la Horde Primitive. Après avoir tué le père qu'ils haïssaient mais vénéraient aussi, par identification, les fils le dévorèrent et ainsi l'incorporèrent. Par la suite et après moult péripéties, ces fils renoncèrent à la toute jouissance construisirent des totems et mirent en place des institutions auxquelles ils étaient sensés se soumettre.

Comme je le mentionnais plus haut, c'est le premier pas vers le progrès humain, la première proposition décidée de la limite donnée à la Jouissance. Autrement dit, c'est l'apparition du sacré qui donne naissance au début de la morale et du droit, ce sacré qui n'est rien d'autre nous dit Freud que la volonté continuée du père primitif, (L'homme Moïse et le monothéisme, page 223 de l'édition Essais de Folio).

Volonté du père primitif s'exerçant inconsciemment par le tabou de l'inceste et l'exogamie et symbolisé sous les traits d'un totem. Son meurtre sera remémoré par incorporation, à l'occasion d'un festin où un animal le représentera.

Personne, nous dit Freud n'avait le droit de s'exclure de ce repas, il constituait la répétition solennelle du parricide par lequel l'ordre social, les lois morales et la religion avaient commencé. (Page 236).

C'est là qu'intervient à côté du pot plein, le pot vide de confiture.

Je reprends l'image de Lacan dans le début de son séminaire d'un Autre à l'autre lorsqu'il évoque lui, le pot de moutarde pour introduire ce qui va nous intéresser, c'est-à-dire, le signifiant.

Ce pot, dépouillé de son utilité de contenant de confiture, va pouvoir se détacher de sa substance pour laisser apparaître un vide et donc un désir autre que celui de confiture. Voici le percement de la canalisation qui avec la parole, permettrait le triomphe de la vie de l'esprit, Déplacement du symbole vers sa forme achevée,

le signifiant lacanien, déplacement vers l'ordre symbolique qui serait le cadre à l'extérieur et autour duquel le psychanalyste proposerait des créations à ceux qui seraient en difficulté avec ce vide.



Ceci dit, pour les faire pousser ces figues réelles et symboliques, qui vont arriver dans le pot dont le sort inexorable est d'être vidé, il faut de l'eau et je vais infiltrer dans ce travail une anecdote qui pourrait montrer qu'elles sont toujours en danger et que la bonne limite à la jouissance est une question permanente.

Je regardais il y a quelques semaines une émission sur le problème de l'eau dans le monde. Il a été question dans une partie de ce reportage, d'une chef d'entreprise dont la puissance était de pouvoir fournir coûte que coûte l'eau nécessaire à la mégapole qu'est Las Vegas. Gaspillages tous azimuts étaient dévoilés pendant l'émission. Les propos de cette très importante femme soutenaient avec une force étonnante la légitimité de son travail ainsi que le sérieux qu'elle mettait dans son accomplissement. On voyait l'effet dévastateur de l'exercice de cette mission sur le

catastrophique niveau de l'eau du lac Mead chargé de stocker les eaux du Colorado et destinées, ces eaux, à alimenter tous les états riverains. Un beau désastre écologique vérifiable présentement et laissant présager le pire dans le futur.

Cas similaire à un autre niveau et dans un autre espace :

Dans son article du 2 novembre 2006 paru dans le Nouvel Observateur et intitulé Malaise dans la civilisation, Régis Debray à partir du vandalisme dans les rues, évoque la cassure symbolique due à l'absence dévastatrice du sacré et se demande où est la terre promise. Il pointe ce qui menace notre société, l'excès d'autorité symbolique et l'absence d'autorité symbolique. Là où défaille cette autorité nous dit-il ne triomphe que la loi du plus fort.

La question de la limite à la jouissance est universelle, elle ne se situe pas seulement dans la rue, c'est aussi la question de l'exercice du pouvoir à la tête de chaque entreprise et de chaque état.

C'était une parenthèse vous disais-je pour prendre en compte le danger permanent encouru par les figues réelles puissamment nutritives et le pot vide des figues symboliques hautement structurantes.

Récapitulons, le chef est un homme, il est un père. Il fait naître des passions puisqu'il attise l'imaginaire. Il est craint, il est aimé il est détesté. Il donne de l'amour, il terrorise. Il exalte, il déçoit. Il devient un symbole de modèles, d'autorité, de suprématie. Sa figure est incontournable.

Dans la seconde étape de l'évolution de l'humanité décrite dans l'échafaudage freudien, celle du Moïse, la femme sera à nouveau mise de côté et la mère positionnée à l'arrière plan.

Je cite Freud, « [...] on décide que la paternité est plus importante que la maternité, bien qu'elle ne se laisse pas prouver, comme cette dernière par le témoignage des sens. C'est pourquoi l'enfant devra porter le nom de son père et devenir son héritier ». (Page 218)

Autour du mâle donc, va pouvoir s'organi-

ser le renoncement de la pulsion au profit de l'élévation de la conscience. Vont se jouer parallèlement des identifications, elles seront plus ou moins réussies, et bien évidemment aboutiront à des pathologies lorsque le cadre dans la réalité proposant la préparation à la symbolisation fixe trop mal, trop fort ou ne fixe pas.

C'est le but qu'annonce Freud dans l'homme Moïse et la religion monothéiste, interroger l'humain du lieu de la psychanalyse à savoir ce qu'il en est de sa névrose, du refoulement et de la transmission.

Freud va décortiquer, déplacer, refondre et pétrir ce qui a été dit dans la Tora du personnage de Moïse. Ce fondamental personnage à la fois libérateur, il fait sortir son peuple de l'esclavage; législateur, il donne des lois à son peuple et fondateur de la religion hébraïque, Moïse, nous ditil, ne serait pas celui que l'on croit. En effet, la théorie qu'il élabore à partir de recherches historiques diverses, aboutit aux conclusions qu'il serait un égyptien, un monothéiste déjà, un étranger, un fils donc d'une croyance établie auparavant et une figure condensée, avec un second Moïse appartenant à une époque ultérieure, le premier ayant été assassiné par le peuple juif.

Peu importe, pour nous, ici, ce qui est vrai ou faux, que Moïse soit hébreux ou égyptien. Il ne s'agit pas là de comprendre en terme de vérité mais de signification et de sens.

Freud élabore la théorie psychanalytique et est travaillé en parallèle par la recherche de sa relation à ses pères intimes nous pourrions les nommer Réel, Imaginaire, Symbolique. En reprenant la métaphore et en voulant rester profondément respectueux, Nous pourrions dire que Freud travaille autour de ses figues intimes.

Sa correspondance épistolaire complète avec Fliess tout récemment parue en français, en octobre 2006, montre avec émotion que le grand homme Freud est avant tout un homme au quotidien comme beaucoup d'autres. Et si cette correspondance a été longtemps censurée, cela montre combien il parait dangereux à certains de montrer la figure quotidienne du père. Un père descendu de son socle perdrait de sa crédibilité et de sa pertinence

Justement, c'est ce que Freud entreprend. Il élabore avec force, ténacité, persévérance, douleur et souvent découragement une figure paternelle accessible et acceptable pour lui, pour pouvoir à son tour se positionner en tant que père. Pour pouvoir être père, il faut démystifier le sien.

C'est extraordinaire ce qu'il dit à son ami Zweig dans une lettre du 16-12-1936, je cite, « Laissez-moi en paix avec Moïse. Que j'ai échoué dans cette tentative pour créer quelque chose – la dernière probablement – me déprime déjà assez, non que je m'en sois détaché. L'homme, et ce que je voulais faire de lui, me poursuit continuellement. ».

« L'homme que je voulais faire », je reprends ses mots, c'est à dire, quel fils pour quel père, quel psychanalyste pour quel analysant, pour quel sujet ?

Freud parcourt un désert pour faire avec un père en tant que fils et devenir à son tour un père gigantesque, celui de la psychanalyse avec le souci de la transmettre.

N'en n'est-il pas de même pour tout un chacun à son niveau, le père ne serait-il pas systématiquement à déconstruire et à reconstruire ? Et le désert ne serait-il pas l'espace de la douloureuse recherche de la bonne distance à ce père ? Père bien utile. Indispensable pour définir un espace fiable et sécurisant. Mais espace bien problématique puisqu'il s'agit de pouvoir s'y trouver et y découvrir une certaine satisfaction ce qui en aucun cas n'est du registre du naturel. Construit empiriquement, progressivement et subjectivement par l'homme, il crée obligatoirement des exclus et donne une place secondaire à la femme, mettant une limite empirique entre le féminin et le masculin.

II LE DÉSERT. Les pères dans le désert.

Lieu de désolation, immuable et silencieux, espace de l'immensité, de la stérilité et de la brûlure ; celui des serpents et des scorpions, du manque et des frustrations, de la peur, et des révoltes. Le désert c'est notre ordinaire. C'est un lieu où on est condamné ou sauvé. Le désert c'est le théâtre des quarante années d'errance du peuple juif après sa sortie d'Égypte, c'est le théâtre

des relations de Dieu et de son peuple.

Il en sort au bout de quarante ans.

Freud en sort peut-être en 1938 lorsqu'il vient à bout de son dernier Moïse et qu'il s'autorise à le publier, plus de vingt cinq ans après le début de son travail sur le père si l'on considère *Totem et Tabou* paru en 1913 comme le premier pas dans cette recherche. Et nous savons, grâce aux correspondances de Freud, notamment celle avec Zweig, combien l'ultime rédaction, « le roman secret », comme il dit, est entourée de doute, d'angoisses et de peurs, alors que son corps est très malade et le fait souffrir horriblement.

Quant à Lacan, on connaît sa déchéance du rang de « didacticien » en 1963 et son exclusion de l'I P A, alors qu'il démarrait son séminaire des Noms-Du-Père. Il n'a jamais voulu reprendre ce séminaire brisé net à la première leçon. Deux mois plus tard il démarrera le séminaire suivant, les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, comme s'il fallait très vite dresser quatre piliers pour assurer en priorité des fondations sur lesquelles il allait poursuivre son œuvre en tant que père à part entière, dans un autre espace, celui de la rue d'Ulm, passage à un autre lieu réel et symbolique, le sien. Désert et oasis, il nommera le séminaire de 1973-1974, Les non dupes errent, et dans sa lettre de dissolution de son école le 5 janvier 1980, il utilisera le célèbre « je père sévère », beaucoup de mots et de maux autour du père.

Le désert est le lieu de celui qui erre, qui renonce à un certain savoir une certaine croyance imaginaire, et qui joue à la dupe, selon l'expression de Lacan attribuée aux psychanalystes, par rapport à ce savoir et qui ainsi peut élaborer un nouveau passage, une porosité vers une nouvelle invention de l'inconscient. Le désert est bien le lieu du chercheur, celui de l'analyste et de l'analysant.

1-Le désert, Une réalité.

Pourquoi ce titre pour cet exposé, « les deux jambes dans le désert » ?

Il fait référence à une situation à laquelle je me suis trouvé confronté. Dans les années quatre-vingt, lorsque je me suis proposé de créer une structure scolaire pour enfants ne pouvant s'adapter à ce moment de leur histoire dans des milieux scolaires traditionnels et que j'ai voulu donner à cet établissement une direction psychanalytique, il s'est agi pour moi de trouver un autre discours, une autre démarche pour la dynamique de ce lieu nouveau.

J'étais en supervision à cette époque et je cherchais quel père j'allais être dans cette structure.

C'est un adolescent avec une très forte personnalité qui déclencha rapidement, l'obligatoire remise en question. C'était un adolescent régulièrement « Non-Non » et à l'occasion « petit oui-grand Mais ». Il accepta en apparence une activité, la lecture, le livre à l'envers, les pieds sur une seconde chaise et les jambes dans le vide. Seconde chaise qu'il s'était approprié en évinçant vigoureusement l'occupant légitime. Nous étions dans le « petit oui-grand Mais ». Cette position m'avait marqué et avait fait l'objet de plusieurs séances de supervision.

C'est de ces jambes là dont il s'agit dans ce titre, jambes, suspendues entre deux chaises qui marquaient son désir illimité de liberté. Elles expliquaient le point de départ de ses renvois répétitifs dans les établissements fréquentés précédemment. Il était question dans cette position adoptée le premier jour, de la limite refusée car inconcevable et donc de la transgression systématique. Cette position en elle-même acceptable, je m'affale bien dans un fauteuil, moi, lorsque j'ouvre un livre! Mais cette position inaugurait le déferlement d'actes d'opposition exponentiels. C'est par là où il se faisait rejeter et c'est là que je devais interroger et lui et moi, nous qui étions dans une ignorance commune, désertique. Car le mot audible, le symbole, qui devait donner du sens et ouvrir le passage au signifiant n'était pas encore entendu et restait inerte, il fallait cependant poser une limite.

Où mettre la limite et comment la mettre lorsque l'autre n'entend pas et va très loin dans sa surdité ? C'est la douloureuse question récurrente que se pose le père dans tous les groupes et à tous les niveaux de la société. Le terme de père englobe bien sûr ici la fonction que peuvent tenir les femmes, Je l'appelle la fonction paternelle.

Qu'allais-je faire avec ce Pinocchio, cet

insoumis, refusant le conformisme des institutions et bousculant tous les adultes dans leurs exigences, quel père de la réalité allais-je être pour qu'un père symbolique advienne dans la tête de cet enfant ?

Cet exemple inaugural sera suivi durant l'existence de cet établissement d'une quantité impressionnante de situations semblables, l'impuissance des mots et la limite obligatoire car les actes posés étaient impossibles à accepter. Je me souviens d'un cas extrême dont la seule réponse possible dans le temps a été l'exclusion.

Il s'agissait d'une jeune fille extrêmement corpulente qui avait construit son affirmation par sa force physique et ne reculait pas devant les adultes qu'elle agressait s'ils s'interposaient à son désir. Lorsqu'elle n'était pas satisfaite d'une situation, elle commençait par tambouriner des genoux le dessous de la table avec des chocs de plus en plus violents jusqu'à ce que quelqu'un lui demande d'arrêter et là, démarraient les provocations verbales et par la suite le pugilat. Elle faisait peur.

J'avais retenu lors de l'anamnèse les maltraitances corporelles qu'elle avait subies lorsqu'elle était bébé et j'avais dés son arrivée proposé la bise, le matin, en début de journée pour se dire bonjour et de petits contacts avec la main chaque fois que cela était possible. Ce contact physique construit jour après jour nous sauvait de ses crises clastiques et de sa violence physique contre tout le monde. C'est donc en la prenant dans mes bras, sa tête sur mon épaule, elle était beaucoup plus grande que moi, qu'elle se calmait en sanglotant.

Ces crises très régulières, dans l'institution où elle était placée depuis longtemps, l'envoyaient régulièrement dans un service psychiatrique où elle était sensée se calmer. Je ne voulais pas en arriver là. Un jour elle fonça sur ma collaboratrice déterminée à la battre. Ce fut un moment d'extrême difficulté.

Les mois passaient et j'étais coincé dans un rôle systématisé de fonction « limitativomaternelle » consolante dans le but d'éviter le matériel cassé et les bagarres dangereuses. Nous tournions lamentablement en rond tous les deux dans un désert sans fin. Cette relation et cette présence dans le groupe était devenue trop difficile. Je ne supportais pas d'être coincé dans cette fonction, certains enfants s'enfermaient dans la peur, ils n'osaient pas l'approcher, d'autres réagissaient par mimétisme et s'opposaient pour être pris dans les bras. Tout le travail vers la symbolisation et le signifiant était occulté. Cette jeune fille fait partie des quelques élèves que j'ai dû renvoyer en quinze ans.

Nous avons perdu de vue la terre promise et sommes resté tous les deux dans la stérilité du désert

Mais revenons à notre premier gamin.

A partir de l'espace de refus qu'il proposait, ressenti comme inexorable, il s'agissait de passer du désert via les oasis, à la terre promise.

2 La terre promise, le signifiant.

Pour traiter cette partie de mon exposé, je vais utiliser le savoir du rabbin Haïm Korsia interrogé sur le mot désert dans une émission de radio que j'ai trouvée sur le site internet Canal académie ainsi que du livre de Marc-Alain Ouaknin, lui aussi rabbin, *Les Dix Commandements*.

Les 40 années dans le désert après la sortie d'Égypte n'étaient pas voulues par Dieu au début. Mais les hébreux qui avaient connu l'esclavage en Égypte étaient incapables d'assumer la Tora donnée sur le mont Sinaï. Entre l'esclavage et la liberté, une étape devait avoir lieu, le désert.

On apprend deux choses dans le désert, le silence et la confiance en Dieu.

A Le silence du désert.

L'esclavage, c'est la condition vécue par les deux enfants évoqués plus haut, tous deux esclaves de leurs pulsions et se trouvant dans l'incapacité d'une organisation pouvant aboutir à une création quelconque.

Le créateur dont Moïse est le porte parole est un Dieu de libération et le Dieu du passage, le pessah.

C'est cette similitude que l'on retrouve dans le travail du psychanalyste.

La Tora et les commandements ont été

donnés dans le désert du Sinaï sur la montagne Horèv ou mont Horeb. La racine de ce mot, h'arav, signifie destruction, la destruction, liée au don de la loi est nécessaire à l'élimination d'un système antérieur. La Tora renverse l'ordre établi comme la cure analytique qui propose de nouveaux schémas de compréhension de relations et de symbolisation. Ce qui induit les inévitables résistances dans la cure.

Résistances des hébreux qui par impatience construiront une image, le veau d'or.

La Tora comme l'analyse fait apparaître le difficile silence et le vide angoissant.

Le silence du désert, c'est celui contenu dans la parole. On ne peut parler que dans un espace vide. Le bruit perturbe la capacité d'entendre. Et ce silence parle à celui qui est prêt à l'entendre, ce qui est un phénomène absolument pas systématique et qui ne se limite pas à des cas cliniques comme celui de la jeune fille précitée.

En effet, le mot désert en Hébreu, c'est « celui qui parle » il se compose des mêmes lettres

Ce silence, ce vide désertique que l'on retrouve sur le divan.

Toujours selon les maîtres du talmud, les lettres des mots de la Tora n'étaient pas seulement gravées dans la pierre mais elles la traversaient de part en part. Donc la matière qui constitue l'écriture de la loi et de la révélation, c'est du vide.

Nous sommes en plein dans le pot de confiture pris comme exemple dans cet exposé et le pot de moutarde de Lacan. Nous sommes dans le signifiant.

Dans une autre tradition, la Tora de Dieu est une suite ininterrompue de lettres sans aucunes coupures. Moïse introduit les blancs, des coupures pour former les mots et construire du sens. Ainsi apparaît la Tora des hommes qui correspond à l'interprétation sans fin, le talmud.

Ce vide fondateur, on le retrouve dans l'acte de circoncision, manque qui signifie la nécessité de s'inventer autrement que dans l'idée de plein, de tout.

La parole n'aurait pas pu être acceptée et transmise sans cette vie au désert. Le désert est le symbole de cette terre en friche que les hommes doivent construire. C'est ainsi que ce peuple en incorporant la parole, s'est fait parole.

Ouaknin va plus loin et dit que les dix commandements sont en fait les lois de la parole qui en elle-même présente des fondements, des structurations, des systèmes particuliers qui peuvent créer des mondes différents. Retrait, maîtrise de la pulsion, distance et écart, création.

Parole qui ne doit pas non plus être reçue comme un tout définitif mais qui doit donner lieu à des brisures, des déconstructions, des réinterprétations de sens.

Reçue comme un tout définitif, cette parole est comme une idole. La Tora montrée à chaque Chabbat rend impur celui qui la touche. Cela signifie que durant cette journée où l'homme cesse de faire, il doit rencontrer le vide, pour réfléchir, remettre en question, laisser la terre se reposer et aussi donner de la place à l'autre.

Le dieu où le regard s'arrêterait serait une idole. Il n'y a pas d'explications définitives.

De ce fait s'institue une éthique du refus de la parole instituée, il ne s'agit pas de redevenir esclave, il s'agit d'être inventeur de nouvelles actions.

C'est pour cela qu'à côté du texte, la Tora, comme nous le disions plus haut, il y a la tradition orale, le Talmud qui discute autour de ce texte.

« L'idée de Dieu est dangereuse » nous dit Ouaknin quand elle se transforme en idéologie et qu'elle sert d'alibi à une politique ».

Nous observons une fois de plus un parallélisme étonnant entre la démarche que Freud et Lacan observent tout au long de leur vie et cette lecture de la Tora.

B La confiance en soi avec la parole.

C'est dans cette possibilité de création avec et autour de la parole, création individuelle avant tout que va se construire la confiance en soi. Elle est symbolisée par la manne, c'est-à-dire le pain tombé du ciel, c'est, quelque soit le lieu et la situation où l'on se trouve, pouvoir puiser dans ses propres possibilités créatives. Il s'a-git d'apprendre à vivre quelles que soient les conditions, être soi même. Les données extérieures n'étant qu'une donnée de ce que l'on est. L'homme est celui qui décide ce qu'il sera.

Ouaknin nous dit que c'est dans la parole de la mère qui désigne le père que l'homme fonde sa paternité et il va prendre l'exemple d'Ève et de ses fils.

Ève ne laisse aucun espace pour le père. C'est elle qui tue Abel en le nommant « Hévèl », « buée », « souffle du néant » nous dit Ouaknin dans son étude étymologique. Il n'était pas inscrit dans le désir de la mère alors que Caïn, Ève l'a acquis comme on acquiert un objet. Il est tout pour elle. Ses deux enfants ainsi conçus ne peuvent qu'avoir des destinées tragiques.

Nous retrouvons complètement là, le schéma freudien et lacanien des pathologies.

En apparence c'est ce que théorise Lacan avec le signifiant, le Nom-Du-Père, qui est l'effet, le résultat de cette parole maternelle.

Ce Nom-Du-Père que la religion nous a appris à invoquer qui est inconscient et qui consiste à permettre la bonne distance entre le sujet et son désir.

Ce Nom-Du-Père qui symbolise le phallus et produit la métaphore paternelle, c'est-à-dire la possibilité de s'identifier au père après avoir éliminé le désir de la mère.

Revenons à notre cas clinique, cet enfant insupportable qui représente en fait une multitude d'autres cas.

Une réunion mensuelle avait lieu avec les parents. La thérapie d'un enfant ne fonctionne pas du tout de la même manière qu'avec les adultes. Si la famille ne comprend pas ou n'adhère pas à la démarche, rien ne se modifie et tenir les parents à distance de leur enfant pour qu'il crée son propre espace dans une cure type par exemple, n'est possible qu'après l'acceptation profonde des parents. Presque toujours cela nécessite un travail préalable.

Donc durant les réunions mensuelles, parents et grands parents de notre Pinocchio se déplaçaient ensemble. Famille chaleureuse, sympathique et complètement émerveillée devant leur enfant. A l'unisson, ils déploraient le comportement de leur progéniture mais cédaient sur tous ses désirs, incapables de mettre une limite. Tout était justifications et raisonnements, jamais il n'y avait de stop définitif. Personne dans cette famille ne pouvait occuper et tenir sa parole.

Nous remarquons que ce qui est restreint au père et à la mère dans l'exemple d'Ève, est ici élargi à l'ensemble de la famille. Cette parole qui doit tenir quelque chose jusqu'au bout, ne semble pas avoir de rapport avec le sexe de l'individu qui la tient, avec l'homme ou la femme, le père ou la mère. Il faut que quelqu'un la tienne cette parole, peu importe qui est cette personne dans la réalité.

Ce qui est signifié dans notre cas clinique c'est que toute une famille avec un enfant, fait de cet enfant un tout qui aurait eu pour mission de remplir un vide symbolique à l'intérieur de la famille.

A notre époque, la femme et l'homme de la réalité changent massivement et exponentiellement. Ils occupent de plus en plus des fonctions sociales équivalentes, on dit que les hommes se féminisent et que les femmes se masculinisent. Est-ce qu'avec le temps quelque chose de différent peut se passer au niveau du symbolique ? C'était une parenthèse.

III LA TRANSMISSION.

Le passage à une autre génération, la transmission se fait donc par une parole pleine et donc par le vide qu'elle transporte et qui va être l'espace à partir duquel l'enfant va pouvoir se créer lui-même.

Pour les kabbalistes, au début, avant la création du monde, il existe une seule réalité, une lumière infinie qui occupe tout l'espace. Dieu a laissé un vide à partir duquel la création a pu avoir lieu. Il existe une force qui maintient le vide, c'est Chaddaï, qui signifie « assez, cela suffit », c'est devenu un des noms de Dieu.

On voit bien les similitudes entre l'interprétation de la Tora faite par Marc-Alain Ouaknin et Haïm Korsia qui je le mentionne à nouveau, sont rabbins, et l'œuvre de Freud. On peut penser que la psychanalyse ne pouvait être inventée que par un juif, mais juif qui se réapproprie le texte en l'orientant vers une autre création, tout comme Lacan le fera avec l'œuvre de Freud. Il semble bien que tous deux nous montrent le chemin du psychanalyste présent et à venir.

Mais que dit Freud de nouveau et de diffé-

rent?

La religion est une névrose à l'échelle de l'humanité qui se développe avec les mêmes étapes que la névrose individuelle : traumatisme, défenses, latence, éruption de la maladie qui est le retour partiel du refoulé.

« Si l'homme a besoin d'une autorité à admirer voire devant laquelle s'incliner et éventuellement par laquelle être mal traitée, s'il a besoin d'une identification qui remonte à la petite enfance, car le grand homme est l'homme grand de l'enfance », (p 228), ce père n'est pas sacré mais accessible. Le fils à côté du père a accès à l'identification et le droit de devenir un père je le disais plus haut en mentionnant la correspondance de Freud avec Fliess.

C'est pour cela que Freud veut montrer qu'il n'y a pas de différenciation entre l'image de l'homme Moïse qui impose la religion d'Aton avec colère, déterminisme, intransigeance et l'image de son Dieu, présentant les mêmes caractéristiques. C'est pour cela que la toute puissance concentrée en une seule figure est à chaque fois, coupée, divisée en deux, deux peuples deux croyances, deux noms divins, deux moïses.

Il s'agit d'en terminer avec un Dieu, père, seul et unique dont la domination est illimitée.

Il faut que les fils s'autorisent à se reconnaître fils et pour cela il faut destituer les pères de leur position immuable. Il s'agit pour les fils de reconnaître une paternité symbolique mais pas sacrée.

Pour en terminer avec notre cas clinique, il s'agissait à cet enfant, de lui faire accepter une limite qui soit acceptable, une interdiction qui ne soit ni sacrée ni abandonnée en cours de chemin. Chemin qui vient du latin limes, limitis, ce qui bordait un domaine et délimitait un espace qui appartenait à quelqu'un. La parole qui va au bout du chemin et qui permet donc à l'enfant de suivre sa route.

Cet enfant, toute la famille voulait le posséder et le possédait à tour de rôle.

C'est par le mot fantaisie que l'équipe l'a fait rentrer dans le signifiant. Il lui arrivait de répondre aux demandes des adultes par l'exclamation « Fantaisie ! Fantaisie ! ». Il pointait de cette manière les caprices familiaux qu'il extrapolait sur d'autres terrains, sur d'autres personnes, projetant ailleurs le désir familial de cap-

tation et son aliénation personnelle.

Fantaisie, s'est transformé pour nous en « Fanfan », avec humour et sourire, on le traitait de Fanfan, puis de Fanfan la tulipe. Le jour ou on a projeté le film avec Gérard Philippe, une nouvelle page de son histoire s'est ouverte, ça lui a parlé, une identification a pu se faire et petit à petit, Fanfan a voulu devenir quelqu'un pour lui et pour lui seul, il avait pu faire un choix, son choix personnel, par une identification à partir d'une image et son appropriation. Il me paraît important de souligner que c'est par la réalité et l'imaginaire que se créent des porosités vers le symbolique structurant et qu'il faut parfois le proposer cet imaginaire. Cet enfant est entré dans l'idéal du moi grâce à Fanfan la tulipe proposé bien sûr dans un certain contexte qui a permis l'écoute et la disponibilité de cet enfant. Fanfan la tulipe étant l'objet chargé au niveau de l'imaginaire de représenter la reconnection avec l'objet imaginairement perdu, le vide du pot, le vide du mot.

Transmission et identification pas toujours faciles ni réussies et objets imaginaires pouvant être dangereux et destructeurs.

J'ai appris dans un article du nouvel observateur du mois de mai 2006 écrit par Agathe Logeart, l'expression « happy slapping », je cite, littéralement « joyeuse baffe », qui consiste à photographier ou à filmer l'attaque surprise et éclair d'un inconnu dans la rue. Voici ce qu'en dit la journaliste : « ces garçons donnent le sentiment que l'image est le seul moyen pour eux d'exister face à leur propre néant. La victime devient un figurant de leur film, elle est irréelle. L'essentiel pour eux est qu'ils puissent, grâce à la preuve par l'image, démontrer qu'ils sont des hommes. »

Conclusion. Trouver le goulot.

Démontrer qu'ils sont des hommes pour les garçons et essayer avec culpabilité de posséder une équivalence pour les filles restent deux symptômes que l'on observe fréquemment en clinique et qui sont le résultat du cheminement que nous allons résumer pour conclure.

C'est par sa force physique que l'homme a imposé sa toute puissance avec sa toute jouissan-

ce, ce sont ses fils qui toujours, en utilisant la force ont imposé la leur. Freud parle de l'alliance des fils exclus, système premier et primaire, étayée donc en général par la supériorité physique de l'homme, d'où ce centrage sur le père et l'image masculine. Les figues font leur apparition comme image.

Le constat négatif et la prise de conscience des limites de ce système, permirent une ouverture vers une force réfléchie et institutionnalisée. Les figues apparaissent sous leur forme symbolique

Ce système basé sur la reconnaissance de la fonction du père, fonctionne toujours et semble t-il presque partout. Ce qui est entrain de changer c'est que les femmes deviennent de plus en plus des pères dans la réalité et on peut se demander si quelque chose est susceptible de se passer au niveau imaginaire et symbolique chez le sujet donc au niveau des identifications et de la transmission.

En parallèle, la porte de l'utilisation progressive et exponentielle des symboles, des mythes et des religions s'ouvrit de plus en plus.

La Tora en tant que texte, accompagné du Talmud est semble-t-il le stade le plus avancé dans notre civilisation de la volonté de l'homme à se situer dans la construction, l'évolution et la transmission d'un système de relative justice. Elle propose la suprématie de la parole ainsi que le travail autour du vide dans le mot.

L'homme Moïse et le monothéisme dit que le refoulement du meurtre du père engendre une double incitation au niveau symbolique, la vénération du père mort et le désir de se reconnaître parmi les élus de ce père. C'est ce désir qui fonde la religion.

Ainsi avec le Nom-Du-Père se transporte l'amour de Dieu, la présence du père divinisé et son lien avec le sujet.

Pour Freud c'est la névrose, pour Lacan le sinthome qui sera le titre du séminaire de 1975-1976.

Ils nous disent tous les deux que tout système humain aussi élaboré, intelligent soit-il, crée une limite et donc des exclus.

Freud les côtoie, certains de ces exclus, ils

se trouvent dans les hôpitaux psychiatriques Il s'engage à être atypique, c'est-à-dire à s'intéresser autrement à leurs particularités et donc se proposer à être un thérapeute différent pour des hommes vus et voulus différemment. Exemple dans le cas Schreiber de percevoir le délire de l'homme comme une création alors que la psychiatrie le cantonnait à une manifestation stérile. Freud observe dans ces hôpitaux les souffrances psychiques et s'attaque aux maladies conséquentes aux programmations sociales de l'individu, toutes ces imprégnations jusqu'au plus profond de l'être, jusque dans l'inconscient. Car c'est bien l'hystérie qui est à la base du travail freudien et l'hystérie est la traditionnelle et plus commune réponse de la femme à la difficulté de gérer cette infériorité symbolisée et répétée inlassablement tout au long du temps.

Trois niveaux donc, la Tora, Freud, Lacan, qui, travaillant à l'évolution de l'espèce humaine, définissent un nouvel espace pour la jouissance et pointent les limites de la démarche antérieure. La prise en considération de nouveaux exclus permet une avancée nouvelle et laisse apparaître à nouveau une nouvelle exclusion, à la périphérie, c'est ce qui fait jour à nous.

Je cite Lacan dans son séminaire, *l'É-thique*, au Seuil, page 213. « Dans l'histoire humaine la reconnaissance de la fonction du père

est une sublimation, essentielle comme l'ouverture d'une spiritualité, qui représenté comme telle, une nouveauté, un pas dans l'appréhension de la réalité comme telle ».

Cette sublimation comme nous l'avons vu n'a pas touché tout le monde et elle reste stérile dans les cas décrits dans l'article de Régis Debray et celui d'Agathe Logeard. Elle reste stérile aussi lorsqu'il s'agit d'enfants et d'adolescents pris dans le moi idéal.

Enfin, pour clore ce paragraphe sur la transmission, je vais citer ce que propose Ouaknin, à la fin de son livre, c'est à dire un onzième commandement : « Méfie toi de l'écriture » dit-il. Je cite, « Des hommes ont tué car des hommes ont accepté ce qui est écrit en se comportant d'après l'écrit. L'écrit se trouve aujourd'hui souvent sur l'écran. Il faut se révolter contre ce qui n'est pas éthique dans l'écrit. »

Je termine maintenant cet exposé par la phrase bien connue, « il faut cultiver son jardin », effectivement, nous pourrions dire, préoccupons nous de la culture des figues, non uniquement pour remplir les pots mais pour pouvoir les vider car le symbolique, ça se crée et l'inconscient aussi.

Un Moïse peut en cacher un autre

Beaucoup a déjà été dit sur l'Homme Moïse, les circonstances historiques et dramatiques de son écriture, la question lancinante du père de la horde et de la mort du père. On a bien noté sa place dernière dans l'œuvre de son auteur, ce qui en ferait le point de capiton de la théorie freudienne, l'éclairage ultime et le testament de Freud.

Cependant, c'est ma position, ce texte n'est pas admissible en l'état, je ne peux pas le lire dans son sens premier, ce texte m'a posé problème, je ne suis pas le seul certes, le rejet des hypothèses avancées par Sellin desquelles Freud a fait la base historique de sa thèse, ce rejet fut unanime (jusque dans le séminaire XVII, L'envers de la psychanalyse).

Freud lui-même annonce tout au long du texte s'attendre à tous les reproches sur les hypothèses qu'il avance et les risques qu'il prend, il insiste sur la qualité de roman historique de son Moïse. Je citerai aussi le lamarckisme insistant, insensé (!) et un biologisme forcené dans le droit fil de l'esquisse (ce que Freud nomme " une acquisition philogénétique " Moïse, p241 G.W.). Cité par Yerushalmi, cette note est reprise par Derrida dans Mal d'archive: " Pour Freud, en effet, l'évolution de l'espèce humaine serait darwinienne par les gènes, mais lamarckienne par le langage et la culture ".

Olivier Lenoir

elon Freud il y a deux "Moïse".

Partant d'une enquête archéologicopolicière, nous *déconstruirons* un
scénario complexe où se retrouvent
l'*Entstellung*, le travail du rêve et ce que Derrida
appelle l'écriture de tout processus psychique.

Introduction

De Moïse, référence suprême du peuple juif et des monothéismes, fondateur de la loi hébraïque, Freud, par un décalage audacieux, l'*Entstellung* propre à l'analyse des rêves, révèle l'homme, un égyptien, héritier déjà d'une invention qui le dépasse et qui tel le père de la horde, fut deux fois tué. Ce double meurtre oublié, refoulé, est celui de tout discours, Freud en repère la trace à travers la mémoire des écritures bibliques.

Partant de cette enquête historico archéologique et romanesque (Freud qualifie ainsi son ouvrage) où les incohérences abondent, nous nous intéresserons à ces traces, cette écriture, cette inscription dans la mémoire des textes. A travers le livre testament de Freud, nous tenterons d'établir à l'aide de Derrida, *déconstruction* et *différance*, comment l'homme Moïse peut être lu tel le paradigme ultime du processus psychique dont l'étude, depuis « *l'esquisse* », a fondé la science psychanalytique que Freud dans son dernier texte nous transmet dans un geste emprunt de pathos.

Résistances et incohérences du texte

Beaucoup a déjà été dit sur l'Homme Moïse, les circonstances historiques et dramatiques de son écriture, la question lancinante du père de la horde et de la mort du père. On a bien noté sa place dernière dans l'œuvre de son auteur, ce qui en ferait le point de capiton de la théorie freudienne, l'éclairage ultime et le testament de Freud.

Cependant, c'est ma position, ce texte n'est pas admissible en l'état, je ne peux pas le lire dans son sens premier, ce texte m'a posé problème, je ne suis pas le seul certes, le rejet des hypothèses avancées par Sellin desquelles Freud a fait la base historique de sa thèse, ce rejet fut unanime (jusque dans le séminaire XVII, L'envers de la psychanalyse) nous y reviendrons

••

Freud lui-même annonce tout au long du texte s'attendre à tous les reproches sur les hypothèses qu'il avance et les risques qu'il prend, il insiste sur la qualité de *roman historique* de son Moïse. Cette appellation de roman mérite de s'y arrêter. Nous y reviendrons...

Je citerai aussi le lamarckisme insistant, insensé (!) et un biologisme forcené dans le droit fil de l'esquisse (ce que Freud nomme « une acquisition philogénétique » Moïse, p241 G.W.). Cité par Yerushalmi, cette note est reprise par Derrida dans Mal d'archive : « Pour Freud, en effet, l'évolution de l'espèce humaine serait darwinienne par les gènes, mais lamarckienne par le langage et la culture ». Nous y reviendrons...

Je reprends pour mémoire une présentation rapide du Moïse, celle faite par René Major: « une longue étude compliquée » où « Freud fait l'hypothèse selon laquelle Moïse aurait été égyptien, élevé dans une famille princière, ayant connaissance de la religion monothéiste qui avait été adoptée sous le règne d'Akhénaton, religion oubliée par la suite avec le retour au polythéisme. Face à l'humiliation que subissait le peuple hébreu, dans cette Égypte pharaonique du XIVème siècle avant JC, Moïse aurait restauré l'amour propre de ce peuple en en faisant le peuple de l'élection divine, et ce en reprenant l'idée du monothéisme hérité d'Akhénaton. Freud écrit aussi son étude au moment de la montée du national socialisme en Allemagne - il en parle d'ailleurs explicitement dans cet ouvrage - et tente de rendre raison des nouvelles persécutions du peuple juif et de l'antisémitisme par la rivalité délirante qui peut prendre son ancrage dans une prétention à être un peuple élu. Mais pour Freud il y a aussi deux "Moïse", un Moïse madianite, dominateur, coléreux, vengeur, et un Moïse égyptien qui abandonne toute idée de domination et assure plutôt au peuple juif le triomphe de l'esprit, de la spiritualité, de l'intellectualité. »

Charles Melman dans l'homme sans gravité parle lui d'un « ouvrage tout a fait malheureux », il ajoute et tempère : « par les lectures qu'il a permises s'agissant du père ». Melman regrette que Freud n'ait pu disposer de la notion du grand Autre de Lacan, ce qui lui aurait permis de ne pas situer le père comme étranger. La question du père bien sûr...

E. Blanc nous a parlé la dernière fois du livre de Yerushalmi pour qui ce texte est : « le plus contesté pour sa reconstruction des origines du judaïsme, du christianisme et de l'antisémitisme, il suscita les plus fortes hésitations chez son auteur même, qui balançait à le qualifier - étaitce un roman historique ou l'analyse appliquée à l'Histoire ? », nous reviendrons dans un moment sur Yerushalmi et sa thèse.

Mais alors, ce texte de Moïse, comment l'aborder, comment le lire, pourquoi m'a-t-il heurté, pourquoi ces « erreurs manifestes », quel serait son sens plus ou moins caché ? S'agit-il d'une fable, d'une relecture libre des écritures, faisant de Moïse un mythe, au delà de l'histoire, d'une vérité historique hypothétique et incertaine? Elisabeth Blanc au mois de Novembre parlait d'ambivalence, de paradoxe, elle a évoqué la possibilité d'une transmission et peut-être même de trahison en insistant sur la question de l'identité, du Un. Mais j'ai aussi retenu ce que nous rappelait J.L. Rinaldini dans son intervention de l'année dernière que chez Freud, « tout vise à maintenir ce qu'il appelle la dictature de la raison » et plus loin, « Chez Lacan, il y a quelque chose du coté de l'ouvert [...] On pourrait dire que Freud est beaucoup plus grec que Lacan ». Comment démêler ces énigmes ? ... En première tentative, allons voir du coté de Lacan qui sait si bien lire son Freud!

QUAND LACAN RÉSISTE, AUSSI!

Si Lacan évoque plusieurs fois « *Moïse et le monothéisme* », c'est à chaque fois un aspect particulier autour de la vérité ou de la fonction du père qu'il isole, très brièvement. J'ai fait une recherche un peu complète (!), en espérant trouver une réponse à ces questions qui me taraudaient!

Dans le séminaire III c'est la dimension de vérité du père qui l'intéresse¹. Dans le séminaire VII, l'éthique, nous sommes en 1960, croyance et incroyance et toujours le rapport à la vérité². Quelques pages plus loin : « jusqu'à la fin dans Moise et le monothéisme. Freud nous incite à réfléchir sur la sublimation » 3. C'est la référence au Nom du père comme fonction signifiante. Puis le 16 mars 1960 : « Autour de quoi porte la question de Moise et le monothéisme ? Il s'agit évidemment, de la façon la plus claire, du message monothéiste comme tel. ». C'est alors la question des deux Moïse que Lacan aborde: « Tout repose donc sur la notion de Moïse l'Egyptien et de Moïse le Madianite. Moïse l'Egyptien est le Grand Homme, le Législateur, et aussi le Politique, le Rationaliste ». Une opposition des deux Moïse qui ne peut se résorber que par la mort du grand homme, résonance et rappel du meurtre primordial! 4

A la même époque, le 9 Mars 1960 dans une conférence à la faculté universitaire Saint-Louis, à Bruxelles : « Lisez ce petit livre qui s'appelle Moïse et le monothéisme, ce livre sur lequel s'achève la méditation de Freud quelques mois avant sa mort; ce livre qui le consumait, qui le préoccupait pourtant déjà depuis de longues années ; ce livre qui n'est que le terme et l'achèvement de ce qui commence avec la fondation, la création du complexe d'Œdipe et se poursuit dans ce livre si mal compris, si mal critiqué qui s'appelle Totem et Tabou. Vous y verrez alors une figure qui apparaît concentrant sur elle l'amour et la haine. Figure magnifiée, figure magnifique marquée d'un style de cruauté active et subie. [...] On pourrait épiloguer longtemps sur les raisons personnelles, sur le groupe familial et l'expérience d'enfance qui ont induit Freud, fils du vieux Jacob Freud, patriarche prolifique et besogneux d'une petite famille de la race indestructible, on pourrait épiloguer longtemps sur ce qui a introduit Freud à cette image. L'important n'est pas de faire la psychologie de <u>Freud...</u> ». Voici un conseil dont nous ferons usage bientôt!

Dans cette revue, ce survol de la lecture par Lacan, je retrouve toujours les même interrogations et réponses partielles, elles ont fourni matière à réflexion pour le thème du père et celui

¹ p.399 et 400 : « par quelle entrée, la dimension de la vérité entre-t-elle dans la vie de l'homme [...] Comment cette vérité du père, comme procréant de la notion de paternité, cette vérité qu'il appelle lui-même spirituelle, vient-elle à être promue au premier plan »

² Leçon X du 3 février : « Aussi bien, Moise et le monothéisme est tout entier construit pour nous expliquer les phénomènes fondamentaux de la croyance. Il y a quelque chose de plus profond, de plus dynamiquement significatif pour nous, c'est le phénomène de l'incroyance qui n'est pas la suppression de la dimension de la croyance, qui est un mode propre de rapport de l'homme à son monde et à la vérité, celui dans lequel il subsiste. »

^{3 « [...]} Quand vous pourrez lire cet étonnant ouvrage qu'est Moise et le monothéisme, vous verrez combien dans son texte apparaît, concernant ce que je vous ai montré tout au long de ces années comme étant l'essentielle référence, le Nom du père, sa fonction signifiante, combien dans son texte même [...] Freud ne peut s'empêcher de montrer ce qu'on peut appeler la duplicité de sa référence. Je veux dire que formellement, dans son texte, il fait intervenir ce recours structurant, la puissance paternelle, comme une sublimation comme telle. »

^{4 «} Nous avons la dissociation du Moïse rationaliste et du Moïse inspiré dont on parle à peine, du Moïse obscurantiste. Mais Freud, se fondant sur l'examen des traces de l'histoire, ne peut trouver de voie [...] motivée au message de Moïse rationaliste, que pour autant que ce message s'est transmis dans l'obscurité. [...] s'est trouvé lié, dans le refoulement, au meurtre du Grand Homme, c'est précisément par là, [...] qu'il a pu être véhiculé, conservé dans un état d'efficacité qui est celui que nous pouvons mesurer dans l'histoire, c'est pour autant - et en ceci je ne dis pas qu'il s'identifie, mais c'est si près que c'en est impressionnant, avec la tradition chrétienne-c'est pour autant que ce meurtre primordial du Grand Homme vient émerger, selon les écritures, dans un second meurtre qui, en quelque sorte, le traduit, le promeut au jour, celui du Christ, que ce message s'achève, et que cette malédiction secrète du meurtre du Grand Homme, qui n'a lui-même son pouvoir que d'être, de s'inscrire, de résonner sur le fond du meurtre primordial, du meurtre inaugural de l'humanité, du meurtre du père primitif, ... ». Le texte parle seul !) ...

^{« ...} Quoi qu'il en soit, nous voici ramenés à ce qui pour nous est la suite du chemin. [...] Pour que quelque chose dans l'ordre de la loi donc soit véhiculé, il faut que ceci passe par le chemin tracé par le drame primordial, par celui qui s'articule dans **Totem et Tabou**, à savoir celui du meurtre du père et [...] ce meurtre qui nous est proposé au début, à l'origine de la culture comme étant conditionné par des figures dont on ne peut vraiment rien dire, [...] à savoir celle du tout puissant personnage de la horde primordiale, personnage à demi animal, tué par ses fils ».

de Freud en particulier, le thème de la religion monothéiste, le refoulement et une illustration de *totem et tabou*. Cependant, je n'en suis pas satisfait, il me semble d'ailleurs que Lacan, tout en affirmant à chaque fois l'importance de ce texte tardif soit toujours en questionnement.

Il y a bien la fin de la leçon XIX, le 17 juin 1964 du séminaire XI Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse p.288 : « Je voulais faire intervenir la tradition juive, pour essayer de reprendre les choses où Freud les a laissées, parce que ce n'est quand même pas pour rien, dans une œuvre aussi rigoureuse que celle de Freud, si on pense que la plume lui est tombée des mains sur la division du sujet, mais que ce qu'il avait fait, juste avant, avec Moïse et le monothéisme, une mise en cause des plus radicales de la tradition juive. Quels qu'en soient le caractère historiquement contestable de ses appuis ou même de ses cheminements, il reste que d'introduire au cœur de l'histiore juive la distinction radicale, absolument évidente, de la tradition prophétique par rapport à un autre message, c'était bien – comme il en avait conscience, comme il l'écrit de toutes les façons – faire de la collusion avec la vérité une fonction essentielle à notre opération en tant qu'analystes. » Ici, me semble-t-il, le doute est posé sur le sens à donner à ces errements supposés et constatés par rapport à la vérité. La preuve en est la reprise que fait Lacan quelques années plus tard.

En 1970, dans le séminaire XVII *L'envers de la psychanalyse*, Lacan tente une nouvelle approche du texte de l'homme Moïse, C'est véritablement une valse hésitation qui parcourt les leçons VII VIII et IX.

Au cours de la leçon VII, le 17 mars 1970 (p.128) « Totem et tabou, c'est tordu. C'est même pour ça qu'il faut retourner à Freud – c'est pour s'apercevoir que, si c'est tordu comme ça, étant donné que c'était un gars qui savait écrire et penser, ça doit bien y avoir une raison d'être. Je ne voudrais pas ajouter - Moïse et le monothéisme n'en parlons pas – parce que, au contraire, on va en parler. » ... On s'attend alors à quelque chose... Lacan annonce qu'il est à la recherche du livre de Sellin ayant servi de base argumentaire à Freud.

Même leçon, p.132 « Le comble du comble c'est le Moïse. Pourquoi faut-il que Moïse ait été tué ? Freud nous l'explique, et c'est le plus fort- c'est pour qu'il revienne dans les prophètes, par la voie sans doute du refoulement, de la transmission mnésique à travers les chromosomes, il faut bien l'admettre. [où le lamarckisme fait retour, fortement teinté d'ironie!].

La remarque qu'un imbécile comme Jones fait, que Freud ne semble pas avoir lu Darwin, est juste. Il l'a pourtant lu puisque c'est sur Darwin qu'il se fonde pour faire le coup de totem et tabou »...

p.133 « Si on est un libre esprit, ça n'a ni queue ni tête » ...

p.135 « Qu'est-ce que Moïse, foutre de nom de Dieu- c'est le cas de le dire, a à faire avec Œdipe et le père de la horde primitive ? Il doit bien y avoir là-dedans quelque chose qui tient du contenu manifeste et du contenu latent ». A ce moment, Lacan pointe (par dépit ?) le Moïse comme un rêve, il le dit explicitement d'Œdipe : «Je dirai que ce que nous proposons c'est l'analyse du complexe d'Œdipe comme étant le rêve de Freud ». C'est ici une piste fort explicite pour Moïse, sera-t-elle poursuivie ?

La leçon du 18 mars est consacrée au père de *Totem et tabou*, au meurtre du père condition de la jouissance, c'est pour nous un autre sujet, déjà traité, mais de Moïse, il n'est plus question. Vient alors cette interview du 8 Avril, parue dans Silicet sous le nom de Radiophonie, Lacan y signale seulement qu'il a pu se procurer le fameux opuscule de Sellin ... et nous passons au 15 Avril, la leçon VIII. Il tient à souligner l'importance qu'il accorde à ce texte, mais sa présentation m'a semblée confuse pour ne pas dire embarrassée. Il nous dit : « vous ne pouvez pas savoir tout ce que j'ignore ... je me suis tout d'un coup avisé qu'il y a une grande différence entre savoir, savoir ce dont on parle, dont on croit pouvoir parler, et puis ce qu'il en est de ce que j'appellerai tout à l'heure d'un terme qui servira à expliquer ce que nous allons faire ici ... je me suis senti reculer à la pensée de manier à nouveau ce que nous avons bien été forcés de manier, à savoir des lettres hébraïques. »

Il évoque le *midrach* de la tradition talmudique dont il a donné une définition dans *Radiophonie*. Pour un non hébraïsant, Marc-Alain Ouaknin (un très bon guide !) l'explicite très clairement dans *lire aux éclats*⁵, il le définit comme « *une logique de l'ambiguïté, de la plu-*

aefi

rivocité, de l'équivocité : un mot est toujours plus qu'un mot [...] ainsi une lecture est-elle coproduction entre l'auteur et le lecteur ». Ce principe de lecture est à la base de la *Michna* et de la *Guemara*, les deux composantes du *Talmud*.

Puis Lacan, toujours au cours de cette même leçon, confie à M. Caquot (directeur d'études à la cinquième section des sciences religieuses des hautes études) le soin de présenter ses recherches. La thèse de Freud faisant de Moïse un égyptien et de Yawhé un clone hérité du culte d'Aton, y est lourdement contestée. ... Promesse est faite de suite à la prochaine leçon...

C'est alors que la fermeture de la fac de droit rue Saint Jacques interrompt le déroulement du séminaire, Lacan est interpellé sur les marches du panthéon le 13 mai 1970. Il reprend ensuite ce qui est le fil même du séminaire, la logique des 4 discours, abandonnant dans la suite de la leçon, son propos sur Moïse dont il ne dit plus mot !

Cependant, toujours au cours de la leçon du 15 Avril (p.159), j'ai trouvé cette allusion qui m'a semblé capitale : « Je vous l'ai dit, le complexe d'Œdipe, c'est le rêve de Freud comme tout rêve, il a besoin d'être interprété. Il nous faut voir où se produit cet effet de déplacement qui est comme à concevoir comme celui qui peut se produire du décalage dans une écriture. » Retenons cette citation, à mon sens très importante, nous y reviendrons...

C'est au cours du séminaire XVIII, que Lacan parle à nouveau, mais ce sera la dernière fois de tous ses séminaires, de Sellin et du Moïse de Freud. Il évoque alors Akhenaton⁶ et le monothéisme solaire...

Ainsi Lacan, hasard, fatalité ou embarras, n'a pas réussi à commenter dans toutes ses incertitudes et dans son entier, ce texte qui demeure à ce moment, pour moi, toujours aussi mystérieux... Allons voir ailleurs ...

FAUSSES PISTES ET QUESTIONS, CHEMOUNI ET YERUSHALMI

(Où comment ces auteurs tentent de récupérer notre Freud)

Dans son dictionnaire de la psychanalyse, Elisabeth Roudinesco, à l'article du Moïse, cite le livre de Yerushalmi, *Le Moïse de Freud* soustitré Judaïsme terminable et interminable comme étant « le plus érudit et le plus complet jamais écrit sur cet ouvrage ». Fort de cette recommandation, je me le suis procuré cet ouvrage ainsi que celui de Jacquy Chemouni, Freud, la psychanalyse et le judaïsme. Chemouni est un universitaire français que cite Yerushalmi. Les deux ouvrages de Jacquy Chemouni et Yosef Hayim Yerushalmi sont strictement contemporains, 1991. Tous deux très érudits apportent un éclairage historiographique incomparable sur Freud, il méritent tous deux l'étude. ... Je ne perds pas le fil de mon propos, c'est bien le Moïse qui m'intéresse arrêtons nous un instant.

Dans le sens opposé d'une archéologie du savoir (selon Foucault), leur démarche aboutit selon moi à rejeter toute rupture dans la naissance de la psychanalyse. L'homme Freud est recentré dans son histoire familiale et intime, c'est une enquête érudite et passionnante sur les motivations secrètes, les influences supposées, la relation au père. J'ai lu chez ces auteurs, une analyse sauvage de Freud à travers les impasses, jugées comme telles, de sa production littéraire. C'est là une option possible mais risquée faisant le lit de toutes les projections de leurs auteurs et ce que Lacan, nous l'avons vu tout à l'heure, nous recommandait de ne pas faire évidemment!

Yerushalmi présente le Moïse de cette façon : « Texte le plus contesté pour sa reconstruction des origines du judaïsme, du christianisme et de l'antisémitisme, il suscita les plus fortes hésitations chez son auteur même, qui balançait à le qualifier - était-ce un roman historique ou l'analyse appliquée à l'Histoire ? -, voire, alors que triomphait le nazisme, à le publier. Il répondait pourtant chez Freud à la double et impérieu-

⁶ D'un discours qui ne serait pas du semblant, Leçon 10, 16 juin 1971 : «C'est par-là que les incroyables complaisances de Freud pour un monothéisme dont il va chercher le modèle, chose très curieuse, bien ailleurs que dans sa tradition, il lui faut que ça soit Akhénaton. Rien n'est plus ambigu, je dirai, sur le plan sexuel, que ce monothéisme solaire, ... »

se nécessité d'obéir à l'injonction qui lui avait naguère été faite par son père de revenir à la Bible et d'expliquer pourquoi, bien qu'incroyant, il se sentait si juif.

Concluant qu'un « caractère national » peut se transmettre « indépendamment d'une communication directe et de l'influence de l'éducation par l'exemple », Freud posait donc que la « judéité » se perpétuait « dans le sang et dans les nerfs » indépendamment du judaïsme, que la première était interminable quand le second pouvait être terminé.

Mais, s'interroge Yerushalmi, la vraie conclusion à laquelle était parvenu Freud ne serait-elle pas plutôt que la psychanalyse, cette « affaire juive » dont parlait son fondateur, était le prolongement du judaïsme dépouillé de ses manifestations religieuses illusoires, bien que conservant ses caractéristiques monothéistes fondamentales? Somme toute, « juif sans Dieu », comme il aimait à se définir, Freud ne voyait-il pas dans la psychanalyse un judaïsme sans dieu? »

Mais tenter d'expliquer la pensée de Freud par le seul contexte judaïque de son auteur et de ses origines, alors que tout indique que Freud lui-même se situait hors de cette tradition, à cette aune, le texte résiste plus encore. Ici, à mon sens, l'archéologie révèle une impasse, une fin de Freud et surtout de son œuvre, la psychanalyse est réduite à la vision d'un judaïsme sécularisé et nous prive de sa dimension révolutionnaire que lui-même voulait universelle. Un rebondissement de la question de la psychanalyse comme science juive. ...

DERRIDA ET YERUSHALMI

Avec Mal d'archive, Derrida consacre un ouvrage absolument passionnant (en fait une conférence), à la lecture de Yerushalmi. Il déploie en même temps ce qui est une critique violente virtuose de la méthode et Yerushalmienne et une proposition stupéfiante de ce qu'est et représente l'archive (sans doute l'enjeu central de la psychanalyse selon Derrida, c'est là un autre développement), et l'archivation (ce que nous contribuons à faire en ce moment même). Derrida le souligne, après Freud et la psychanalyse quel qu'en soit le destin à venir,

rien ne sera plus comme avant et c'est la critique qu'il fait du Moïse de Yerushalmi,

Dans le dernier chapitre du livre, Yerushalmi s'adresse en un monologue à Freud, tel un fils s'adressant au père et lui faisant le reproche de sa négligence quand à la transmission faite par le patriarche Jakob Freud à son fils Sigmund Shelomoh. L'histoire est découverte par Yerushalmi dans les archives de Freud, il en fait le pivot de sa démonstration. Il s'agit du cadeau fait ou plutôt rendu par son père à Sigmund, de la bible de son enfance, mais recouverte d'une peau neuve et signée d'une dédicace en hébreu du patriarche Jakob. Yerushalmi s'adresse donc à Freud « Cher et très honoré professeur » ainsi commence cette lettre que Derrida décrit comme « intensément filiale et respectueuse, mais d'autant plus âpre, acérée, impitoyable dans le grief, on dirait meurtrière ». stigmatise la tentative prétendue de Yerushalmi de faire œuvre d'historien et d'établir ainsi une vérité historique (p.75), celui-ci : « voudrait visiblement que la chose soit dite de la bouche de Freud. Il faudrait que Freud aussi dise, en son nom propre, qu'il avoue ou proclame [...] que la psychanalyse doit s'honorer d'être une science juive » .

Ce faisant, Yerushalmi (p.86) « se pose en historien qui prétend être extérieur à la psychanalyse » p.88 : « En fait Yerushalmi sait bien que cette extériorité lui est refusée ». Il s'emmêle ainsi de dénégation en dénégation, p.89 « l'historien se défend d'être psychanalyste mais il se défend aussi de ne pas être psychanalyste » ... p.91 « double statut d'historien qui se défend sans vouloir se défendre d'être sans être psychanalyste ».

C'est là que, dans un retournement étonnant, Derrida avance un commentaire sur l'ouvrage de Yerushalmi et son dernier chapitre, il s'agirait d'une mise à mort de Freud à la manière même de Moïse, « Là même où le mort (Freud) y serait de nouveau mis à mort, Freud comme tant d'autres, de Laïos à Moïse ». Et sur le refoulement de ce meurtre dans les écritures, Derrida contre Yerushalmi, s'étonne et affirme : « Comme si on ne pouvait pas, précisément, rappeler et archiver cela même qu'on refoule, l'archiver en le refoulant (car le refoulement est une archivation), c'est-à-dire archiver autre-

ment, refouler l'archive en archivant le refoulement [un salut à Ghérasim Luca !]; [...]autrement, c'est-à-dire selon les voies qui ont appelé le déchiffrement psychanalytique, en vérité, la psychanalyse même ».

Nous y voici, nous approchons du but... Obligés de laisser de coté cette argumentation subtile et féroce de Derrida et ses développements sur l'Un « Dés qu'il y a de l'Un, il y a du meurtre, de la blessure, du traumatisme » ...

Ainsi donc, avec Yerushalmi, n'aurions exploré qu'une impasse ? Un détour inutile ? Inutile, je ne crois pas, ce détour par l'histoire, la philosophie avec l'aide de Derrida, nous a permis en quelque sorte de nous décentrer, décaler, dé-steller, de cette Entstellung annoncée par Freud lui-même, ... Alors décentré pour revenir au même point d'incertitude concernant Moïse? Je ne crois pas non plus, dans ce détour nous avons opéré un retournement, un tour et un retournement! Cela ressemble à s'y méprendre à notre bande de Moëbius familière Poursuivons. Une autre piste devient possible si l'on veut lire l'homme Moïse, la recherche continue, l'archéologie doit avoir pour terrain celui indiqué par son auteur et non le terrain déterminé par la vie de l'auteur. Nous y arrivons...

Et d'abord, Moïse un égyptien ! Que veut dire cette provocation délibérée de Freud ?

Une première piste avec Sloterdijk

Encore un égyptien! Recherchant quelque pistes du coté d'une déconstruction du mythe de Moïse ce qui est notre objectif ici, je fus alerté par ce petit opuscule de Sloterdijk: « *Derrida, un Egyptien* » écrit en hommage au philosophe au moment de sa mort. Derrida a longuement frayé avec la psychanalyse, il fut un grand lecteur de Freud et de Lacan. Une première approche de l'homme Moïse à travers la pensée de Derrida nous est proposée par Sloterdijk⁷.

Que peut signifier « égyptien » ? Sloterdijk nous en donne une idée en affirmant :

Freud « "déconstruit" le mythe de l'exode, l'expression exode ne signifie plus désormais la sécession du judaïsme avec le pouvoir égyptien étranger mais la réalisation de l'égyptianisme le plus radical par des moyens juifs. L'histoire des idées prend dès lors la forme d'un gigantesque jeu de décalages dans lequel des motifs de l'universalisme égyptien sont animés par des acteurs non égyptiens.8 ». C'est, souligne Sloterdijk, la conséquence inexorable du concept d'Entstellung que Freud systématise dans l'homme Moïse. L'*Enstellung*, nous y revenons dans un instant, mais insistons sur cette origine, Egyptien devient ici synonyme d'universalisme, « égyptien devient le prédicat de toutes les constructions qui peuvent être soumises à la décons*truction – hormis la plus égyptienne de toutes les* structures, la pyramide. Elle se tient là pour tous les temps, inébranlable, parce qu'elle est construite d'emblée conforme à l'aspect qu'elle prendrait après son effondrement. 9» Citation à rapprocher avec ce que Derrida développe du A de la différance, ce non concept qui n'est pas tant éloigné de l'Entstellung freudienne.

E. Blanc soulignait déjà la dernière fois cette remarque faite par Sloterdijk que : « Freud, [dans son dernier ouvrage] n'utilise plus nulle part le concept d'inconscient, comme si celui-ci était devenu superflu avec l'introduction de l'Entstellung ». J'ai vérifié, ce n'est pas totalement vrai, mais la remarque est intéressante et même capitale pour la suite de notre enquête.

Alors, qu'est-ce que l'Entstellung?

Dans le Moïse, Freud nous dit (p.115) : « Il en va de la déformation d'un texte comme d'un meurtre. Le difficile n'est pas d'exécuter l'acte mais d'en éliminer les traces » et de préciser qu'il s'agirait par l'Entstellung, tout à la fois de : « changer l'aspect de quelque chose, mais aussi : changer quelque chose de place, le déplacer ailleurs » 10. C'est ce que Freud n'arrête pas de faire selon Sloterdijk, (p.23) « Dans l'interprétation de Freud, la déformation, l'Entstellung, concerne autant l'interversion réelle des rôles dans le jeu monothéiste que la

⁷ Peter Sloterdijk est un important représentant de la philosophie allemande contemporaine dont chaque contribution fait référence dans la question ou le débat qu'il aborde.

⁸ P. Sloterdijk, Derrida un égyptien, p.26

⁹ id. p.37

¹⁰ Freud, l'homme Moïse, op. cité, p.115

rédaction des récits que l'on en fait, qui suivent à rendre méconnaissable ce qui s'est produit »

C'est aussi cette déformation, ce déplacement, ce cheminement que je tente de suivre, de remonter, de déconstruire aujourd'hui à travers ce lacis d'auteurs et de citations dont je vous abreuve.

Sloterdijk toujours: « Par l'Entstellung, l'égard pour l'origine passe au second rang par rapport à la perspective de la terre promise ». Moïse saisi par l'Entstellung! « Une fois que celleci avait accomplison ouvrage, le chef du judaïsme n'aurait plus été en mesure de dire en toute certitude d'où il venait lui-même en vérité »

Suivant Derrida sur la piste égyptienne, nous avons maintenant l'**Entstellung** et la différance.

L'Entstellung, un schibboleth¹¹? (Où intervient Derrida: déconstruisons!)

De l'Entwurf à Moïse en passant par la Traumdeutung, la clé de l'Entstellung se trouve dans le Wunderblock! Je traduis : mot de passe pour traverser l'œuvre de Freud, le décallage-déformation (Entstellung) se retrouve depuis l'esquisse, en 1895, il est repris dans l'interprétation des rêves, la traumdeutung, en 1900 et rebondit dans les textes plus tardifs de l'au-delà du principe de plaisir, surtout dans Totem et tabou et pour finir dans le Moïse. C'est là une scène qui se déploie, dans laquelle Derrida choisit le tout petit texte du wunderblock, en français note sur l'ardoise magique, paru en 1925 et traduit dans Résultats, idées, problèmes II.

Ce choix que nous allons développer maintenant, ce sera encore à l'aide de Derrida et d'une conférence qu'il a donné en 1966, *Freud et la scène de l'écriture*, parue dans le recueil *L'écriture et la différence*. Derrida établit là, une manière de cohérence à travers la totalité de l'oeuvre freudienne, si aux yeux de certains celle-ci en avait besoin, ce que les polémiques et interrogations sur le *Moïse* démontrent encore.

Il n'est bien entendu pas question de reprendre ici le détail ni des textes de Freud, ni de l'apport de Derrida à leur compréhension mais je tenterai d'en dégager, très vite, l'articulation qui les réunit, la logique qui les sous-tend. Dans l'esquisse d'une psychologie scientifique, un texte qui lui aussi m'est longtemps apparu comme une mystérieuse impasse biologisante où Freud n'aurait fait qu'exprimer ses obsessions scientifiques, une sorte de lubie médico-scientiste d'un jeune neurologue trop en avance sur son temps, égaré dans une fiction technicienne finalement pas si éloignée du délire d'un Fliess auquel il s'adressait! En bref, un texte dont poliment par respect pour le grand homme, on détachait les aspects les plus métaphoriques afin d'y retrouver du sens. D'ailleurs mon embarras n'était-il pas la simple conséquence des hésitations de Freud lui-même à le publier puisqu'il ne le fut qu'après sa découverte dans les archives de Freud. Il est à noter que *l'esquisse*, revue et complétée fait la trame du chapitre 7 de l'interprétation des rêves.

LA SCÈNE DE L'ÉCRITURE

« De l'esquisse (1895) à la Note sur le bloc magique (1925), étrange progression : une problématique du frayage s'élabore pour se conformer de plus en plus à une métaphorique de la trace écrite ». C'est ce que va développer Derrida, reprenant le schéma des trois systèmes de neurones f, y et w où comment se forme le frayage à partir du système f de perception qui ne garde aucune trace de ce qui le traverse et comment s'inscrit la mémoire dans les neurones y qui conservent la trace imprimée et où se forme à retardement, la répétition. Entre les deux systèmes, s'intercale le système w dit de perception où se forment les sensations conscientes. Dans cette agencement, conscience et mémoire s'excluent.

p.299 : « La différence entre les frayages, telle est la véritable origine de la mémoire et donc du psychisme [...], la trace n'est pas un frayage pur qu'on pourrait toujours récupérer comme présence simple, c'est la différence insaisissable et invisible entre les frayages » 12. On est là dans la différance! Et c'est par la répétition

¹¹ Schibboleth : mot hébreu signifiant épi : La bible – les Juges, 11-12. selon le *Robert* : épreuve décisive qui fait juger de la capacité d'une personne. Ce mot devenu depuis, synonyme de mot de passe, ne pouvait être prononcé correctement par les Ephraïnites qui en le déformant, trahissaient leur origine et se faisaient en conséquence occire par les gens de Galaad.

¹² la scène de l'écriture, op. cité, p.299

aefi

et sa fréquence que pourra se déterminer ce qui sera la qualité d'une impression, il n'y a pas de qualité en soi, il n'y a que différence et retardement dans les frayages. Derrida ajoute, « C'est donc le retard qui est originaire [...] C'est la vie même qui est menacée par l'origine de la mémoire qui la constitue et le frayage auquel elle résiste » 13.

Mais où se trouve Moïse dans tout cela? Nous y sommes, Derrida voit dans le à-retardement, «concept directeur de toute la pensée freudienne, concept déterminatif de tous les autres concepts [...] L'irréductibilité du à-retardement telle est sans doute la découverte de Freud. Cette découverte, Freud la met en œuvre jusque dans ses conséquences dernières et au delà de la psychanalyse de l'individu [...] Dans Moïse et le monothéisme, l'efficace du retardement et de l'après-coup couvre de larges intervalles historiques. Le problème de la latence y communique d'ailleurs de façon significative avec celui de la tradition orale et de la tradition écrite » 14.

Partant avec *l'Esquisse* d'une tentative de localisation anatomique pour élargir sa vision topologique du psychisme, Freud va aussi progressivement compléter la représentation de son appareil psychique avec l'usage de l'écriture. Dans la Traumdeutung, « Il faudra interpréter désormais la régression topique, temporelle et formelle du rêve comme chemin de retour dans un paysage d'écriture. Non pas d'écriture simplement transcriptive [...] mais lithographie d'avant les mots : métaphonétique, non linguistique, a-logique »15. On retrouve ici la critique du logocentrisme que Derrida fait à la psychanalyse ... c'est là une parenthèse, il faudrait développer ce thème et comprendre à partir de là les résistances de Lacan et une compréhension nouvelle de son virage génial et audacieux vers la topologie du nœud, les dates correspondent entre ce qu'avance Derrida et ce virage de Lacan!

Avec la métaphore de l'ardoise magique, c'est à ce moment que le frayage prend réelle-

ment sa valeur d'écriture et se trouve résolue la double exigence définie depuis *l'Esquisse*: conservation illimitée (la mémoire!) et puissance illimitée d'accueil (le système perceptif). Avec *l'Esquisse*, l'appareil psychique est décrit comme une machine mécanique, dans la *Traumdeutung*, l'appareil psychique devient appareil optique où l'inscription se fait en deux temps, avec *l'ardoise magique*, l'analogie avec l'écriture se décompose en trois temps:

Premier temps de réception, première analogie d'une « écriture comme trace survivant au présent de la griffure, il n'y a là pas de conscience. Deuxième temps avec l'effacement conséquent de la surface amovible de l'ardoise, la surface de l'appareil redevient vierge et la trace est inscrite dans la cire « L'écriture supplée la perception avant même que celle-ci n'apparaisse à elle-même.[...] Le perçu ne se donne à lire qu'au passé ». Freud : « Je ne juge pas trop audacieux de comparer la tablette de cire avec l'inconscient qui se trouve derrière le système P.Csce »16 Troisième et dernière analogie, troisième temps, le temps de l'écriture, discontinuité du temps, comme périodicité et espacement de l'écriture. « La temporalité comme espacement [...] on y retrouve la durée et la profondeur différenciées d'une scène, son espacement. [...] distribution discontinue, par secousses rapides et périodiques, des innervations d'investissement, du dedans vers le dehors, vers la perméabilité du système P.Csce. Ces mouvements sont ensuite retirés ou retournés. La conscience s'éteint chaque fois que l'investissement est retiré »¹⁷.

De ces mouvements incessants, il faut retenir cet aspect de va et vient, effet d'aller et de retour. Derrida dans son analyse du texte n'arrête pas d'en tirer les conséquences : « L'écriture est impensable sans le refoulement [...] Le sujet de l'écriture est un système de rapport entre les couches : du bloc magique, du psychisme, de la société, du monde [...] Il ne suffit pas de rappeler qu'on écrit toujours pour quelqu'un [...] les oppositions émetteur-récepteur, code-message,

¹³ id., p. 301

¹⁴ ibid, p. 303

¹⁵ la scène de l'écriture, op. cité, p. 307

¹⁶ ibid, p. 332

¹⁷ ibid, p. 333

etc., restent de forts grossiers instruments »¹⁸. Il faut aller encore plus loin, il nous faut faire le pas jusqu'à Moïse et passer bien au delà, avec Derrida et ce qu'il nomme « une incroyable mythologie (neurologique ou métapsychologique [...]). Freud, avec une ampleur et une continuité admirables, nous a lui aussi fait la scène de l'écriture [... Cette scène,] Il faut la penser dans l'horizon de la scène du monde, comme l'histoire de cette scène. Le discours de Freud y est pris. »¹⁹

Dans un dernier détour, je donnerai la parole à Henri Rey-Flaud qui vient de publier un ultime ouvrage sur le Moïse, dithyrambique « *Et Moïse créa les juifs...* »: mais c'est dans *Freud et le texte*, une intervention qu'il fit aux états généraux de la psychanalyse en 2000 que je reprends la citation suivante : (il y a ici un parallèle fait entre le *Moïse* et la *Traumdeutung* entre l'élaboration du texte et les mécanismes du rêve et comment Freud y parvient en développant l'*Entstellung*). « *Telle est la leçon de Freud dans le Moïse : le texte parle (erzählt) mais il ne raconte que son destin : le "travail" dont il a été l'objet. C'est à ce travail et à lui seul que le critique a affaire.*

Ce travail quel est-il? Sa parenté avec le "travail du rêve" (Traumarbeit) ne pouvait pas échapper à son découvreur. Freud distingue en effet à l'œuvre sur le texte biblique deux forces en sens contraires. La première est celle qu'il appelle "une piété pleine d'égards [...] qui voudrait tout conserver tel qu'elle le trouvait, [...]. C'est ainsi que presque toutes les parties comportent des lacunes évidentes, des répétitions gênantes, des contradictions manifestes, indices qui trahissent des choses dont la communication n'était pas recherchée." Répétitions, lacunes, ignorance du principe de non-contradiction, glissement et fusion des couches superposées de sens, conservées par cette piété, - telle la mémoire de l'inconscient, gardienne des pensées qui ne s'effacent jamais. Ici se reconnaît le processus primaire. Mais oeuvrant en sens inverse, Freud met à jour des "élaborations" qui "se sont emparées du texte". Il retrouve ici spontanément le vocabulaire de la Traumdeutung, dans laquelle il avait dégagé l'élaboration secondaire de la censure. Cette censure qu'il retrouve à l'œuvre sur

le texte de la Bible : "Ces élaborations ont falsifié, étouffé, étiré, et même retourné le texte en son contraire pour l'accorder au sens convenant à leurs vues secrètes." C'est bien là le portrait familier de la censure du rêve, "l'instance contraire, inhibante, restrictive", qui parfois "parvient à effacer totalement la communication projetée (par l'instance communicative) ou à la remplacer par quelque chose qui n'en trahit plus aucune trace... L'instance communicative a certes pu dire ce qu'elle voulait, non pas cependant comme elle le voulait, mais d'une manière atténuée, déformée et rendue méconnaissable." Ainsi s'exprimait vers l'époque du Moïse, le Freud des Nouvelles Conférences. Dans le rêve comme dans le texte, Freud découvre donc en acte le même couple de forces opposées : la piété, conservatrice du texte, sœur de la mémoire inconsciente, gardienne de l'histoire du sujet, face, toutes les deux, à la même censure aveugle et mutilante.

...

Ainsi le Moïse, à propos du texte littéraire, livre-t-il la clef de ce terme qui a embarrassé traducteurs et commentateurs, tandis que s'éclaire la formule de Freud: "Il en va de l'Entstellung d'un texte comme d'un meurtre". »²⁰ Et pour amplifier la métaphore, Henri-Rey Flaud conclut: « Aphorisme qui résume la portée de sa découverte: tout discours humain, soumis aux effets de l'Entstellung [...], reste comme témoignage d'un meurtre. Le meurtre d'un autre discours dont justement il est si difficile de faire disparaître le corps. Tout le travail de l'analyse consiste précisément à reconstituer et à faire revivre le texte assassiné.

... La vérité découverte par Freud, c'est que tout discours humain subit les effets de l'Entstellung, que tout discours est le meurtre d'un autre discours, lequel serait, lui, le discours du sujet. Ce discours "véridique" est toujours au-delà et en deçà de tout discours effectivement tenu. Tout homme est donc toujours porteur d'un discours assassiné ».

QUAND LACAN RÉSISTE, ENCORE!

Au petit jeu de "que dit Lacan", je reprends maintenant cette citation du séminaire

¹⁸ ibid, p. 335

¹⁹ ibid, p. 339

²⁰ Cette longue citation est extraite de la conférence de Henri Rey-Flaud Freud et le texte



XVII p.159 et que nous avons entendue tout à l'heure : « Je vous l'ai dit, le complexe d'Œdipe, c'est le rêve de Freud comme tout rêve, il a besoin d'être interprété. Il nous faut voir où se produit cet effet de déplacement qui est comme à concevoir comme celui qui peut se produire du décalage dans une écriture. » Ce commentaire est postérieur à celui de Derrida, mais Lacan ne semble pas très à l'aise avec cette idée de l'écriture car il revient dessus dans Lituraterre, Leçon 7 du 12 mai 1971 dans le séminaire XVIII

« Si j'avais trouvé recevables les modèles que Freud articule dans une Esquisse à se forer de routes impressives, je n'en aurais pas pour autant pris métaphore de l'écriture. Elle n'est pas l'impression, ce n'en déplaise au bloc magique. »

Le séminaire sur « la lettre volée» In Ecrits, p.42 : « (Qu'on se réfère au texte de Freud sur le **Wunderblock** qui là-dessus, comme bien d'autres, dépasse le sens trivial que lui laissent les distraits.) »

Le séminaire XXIII, Le sinthome, leçon du 11 mai 1976, p. 154, parlant de l'écriture et du signifiant, Lacan se réfère directement à Derrida, mais avec beaucoup de distance : « A vrai dire, le nœud bo en question change complètement le sens de l'écriture. Ça donne à ladite, à ladite écriture, ça donne une autonomie. Et c'est une autonomie d'autant plus remarquable que il y a une autre écriture qui est celle sur laquelle Derrida a insisté, c'est à savoir celle qui résulte de ce qu'on pourrait appeler une précipitation du signifiant. Derrida a insisté, mais il est tout à fait clair que je lui ai montré la voie parce que, parce que le fait que je n'ai pas trouvé d'autre façon de supporter le signifiant que de l'écrire grand S, est déjà une suffisante indication.

Mais, ce qui reste, c'est le signifiant; c'est-à-dire, ce qui se module dans la voix n'a rien à faire avec l'écriture. C'est en tout cas ce que démontre parfaitement mon nœud bo. Ça change le sens de l'écriture. Ça montre qu'il y a quelque chose à quoi on peut accrocher des signifiants. »

Ce sont là les traces d'une polémique passionnante, il pourrait être fort utile d'en faire dialectiser les arguments, mais ceci déborde le cadre de cet exposé...

Pour conclure

J'aurai souhaité n'oublier aucune étape dans ce parcours, c'était bien sûr impossible, ce n'est là qu'un survol. Aussi dans la préface de l'édition Gallimard de *l'homme Moïse*, Marie Moscovici résume superbement l'œuvre de Freud et ce que j'ai essayé d'exposer aujourd'hui. En citant Freud (p.49) « Le passé agit dans l'ombre », elle ajoute :« Ce "roman historique", [...] C'est encore, car le propos freudien dans cet écrit étrange ne cesse de prendre de l'ampleur, le récit de la formation de la vie psychique elle-même, à partir du refoulement, de la mise à l'écart de l'événement [...] C'est une théorie de la mémoire [... Une] épopée personnalisée, mise en scène incarnée, des processus décrits dans les textes métapsychologiques. ».

Ainsi, de l'Entwurf au Wunderblock, passant par la Traumdeutung, une pensée créatrice, novatrice se déploie, se développe et sans cesse reprend son essor et rebondit, de totem en tabou, bien au delà du principe de plaisir. J'ai tenté ici de restituer cette épopée non pas en citant Freud, il nous reste à le relire, mais en vous rapportant les épisodes d'une déconstruction que fut ma recherche. Au terme de ce parcours, de ce bouclage d'une bande de Moëbius dont on arrête pas de faire le tour, où l'intérieur vaut l'extérieur puisqu'ils sont en continuité. la parole revient à Freud « "Que nous importe de faire dériver le monothéisme juif du monothéisme égyptien ? Nous ne faisons que déplacer le problème ; nous n'en savons pas davantage sur la genèse de l'idée de monothéisme" La réponse est qu'il ne s'agit pas de savoir ce qu'on gagne à poser la question, mais qu'il s'agit de recherche. ».

Et la conclusion de Marie Moscovici, sera la mienne : « une leçon de cet homme Moïse comme de la pratique psychanalytique ; le gain final, on ne sait pas trop ce qu'il est, tout s'est passé le long du chemin, et peut-être avons-nous gagné ce chemin lui même en nous interrogeant sur les commencements de ce qui s'est passé. Interrogation qui nous a servi d'échafaudage. Sans elle, on aurait jamais pu commencer. »

Bibliographie

Jacquy CHEMOUNI, Freud, la psychanalyse et le judaïsme, Ed. Universitaires (1991)

Jacques DERRIDA, Freud et la scène de l'écriture in L'écriture et la différence, Seuil (1967)

Jacques DERRIDA, *Mal d'Archive*, Galilée (1985)

Sigmund FREUD, *l'homme Moïse et le monothéisme*, Gallimard (1986)

Sigmund FREUD, *L'esquisse*, in *Naissance de la psychanalyse*, PUF (1956)

Sigmund FREUD, Note sur le « blocnotes magique », in Résultats, idées, problèmes II, PUF (1985)

Jacques LACAN, *Le Séminaire livre XVII*, Seuil (1978)

Jacques LACAN, Le séminaire XXIII, Le sinthome

Peter SLOTERDIJK, *Derrida, un égyptien*, Maren Sell Editeurs (2006)

Yosef Hayim YERUSHALMI, *Le Moïse de Freud*, Gallimard (1993)

Internet:

Henri REY-FLAUD, *Freud et le texte*, intervention aux états généraux de la psychanalyse à la Sorbonne à Paris en juillet 2000,: http://www.etatsgeneraux-psychanalyse.net/mag/archives/paris2000/texte8. http://www.html

Farder la mort Considérations sur le terrorisme

En somme, le droit apparaîtrait, dans ce cas, comme l'un des moyens de la terreur du plus fort, auquel cas le terrorisme, et particulièrement l'attentat-suicide, apparaîtrait comme l'arme du plus faible, pour terroriser le plus fort, c'est ce qui revient souvent, dans beaucoup d'articles, où l'on parle « d'arme asymétrique », l'arme du plus faible contre le plus fort.

Fethi Benslama

Si on suit ce raisonnement à partir du texte de Freud, dans la mesure où le plus faible renonce volontairement à sa vie servile, en l'utilisant contre celui qui l'a laissé vivre mais soumis, le terroriste serait légitime de refuser le droit, en droit du plus fort. Il peut même justifier son excès, le meurtre aveugle, par l'excès et la force aveugle du plus fort, qui ne lui laisserait pas d'autres choix. C'est ce qui se fait couramment. Il faut examiner de plus près ce schéma et avec la plus grande précaution, notamment la précaution absolument nécessaire, de distinguer entre justifier et expliquer. Sans parler de la vigilance que nous devons avoir toujours à l'esprit en psychanalyse, entre la mort, laisser mourir, tuer, et la pulsion de mort. Et j'ajoute également: entre suicide et « auto-mise à mort ». Je pense en effet, grâce à une discussion avec Georges Zimra, que le mot « suicide » dans ces attentats n'est pas tout à fait juste, et qu'il faudrait plutôt parler d'« auto-mise à mort », pour distinguer cela du suicide qui relève d'une démarche personnelle ne visant que soi-

même.

rance Delville — Vous connaissez tous Monsieur Fethi Benslama, je ne vais donc pas vous le présenter. Ce qu'il apporte, à travers ses livres, articles, conférences, est tellement riche et important qu'on ne sait par quel bout le prendre, mais tout de même il faut bien se lancer. Alors, Monsieur Benslama, en plus d'être professeur de psychopathologie à l'Université Paris 7, et psychanalyste, vous êtes écrivain, auteur, entre autres, de:

- « La nuit brisée », chez Ramsay (1988)
- « Une fiction troublante », Éditions de l'Aube (1994)
- « **Rencontre de Rabat** » avec Jacques Derrida, Éditions de l'Aube, Collection « Intersignes » (1999)
- « La psychanalyse à l'épreuve de l'Islam » (Aubier 2002, Flammarion, collection « Champs », 2005)
- « La Virilité en Islam », Éditions de l'Aube, collection « Intersignes » dirigée par Fethi Benslama et Nadia Tazi (2004), dans laquelle celui-ci a écrit l'article « Le voile de l'islam », déjà publié dans la revue « Contretemps » en 1996. Dans ce numéro, à noter un texte de Jacques Hassoun.

En 2004 également, dans la revue « Cliniques méditerranéennes » n°70, **l'article** « **Haïr, ignorer** », est une note de lecture très instructive écrite par Fethi Benslama sur le livre d'Élisabeth Roudinesco: « Le patient, le théra-

peute et l'État ».

Et, le 16 février 2004, quelque chose de très important, dans Libération, le « Manifeste des libertés » signé par Fethi Benslama, ainsi que par 1500 personnes, qui, aujourd'hui, donne le livre qui vous est entre autres présenté: « Déclaration d'insoumission, à l'usage des musulmans et de ceux qui ne le sont pas » (Flammarion, 2005). Ce « Manifeste des Libertés », l'Association « Manifeste des libertés » a demandé à Fethi Benslama de le commenter, d'un point de vue politique, d'un point de vue analytique.

Enfin, en 2005: « Le malaise adolescent dans la culture », en collaboration avec Michel Cresta, Christiane Balasc, Fernando Geberovitch, Éditions. Campagne première.

Et donc, dans « La psychanalyse à l'épreuve de l'Islam », Islam s'écrit avec un I majuscule, que, dans la note liminaire à « Déclaration d'insoumission », vous distinguez de « islam » avec minuscule.

Et vous dites: « Le lecteur voudra bien noter la distinction entre « Islam » écrit avec l'initiale en majuscule pour désigner la civilisation, et « islam » réservé au fait religieux. La raison de cet usage, qui recouvre un enjeu de fond, apparaîtra progressivement dans le texte de la « déclaration » et sera explicitée dans le « contexte ».

Distinction que l'on retrouve dans un texte concernant le groupe de travail du Manifeste des libertés, et je vous cite: «... dans lequel des femmes et des hommes appelaient tous ceux qui se reconnaissent à la fois dans les valeurs de la laïcité et dans la référence à l'Islam comme culture, à sortir de leur isolement et à s'opposer à l'idéologie de l'islamisme ».

Une autre chose me paraît fondamentale, c'est que la formule « Déclaration d'insoumission » semble dès l'abord s'attaquer à ce malentendu qui fait répéter à l'aveugle que musulman veut dire soumis. Y répondre.

Si l'on peut émettre l'hypothèse que par son œuvre testament « Moïse et le monothéisme », Freud a définitivement fourni, non seulement pour la psychanalyse mais pour le politique, un outil qui est la « distinction », la discrimination entre ces trois dimensions de l'appréhension du monde, prise dans la pulsion et nouée en fantasme, que Lacan a fixées en RSI, déjà avec cette coupure entre Islam et islam vous offrez de trancher dans un fantasme aujourd'hui pétri autour d'une question civilisationnelle infiniment brûlante, et même pyromane.

Une fois de plus, car votre œuvre écarte inlassablement des bords à l'intérieur d'un « Un », terrible (l'Un du numineux), opération propre à sortir de cette hypnose que Freud a repérée comme étant le masochisme primordial constitutif du psychisme humain.

Comme Freud pour Œdipe, vous allez chercher chez les Grecs un avertissement: « Oh! ne me farde pas la mort, mon noble Ulysse! » (Odyssée, XI, v. 484-491).

Et vous dites : « C'est ainsi qu'Homère fait parler l'âme d'Achille, en réponse à Ulysse clamant son éloge d'avoir voulu la mort sans tristesse, d'être désormais un mort puissant régnant sur le royaume des morts. *Farder* signifie à la fois maquiller, déguiser, voiler, mais en même temps porter une charge, et céder. »

Et vous ajoutez:

« Je voudrais faire de cette idée le centre de gravité d'une approche du problème des attentats-suicide dans le monde musulman. Pourquoi une jeunesse jaillissante cède-t-elle à un fardage (le mot est bien français) de la mort? Que signifie l'ampleur d'une telle attitude? Est-elle inscrite dans la religion musulmane, ou bien s'agit-il d'un changement actuel du rapport à la mort inscrit dans ce monde? Voici longtemps que je tourne autour de ce problème, abordé souvent par une sociologie politique méconnaissant le sujet de l'inconscient en prise avec les enjeux de civilisation. »

Oui, question centrale: pourquoi LE politique, et conséquemment LA politique, méconnaissent-ils le sujet de l'inconscient? Oui, le « Manifeste des Libertés », texte politique, se devait d'être explicité eu égard à l'Inconscient, cela a donné de votre part « Déclaration d'insoumission », 15 novembre 2004, texte éminemment psychanalytique, la seule liberté possible n'étant-elle pas libération de la pulsion, sa subversion?

Vous nous offrez « Farder la mort. Considérations sur le terrorisme », comme Freud et Einstein, par un échange épistolaire en 1932, avaient livré des « Considérations sur la guerre et la mort », où Einstein demande: « Comment estil possible que la masse se laisse enflammer jusqu'à la folie et au sacrifice? » Tout en faisant l'éloge de « Moïse et le monothéisme ».

N'est-ce pas que, quoique n'étant pas psychanalyste mais avec un sûr instinct, Einstein comprenne que cette œuvre, « Moïse... » offre au Sujet une chance d'élaborer une « soustraction » à un dominateur fantasme de l'origine, car si le moi est soumis, le Sujet est un « insoumis ». C'est ce qui résonne dans la Déclaration d'insoumission, où vous dites: « C'est donc un patient travail sur nos limites comme sujets d'un savoir qui donnera forme à notre impatience de liberté en vue d'une libération, et non d'un idéal mythique. Nous ne répondrons pas à l'utopie islamiste par une contre-utopie en miroir. L'insoumission vise des processus de subjectivation politique localisés, afin de déjouer les effets d'expropriation déréalisants ».

Et sur cette patience, une autre phrase très belle, de vous: « Quand la force du nom irradie de tant de dévastations, nous ne pouvons tenir ce qui arrive pour un accident. Qu'au cours de l'Histoire d'autres noms prétendant apporter le salut (christianisme, communisme, empires coloniaux, etc.) aient autorisé des exactions, et y aient donné lieu, n'est d'aucune consolation. Que cette ardeur violente résulte en même temps d'un contexte historique et géopolitique, dans une situation générale dont les fractures projettent le pire des mondes à venir, c'est ce que nous devons intégrer dans des analyses patientes ». J'ai beaucoup aimé cette patience-là, et maintenant, qu'allez-vous éclairer pour nous, à partir de ces questions-là?

Fethi Benslama — Merci France Delville, pour la présentation que vous avez faite, je voudrais vous remercier de votre invitation, ainsi que celle de l'Université, de mon ami Mohamed Ham chez qui je suis intervenu tout à l'heure, avec les étudiants du Master, qui étaient d'une vitalité, d'une participation tout à fait remarquables.

Donc ce soir, j'ai choisi ce titre « Farder la mort », comme vous l'avez dit, en le reprenant de ces vers de l'Odyssée, vers cité par Freud dans « Actuelles sur la guerre et la mort », ou,

selon les traductions « Considérations sur la guerre et la mort ».

Si vous entrez dans un site Internet qui s'appelle « Absolu flash », un site de jeux, accessible à tous, vous pouvez vous adonner à un premier jeu qui s'appelle « Wrath », en anglais, qui veut dire « courroux », « colère », de Dieu. Et ce jeu est présenté ainsi, je cite: « Dans ce jeu un peu sanglant, qui ne se joue qu'à la souris, vous êtes Dieu qui regrettez d'avoir créé les humains, et vous devez lancer vos foudres sur eux. Dommage qu'il n'y ait pas de sang ».

Si vous descendez un peu plus bas sur l'écran, vous aurez un deuxième jeu, qui s'intitule « Wrath2 », ainsi présenté, je cite: « Ce jeu est un peu plus ensanglanté que le premier du nom, vous détruisez les humains à l'aide de votre souris. Cliquez sur le jeu, et appuyez sur la barre/espace pour commencer. Il y a du sang, et des armes supplémentaires, un vrai régal. De plus une échelle de vos capacités de destruction est en bas du jeu, génocides, méga-meurtres, etc., pour passer d'un niveau à l'autre. »

Si vous descendez encore plus bas, vous trouverez un troisième jeu présenté ainsi, je cite : « Dans ce jeu, absolument gore, vous êtes un fou qui se fait exploser au milieu d'une foule, le but du jeu est de tuer le plus de gens possibles, les scores vous indiquent combien de personnes vous avez tuées, ou mutilées. Tout se joue à la souris, un clic, et vous explosez! »

Enfin si vous descendez tout en bas de l'écran, vous pouvez jouer à « Wake Ben Laden »: claquer Ben Laden, ou le faire payer, cela veut dire les deux. Le jeu est présenté ainsi, je cite: « Pas vraiment un jeu gore, mais, comme il y a pas mal de sang qui gicle, le but de ce jeu d'adresse sanglant est d'éclater la tête d'Oussama Ben Laden avec le marteau. Tout se joue à la souris, clic, le bruit du crâne qui se fend est pas mal ». Fin de citation.

Voici donc l'un des cyber-jeux auxquels peut accéder n'importe quel enfant du monde, et sans doute pas que des enfants, disposant d'Internet. Des jeux qui offrent une jouissance de détruire, empruntant quatre formes d'identifications significatives. Dans le premier, on invite le joueur à s'identifier au Dieu exerçant son courroux, contre ses créatures, ou qui défait sa création. Le deuxième, c'est l'identification au massacreur de masses, disons, du XXe siècle. Le troisième, à celui que l'on appelle aujourd'hui trop vite « kamikaze », qui détruit en se détruisant. Le quatrième enfin, à la posture d'un vengeur qui s'acharne contre la figure de celui qui passe, depuis le 11 septembre 2001, pour être le grand Commandeur des attentats-suicide.

Il y a là toute une lignée de meurtriers, pour reprendre l'expression de Freud dans « Actuelles sur la guerre et la mort », qui accueille le joueur mondialisé et lui offre le plaisir d'occuper toutes les places possibles dans le jeu de la destructivité, jusqu'à détruire celui qui est supposé lui ordonner de détruire l'autre et luimême. Cette gradation va au-delà de la destruction, et de l'autodestruction, puisque dans ce quatrième jeu est proposé un retournement qui permet de se pardonner les destructions commises précédemment, et relance, en fait, la destruction, à travers la figure du justicier : celui qui tue Ben Laden.

Cet au-delà, je propose de le désigner par un néologisme: « per-détruire », en usant ici d'un préfixe, du préfixe « per », qui signifie à « travers », « pendant », « de bout en bout », et sert à marquer l'intensité ou l'excès, tel qu'on peut le percevoir dans « pervertir » ou « perdurer ». Perdétruire: on peut ainsi être tour à tour Dieu, kamikaze, Ben Laden, et celui qui liquide ce dernier, en quelque sorte un George Bush justicier et vengeur. Ce sont là des noms, et des images, des postures de notre temps présent, que le jeu adopte, et qu'il propose aux enfants de l'époque. Ces jeux illustrent le fameux fragment d'Héraclite selon lequel « le temps est l'enfant qui joue », et signifient bien que l'enfant joue le jeu du monde, pour autant que l'on entende « l'enfant » au sens de la psychanalyse, c'est-àdire non pas le jeune âge mais la puissance de l'infantile qui est dans chacun en tant que passé toujours en devenir. Cette puissance du devenir, comme nous le voyons bien, est en prise avec la terreur et la destruction, avec le pur plaisir de la

perdestruction, qui n'est pas l'anéantissement puisqu'elle rebondit pour détruire le destructeur, en se délectant du bruit du crâne qui se fend.

Si on voulait encore une preuve que le jeu traduit bien le jeu du monde, il nous suffit de rappeler l'exécution récente de Saddam Hussein, le jour de l'Aïd, la fête sacrée du sacrifice, jour où l'on tue les animaux, en souvenir du geste abrahamique, de substitution du bélier à l'enfant. S'il y a une intention chez ceux qui ont choisi ce jour-là pour l'exécution, elle réside bien dans la volonté de donner le spectacle mondial de la destruction du destructeur, comme un animal. Que se passe-t-il, donc, dans le monde musulman, pour qu'on ait osé un tel renversement de la substitution, au nom de la Justice? Ce jeu sur Internet témoigne, s'il en était besoin, que ce qu'on appelle terrorisme — sous sa forme la plus radicale, de détruire en se détruisant et de survivre (au paradis, par exemple), c'est-à-dire non seulement de traverser la mort, mais de vivre de la mort même rendue irréelle — imprègne la subjectivité à l'époque de la mondialisation dans sa capacité, je ne dirais pas à fantasmer la destruction de l'autre et de soi-même, parce que le virtuel n'est pas simplement le fantasmatique, mais un « imaginal » dont il faut penser ses rapports à l'inconscient. Il s'agit de la capacité à produire, et à rendre accessible à tous, sans fard, un imaginal actif du meurtre de masse, du plaisir de tuer, de la guerre, et de sa simulation. Ce n'est pas le cinéma, où l'on regarde en spectateur le scénario, et les images, qu'un autre propose, mais une expérience où le sujet est à l'intérieur des images, il agit sur elles, et elles agissent sur lui, dans un état d'excitation pulsionnelle et d'extase dont on connaît la puissance addictive. « Clic! », vous avez entendu que chaque fois il fallait ce geste de dextérité furtive et banale, à la portée de tous. Le « clic », ce n'est pas seulement l'ordinateur du jeu, c'est aussi la machine de mort, dans sa fulgurance. L'engin infernal, commandé ou télécommandé d'une pression du doigt. La décision brève et instantanée, la facilité de donner la mort, ce qui fait qu'elle est à portée de processeur, dans une immédiateté renouvelable. « Cliquer la mort », cette expression pourrait marquer notre nouveau rapport à la mort, à la fois imaginal et dans la réalité.

Que ce qu'on appelle terrorisme soit devenu un phénomène courant, c'est l'évidence, une évidence à laquelle quelques organisations ont cru pouvoir donner une dimension chiffrée, qui, quelles que soient les méthodes de calcul, montrent tout de même qu'il s'agit d'une activité mondiale, en croissance, puisque, de 190 attentats en 1969, en 2006 la publication des chiffres concernant l'année 2005, donne 11.111, je ne sais pourquoi ce chiffre, avec des 1, 1, 1.

Des quelques attentats-suicide organisés par le Hezbollah, au Liban, en 1983 – et c'est là que ça commence, en tous cas sous sa forme actuelle — je vais y revenir tout à l'heure — nous sommes passés en 2005 à 360, et sans doute beaucoup plus en 2006, avec la guerre en Irak.

C'est un fait que la grande majorité de ces attentats ont lieu en pays d'islam, au nom de l'islam, faits par des personnes se revendiquant de l'islam. Mais pas exclusivement, puisqu'il y a eu des attentats-suicide au Sri Lanka, en Inde, par exemple chez des laïcs comme les Kurdes du PKK, qui sont des laïcs léninistes. À ce jour, plus de 34 pays ou zones de crise ont connu des attentats-suicide. Les cibles visées sont devenues d'une incroyable hétérogénéité, des bureaux de l'ONU, des touristes dans leur hôtel, des nightclubs, à Bali par exemple, des synagogues, à Buenos Aires, ou à Djerba, des quartiers entiers en Arabie, une banque à Istanbul, un navire de guerre, un pétrolier, des trains en Espagne. Les attentats-suicide sont utilisés pour exécuter des contrats, comme l'assassinat du commandant Massoud. Ceux qui commettent les attentats-suicide sont ressortissants de plusieurs nationalités. Par exemple ceux du World Trade Center ont associé des ressortissants de six nationalités, plus d'une quinzaine de personnes, avec la logistique. Et les 3052 victimes sont d'une centaine de nationalités différentes. Notons que le coût de l'organisation d'un attentat-suicide est d'environ 150 dollars, selon les calculs des services de sécurité israéliens. Le rapport coût/organisation, et les dommages des attentats du 11 septembre 2001, se révèlent impressionnants, puisque, pour une dépense de moins d'un million de dollars, ce qui est quand même pas mal, il faut les trouver, les pertes économiques totales pour les États-Unis sont estimées à 40 milliards de dollars.

C'est dire en somme que, progressivement, c'est devenu une technique d'une effroyable banalité. Dans les attentats-suicide les spécialistes distinguent deux types d'attentats: le premier type s'est répandu dans des zones de crise en réponse à des crises de politiques qui résultent disons d'un passé douloureux, sur plusieurs générations, comme en Palestine, au Sri Lanka, au Cachemire, en Tchétchénie. Les tchétchènes ont été déportés par Staline pour collaboration, les Palestiniens sont victimes de l'occupation, ou les Tamouls déportés en partie par les Britanniques, sur des plantations, apatrides à l'Indépendance, naturalisés cingalais, puis partiellement renationalisés Indiens. Je reviendrai sur ce point, car cet élément de la « zone de crise » n'est pas suffisant. Il faut remarquer que dans leur écrasante majorité, ceux qu'on appelle « kamizazes » sont des enfants de la deuxième ou de la troisième génération après le drame originel. Ce qui indique bien que ce n'est pas le vécu de cet événement qui est causal, mais, par-delà la perpétuation d'une situation d'oppression, une certaine transmission du traumatisme, qui passe donc par le discours qui a été tenu sur ce traumatisme. Cela implique également un fait frappant, que ce ne sont pas les pères, ou les grands-pères, qui se portent candidats aux attentats, dit « suicides », mais des fils. Peu de filles ou de femmes. Ce sont les fils qui vont. Et sur cette position du fils qui se sacrifie, je vais revenir aussi, tout à l'heure. La seconde catégorie d'« attentats-suicide », est « globalisée », car elle n'est pas liée à une zone d'oppression localisée, elle trouve sa consécration dans l'attaque contre le World Trade Center, l'ennemi est devenu une construction globalisante, « les Juifs », « les Croisés », « les Hypocrites », selon les termes d'Oussama Ben Laden, qui rassemblent pêle-mêle toutes les cibles, sans souci de la religion des victimes. Par exemple le 21 mai, à la chaîne Al-Djazira on diffuse un enregistrement dans lequel le n°2 d'Al-Quaïda, Al-Zawahiri appelle les musulmans à combattre « les Américains », les exhorte à chasser « les Occidentaux » de la péninsule arabique, de la terre d'Islam. « Les croisés et les juifs (je cite) ne comprennent que la langue du meurtre, du bain de sang, et des tours qui brûlent ». Et d'ajouter: « ô musulmans, prenez votre décision, et frappez les Ambassades des États-Unis, de Grande-Bretagne, d'Australie, de la Norvège, leurs firmes et leurs employés shiites et sunnites... » On le voit bien, il n'y a plus de limite, il n'y a plus de cibles identifiées, on brasse large.

Ici, les candidats au suicide – et c'est ce qui inquiète beaucoup les services de sécurité – ne sont pas directement liés à des zones de crise, ils n'y ont pas vécu, et parfois n'ont connu que tardivement ces lieux, à travers des voyages initiatiques, ou de formation, rapide, au terrorisme. Pour les attentats de Londres, par exemple, c'étaient des sujets britanniques, nés en Angleterre même. Je pense, personnellement, au fils de l'un de mes voisins dans un petit village paisible en Tunisie, qui s'est fait exploser en Irak, contre des shiites, lui-même étant sunnite, mais il n'y a pas de shiites en Tunisie. Donc il n'y a aucune raison locale...

L'exemple de l'Américain Richard Reed, l'homme à la chaussure piégée, qui accepte le sacrifice pour « le triomphe de l'Islam », « le rétablissement du califat », et « l'union retrouvée des musulmans », est un autre exemple d'une personne qui n'a jamais vécu dans une zone de crise ou d'occupation. Ces jeunes constituent des groupuscules sans nom, cimentés par la référence à un islam mythique, par le désir du martyre, par ce que j'appellerais un vécu d'indignité vicariante. Cela veut dire qu'ils n'ont pas vécu la situation d'oppression, d'humiliation, ou d'indignité, mais qu'ils adoptent la posture du « vicaire de l'opprimé », et il faut prendre « vicaire » au sens vraiment religieux du vicariat.

Un débat important s'est déroulé au cours des dernières années, autour de la question : faut-il considérer le terrorisme comme une forme de guerre, ou pas? Ou autre chose que la guerre. Ces questions ne sont pas vaines, et elles ont des conséquences considérables, au niveau éthique, juridique, philosophique, et psychologique, avec des effets sur le plan local et international. On le voit bien par exemple avec Guantanamo : à partir du moment où ceux qui sont désignés comme terroristes ne sont pas considérés comme des soldats, ils sortent des conventions internationales, avec des conséquences graves.

Dans Le concept de 11 septembre (Galilée, 2003), livre auquel ont participé Jacques Derrida et Jürgen Habermas, ce dernier soutient que le terrorisme n'est pas la guerre. Il considère que la déclaration de guerre au terrorisme de George Bush est, non seulement absurde, mais dangereuse, à cause de la confusion qu'elle introduit, impliquant l'usage de moyens disproportionnés pour le combattre. Jacques Derrida, dans le même livre, montre plutôt la difficulté, voire l'impossibilité de distinguer entre guerre et terrorisme. Par exemple, certains bombardements de populations civiles pendant la seconde guerre mondiale relèvent du terrorisme. On peut en citer beaucoup d'exemples. Autrement dit, il y a du terrorisme dans la guerre, et le terrorisme relève d'une logique de guerre, avec cependant certaines spécificités. C'est la position de Derrida, qui ne tranche pas, qui dit: ça peut, dans certains cas, relever de la guerre, et dans d'autres cas, pas. Si nous prenons le point de vue du juriste Carl Schmitt, dont on connaît les accointances avec les nazis, le terrorisme n'est pas la guerre classique, c'est-à-dire la confrontation entre deux États. Ce n'est pas la guerre dite froide et l'équilibre de la terreur entre deux grandes puissances. Mais est-ce ce qu'il appelle la « guerre des partisans »? Des résistants? Est-ce la guerre civile? On a bien vu que les terroristes des uns sont les combattants de la liberté pour les autres. Le cas de Ben Laden illustre ce retournement. Jusqu'à la défaite de l'URSS en Afghanistan, il était « combattant de la liberté », armé par les USA. Puis, il est devenu terroriste désigné par les mêmes USA. La déconstruction des concepts de « guerre » et de « terrorisme » dans le discours courant apparaît donc comme une nécessité, en tout cas, c'est ce à quoi appelle Jacques Derrida.

Du côté de la psychanalyse: faut-il reprendre tout cela dans le cadre de ce que propose Freud dans « Pourquoi la guerre? », c'est-à-dire le déplacement qu'il fait pour inscrire la question d'Einstein dans le rapport entre violence et droit, appuyé sur la théorie des pulsions? Est-il possible de penser le terrorisme dans ce cadre? Par exemple, le schéma freudien consiste à montrer le droit comme un prolongement de la violence, et en continuité avec elle dans la relation vainqueur/vaincu. Le droit est toujours le droit des

vainqueurs, nous dit Freud, c'est-à-dire du plus fort asservissant le plus faible, en sauvegardant sa vie sous une forme de vie soumise à ses intérêts. En somme, le droit apparaîtrait, dans ce cas, comme l'un des moyens de la terreur du plus fort, auquel cas le terrorisme, et particulièrement l'attentat-suicide, apparaîtrait comme l'arme du plus faible, pour terroriser le plus fort, c'est ce qui revient souvent, dans beaucoup d'articles, où l'on parle « d'arme asymétrique », l'arme du plus faible contre le plus fort.

Si on suit ce raisonnement à partir du texte de Freud, dans la mesure où le plus faible renonce volontairement à sa vie servile, en l'utilisant contre celui qui l'a laissé vivre mais soumis, le terroriste serait légitime de refuser le droit, en droit du plus fort. Il peut même justifier son excès, le meurtre aveugle, par l'excès et la force aveugle du plus fort, qui ne lui laisserait pas d'autres choix. C'est ce qui se fait couramment. Il faut examiner de plus près ce schéma et avec la plus grande précaution, notamment la précaution absolument nécessaire, de distinguer entre justifier et expliquer. Sans parler de la vigilance que nous devons avoir toujours à l'esprit en psychanalyse, entre la mort, laisser mourir, tuer, et la pulsion de mort. Et j'ajoute également : entre suicide et « auto-mise à mort ». Je pense en effet, grâce à une discussion avec Georges Zimra, que le mot « suicide » dans ces attentats n'est pas tout à fait juste, et qu'il faudrait plutôt parler d'« auto-mise à mort », pour distinguer cela du suicide qui relève d'une démarche personnelle ne visant que soi-même.

Si nous venons maintenant à la situation dans le monde musulman, et c'est là que je vais m'arrêter, il faut se demander comment, à un certain moment, « l'auto-mise à mort » est devenue attirante pour des milliers de jeunes? Car au-delà du cas palestinien, à travers de très nombreuses manifestations, les candidats sont aujourd'hui légion. Les attentats quotidiens montrent que la machine trouve de quoi s'alimenter. Le discours de beaucoup de jeunes témoigne, d'une manière inquiétante, d'une disposition sacrificielle, d'une réceptivité aux prédicateurs à aller au martyre. La justification, l'éloge, bref un héroïsme de la mort volontaire est devenu très courant. De quel-

le façon ce que Durkheim a appelé « le suicide altruiste » a-t-il pris cette ampleur?

Je ne pourrai répondre à cette question d'une manière exhaustive, mais j'essayerai de poser quelques jalons, en tout cas de tenter de faire entendre quelque chose d'autre de ma place de psychanalyste. Levons d'abord quelques simplifications à ce sujet, deux principalement: la première consiste à placer « l'auto-mise à mort » dans une relation de cause à effet avec la situation d'oppression. Une deuxième simplification consiste à expliquer « l'auto-mise à mort » par l'islam comme religion, laquelle serait porteuse consubstantiellement d'une incitation à cette pratique. Il me semble que ces deux arguments sont inexacts. D'abord, les situations d'oppression ne donnent pas nécessairement lieu à des « auto-mise à mort ». Si nous prenions le cas de l'oppression coloniale, de ses exactions, des massacres commis par ses armées, la lutte dans les pays musulmans n'a jamais donné lieu à ce qu'on appelle « les attentats-suicide ». L'exemple de la guerre de libération en Algérie est éloquent: une guerre féroce, des centaines de milliers de morts, humiliation, tortures, disproportion des forces. Or, il y a eu des attentats aveugles, mais jamais les dits « attentats-suicide ». Nous savons que la lutte de libération algérienne a été menée aussi au nom de l'islam, mais ce nom n'a pas autorisé des attentats-suicide de la part des Algériens. Qu'est-ce qui fait qu'aujourd'hui, au nom de l'islam, il y a autorisation, voire incitation? Je fais l'hypothèse qu'il y a plutôt un changement historique dans le rapport à la mort et à la guerre dans cette civilisation.

En effet, je ne pense pas que l'explication se trouve seulement dans la dimension matérielle de la force et de la puissance répressive, ni non plus qu'elle réside dans l'architecture théologique de l'islam sous le mode d'une incitation à « l'auto-mise à mort » comme arme de guerre. Du reste, il y a divergence à l'intérieur de l'islam entre les théologiens sur le statut de ces actes. Pour certains, « les attentats-suicide » relèvent purement et simplement du suicide: « qatl annafs 'amdan », soit le fait de se donner la mort volontairement, ce qui ne laisse au sujet d'un tel acte d'autre sort que l'enfer. Pour d'autres, cela

Fethi Benslama

relève du martyre, qui correspond à la notion de « shahîd », laquelle entre dans une matrice théologique très précise. Dans cette filière, le sujet-martyr est plutôt voué au paradis. Le débat fait rage, aujourd'hui encore, sur cette question. Il ne va pas de soi donc que l'islam légitime ces actes sans réticence, ni controverse.

Subrepticement, comme vous le voyez, je suis entré dans la dimension du discours, et c'est là que je vais situer la réflexion que je propose ce soir. C'est ainsi que nous avançons en psychanalyse, dans l'élément du discours, ce qui implique l'histoire, car le discours est toujours historiquement daté et date les événements, les temporise, inscrit les forces matérielles qui les impulsent dans l'historicité. La lecture que je vais proposer repose sur une enquête à propos des transformations qui ont lieu à l'intérieur du discours de la guerre dans le monde musulman, dont le ressort principal est un mot, un concept, un signifiant : celui de « martyr » qui se dit en arabe « shahîd ».

F. D – Est-ce que l'homme et l'opération, c'est le même mot?

F. Benslama – C'est une bonne question, je vais y venir précisément. Nous allons donc être attentifs à l'univers du discours, à la langue, au langage, et aux mutations qui sont survenues à ce niveau, sans évacuer la question de la force, car le concept freudien de « surdétermination » nous permet de cheminer en donnant sa place à l'élément du discours, sans nier la place des forces matérielles.

Jusqu'aux années quatre-vingt, le lexique du Jihâd, ce que l'on traduit par « Guerre sainte », comportait deux termes princeps, celui de « mujâhid » de la même racine que « jihâd », qui désigne le combattant, et celui de « shahîd » qui correspond à « martyr ». Pour bien comprendre ce qui va suivre, je rappelle schématiquement que la langue arabe, langue du Coran et de la liturgie, est une langue fondée sur des racines consonantiques que l'on décline par des voyelles pour générer des mots. Les voyelles, au nombre de huit, sont considérées comme la mise en mouvement des racines, selon certaines formes déterminées, comme le substantif, d'adjectif, etc. La racine est la plupart du temps composée de trois

consonnes, par exemple pour « jihâd », c'est « j.h.d ». Cette racine indique le concept de force et d'effort corporels, d'ailleurs la plupart du temps la racine consonantique indique un concept qui se rapporte au corps. En ajoutant entre les consonnes « j.h.d » les voyelles « i » et « â », cela donne « jihâd », littéralement l'effort de guerre. Si on décline la même racine en « mujâhid », on produit le nom de l'actant, ou le sujet de l'acte, c'est-à-dire le combattant. Ici, on a changé la place des voyelles et mis le préfixe « mu » qui indique la forme active. Vous imaginez le nombre de combinaisons possibles, donc de mots, que l'on peut générer avec les huit voyelles et les quatre places disponibles avec une racine trilitère. Les milliers de combinaisons potentielles ne sont pas toutes exploitées, car l'usage de la langue et les formes syntaxiques vont fixer à un moment donné ce qui est admis ou pas. Mais, pour un sujet parlant l'arabe, le jeu de signifiance possible qui s'offre à lui et à son inconscient est prodigieux. Disons que cette capacité plastique de la langue arabe, à l'instar d'autres langues qui fonctionnent selon les mêmes principes, instaure une jouissance étendue de la langue, dont témoigne l'histoire et la réalité culturelle du monde arabe.

Revenons au discours de la guerre. Si le « mujâhid » est un combattant, dans le registre du guerrier, du soldat au service de la sainte cause, le « shahîd » relève d'un autre registre. Il provient de la racine « sh.h.d » qui indique le fait d'observer, d'assister, d'être présent à, d'être témoin. Elle a donné « shâhid »: le spectateur, le témoin, ainsi que « shahâda »: le témoignage, l'attestation. Il se passe donc comme si le fait testimonial pouvait emprunter la voie de la parole ou celle du sacrifice. Mais cette potentialité sacrificielle de l'attestation de la vérité ne rend pas à elle seule intelligible le recours actuel à ce qu'on appelle les attentats « kamikaze ». On retrouve ce lien chez les auteurs chrétiens, pour lesquels les martyrs (marturos) témoignent (testis) de la vérité de leur foi.

D'une manière plus précise, le « shahîd » désigne dans le texte coranique le musulman tombé dans le champ de bataille, ce qui lui confère un statut exorbitant, mentionné dans plusieurs sourates, dont la plus explicite est celle-ci:

« Ne croyez pas que ceux qui sont tués en combattant dans la voie de Dieu sont morts; au contraire, ils vivent et sont nourris auprès de leur seigneur » (III, 136).

Autrement dit, le « shâhid » n'est mort qu'en apparence, il est survivant, recevant une nourriture, au même titre que la nourriture terrestre, mais de nature paradisiaque, ce que d'autres sourates préciseront. Il y a même un passage coranique très curieux où il est dit ceci: « Ne dites pas de ceux qui sont tués dans le chemin de Dieu: « Ils sont morts! » Non, ils sont vivants, mais vous n'en avez pas conscience ». (II, 154). En sommes, le martyre relève d'une forme de vie inconsciente, ou si nous ramenons cette affirmation à une proposition psychanalytique, le martyre ce serait le lieu de l'absence de représentation de la mort dans l'inconscient [ajout après la conférence].

Dans le discours islamique jusqu'aux années quatre-vingt, il est clair que les deux termes de « mujâhid » et de « shahîd » ne se recouvrent pas. Le « mujâhid » n'est pas forcément un martyr, et le martyr (shahîd) n'est pas nécessairement un combattant (mujâhid). Le « mujâhid », en allant au combat, est certes prêt au sacrifice (fidâ'), il peut devenir « shahîd » s'il est tué, mais le devenir martyr n'est pas intentionnellement visé, il veut se battre et survivre. D'ailleurs, le verbe « sh.h.d » ne peut se conjuguer que sous la forme passive, rapporté à l'inconnu ('ustushhida). Il n'y a pas d'acte volontaire qui corresponde au « shahîd », c'est accidentel et imprévisible. C'est pourquoi l'usage du terme de « shahîd » peut être employé pour quelqu'un qui meurt d'une manière accidentelle, hors combat, notamment lorsqu'il est jeune, et surtout lorsqu'il s'agit d'un enfant. Bref, si le sujet « Mujâhid » est actif, le sujet-martyr est passif.

Or, un événement important va se produire vers le milieu des années quatre-vingt; un événement dans l'ordre du discours, dans la langue arabe elle-même, auquel ni la sociologie politique ni les analyses habituelles n'ont accordé d'attention — et là, je dirais qu'il faut glisser une oreille analytique pour le détecter — c'est l'invention d'un nouveau terme qui n'existait pas,

qui n'a jamais eu cours dans les quatorze siècle de l'histoire de l'islam. Il s'agit de la création d'un mot, certes à partir des potentialités de la langue arabe que j'indiquais tout à l'heure, mais ce mot est inconnu dans l'usage de la langue, jusqu'ici. En effet, à partir de la racine « sh.h.d » va être forgé le terme: « istishhâdî », terme construit selon la forme qui correspond dans les canons de la langue à ce qu'on appelle « la demande pressante d'une chose ». Il s'agit du substantif par lequel va être désigné celui qui effectue « l'attentat-suicide ». Autrement dit, on invente à travers ce nom: « le demandeur de martyre ». Il y a là un virage historique qui fait passer l'univers de signification du « shahîd » de l'ordre du sujet passif, subissant son sort accidentellement, à celui d'un actant, en quête de la mort, sous le mode de tuer et d'être tué simultanément.

FD – Excusez-moi, si c'est un nouveau mot, il n'est pas dans le texte coranique?

Fethi Benslama – Non, il n'est pas dans le texte coranique. C'est vraiment une invention. Ça va avoir une double conséquence. D'abord, à partir du moment où le signifiant « demandeur de martyre » émerge, on ne lit plus les passages coraniques que je viens de citer de la même façon. S'il y a demande, c'est qu'il y a offre de l'Autre. La survie auprès de Dieu n'est plus une consolation prodiguée à ceux qui sont mort sans le vouloir, mais devient un point d'appel à mourir pour survivre au-delà. Deuxième conséquence, les catégories du combattant et du martyr vont être confondues. Le combattant n'est plus quelqu'un qui va combattre et tenter de survivre, il cherche le martyre intentionnellement, c'est-àdire vise une forme de survie plus glorieuse que la vie dans le monde.

On comprend pourquoi les experts du terrorisme ne peuvent prendre en considération une telle invention, ou bien en la mentionnant en passant comme un fait très secondaire. [le passage qui suit a été ajouté après la conférence] Le concept de « demande » n'a pas la portée que nous lui conférons en psychanalyse, à savoir que par la demande se constitue la prise de l'Autre sur le sujet. En rendant possible dans l'univers

du discours et dans la langue arabe, la demande pressante de martyre, s'ouvre « une niche » d'adresse mortifère vers laquelle certains sujets vont s'orienter. Mais par qui « cette niche » fut-elle ouverte, comment devient-elle effectivement attirante, au-delà de la simple invention verbale? On voit bien pourquoi des mots tels que « kamikaze », ou « attentats-suicide », avec toute l'horreur qu'ils recèlent, peuvent dérober cet événement dans le langage à travers lequel se constitue le désir de l'Autre comme désir de voir le sujet se tuer en tuant d'autres. [Fin du passage ajouté] C'est ce qui explique, à mon sens, qu'à un moment donné, puisse se répandre comme la peste la demande de martyre, et qu'apparaissent des demandeurs de martyres, même là où il n'y a ni front, ni guerre, ni situation oppressive.

Nous savons que c'est chez le Hezbollah, en 1983, pendant l'occupation israélienne du sud Liban, qu'apparaît le premier attentat appelé « kamikaze », revendiqué au nom de l'islam. Le mot « kamikaze » est intervenu en référence au massacre de l'Aéroport Lod de Tel-Aviv, exécuté par un groupe de l'Armée rouge japonaise, le 30 mai 1972. Deux des trois terroristes se sont tués eux-mêmes avec leurs grenades. On a pu penser que cet acte a inspiré le Hezbollah; cependant, le mot et le geste autodestructif-destructif ont dérobé le fait le plus important, sans lequel nous ne comprendrions pas l'extension du phénomène, à savoir que le Hezbollah n'était pas seulement un laboratoire où étaient confectionnées de redoutables bombes humaines, selon une technique qui va se répandre dans tout le Moyen-Orient, mais aussi un laboratoire idéologique où fut inventée la machine discursive infernale que je suis en train de décrire.

Pour saisir les ressorts de cette invention, il faut donner maintenant quelques éléments historiques à propos de la création du Hezbollah. Le Hezbollah — en arabe « parti de Dieu » — a été fondé en juin 1982, c'est un mouvement politique et religieux chiite libanais disposant d'une branche armée qui est à son origine. Elle fut créée en réaction à l'invasion israélienne du Liban. Le chiisme est une branche minoritaire de l'islam, mais elle regroupe tout de même 15 % à 20 % des musulmans, par rapport à ce qu'on

appelle les Sunnites qui représentent la majorité orthodoxe. Les Chiites sont majoritaires en Iran, dans les pays du Golfe, en Irak, et ils constituent une minorité dans une quinzaine d'autres pays, dont l'Arabie Saoudite où ils sont majoritaires dans la région pétrolifère. Cette donnée géopolitique n'est pas pour rien dans la stratégie des USA dans la région, ainsi que le réveil d'un conflit ancien entre Chiites et Sunnites.

Ce conflit correspond à un fait historique majeur dans l'islam, il résulte d'une guerre civile sanglante, autour de la succession au fondateur de l'islam. En effet, après la mort de Mahomet, une partie des musulmans considérait que la souveraineté et le pouvoir devaient rester à l'intérieur de la famille de ce dernier. Le premier qui devait en hériter, c'était le cousin du prophète, Ali, qui était en même temps son gendre, mari de sa fille. Une autre partie des musulmans considérait qu'en l'absence d'indication testamentaire dans ce sens, la succession devait se faire par la consultation des musulmans, et pas nécessairement à l'intérieur de la filiation du prophète. Pour aller vite, disons que ce différend donna lieu à une guerre civile, marquée par l'assassinat d'Ali, et surtout le supplice de son fils, qui s'appelle Hussein. Quand je dis supplice cela veut dire qu'il y eut une mise en pièces du corps d'Hussein, c'est-à-dire du petit-fils du prophète. Il me semble que cette mise en pièces du corps d'Hussein, compte tenu de la place qu'elle va occuper dans l'histoire du chiisme, n'est pas étrangère à l'explosion des corps des dits « kamikazes » eux-mêmes. Le corps d'Hussein sera en effet, disloqué et dispersé par ses ennemis.

Le supplice d'Hussein constitue la scène originaire sacrificielle, fondatrice du chiisme. Elle a donné lieu à des récits dans toute la tradition de l'islam et à des rites de commémoration impressionnants dans le chiisme, au cours desquels les croyants s'infligent des actes d'autoflagellation en souvenir de ce supplice, et en signe de repentance, ce qui témoigne de l'intense sentiment de culpabilité dont les adeptes ont hérité.

Le récit qui mène au supplice et celui du supplice lui-même étaient d'une très grande stabilité interprétative dans le chiisme, jusqu'à la révolution iranienne. Jusqu'à 1979, c'est-à-dire pendant quatorze siècle, ce récit est presque tou-

jours le même. En voici schématiquement les séquences principales: Hussein, dans son combat pour récupérer la souveraineté et le pouvoir, qui sont censés revenir dans la filiation du prophète, reçoit des habitants d'une ville importante à l'époque, qui s'appelle Koufa, à 170km de Bagdad, l'assurance qu'ils seront ses alliés. Lorsqu'il part vers eux, avec peu de partisans, il rencontre sur son chemin ses ennemis, beaucoup plus nombreux, ce qui donne lieu à une bataille féroce et inégale. Les habitants de cette ville ne viennent pas au secours de Hussein comme ils l'ont promis. Il se fait massacrer. Le noyau symbolique du chiisme se constitue à partir de ce supplice et du lâchage coupable des habitants de Koufa, dont les Chiites, jusqu'à aujourd'hui, se considèrent comme les descendants, descendants héritiers du crime. Ils ne l'ont pas tué directement, mais par leur défection, ils ont contribué au meurtre.

Après le massacre d'Hussein, les habitants de Koufa vont réagir et mener ce qu'on appellera « des guerres de repentance » qui, comme l'indique l'expression, furent des guerres de vengeance et d'expiation. On retrouve tout cela dans la commémoration de la bataille de Karbala, dans la ritualité du chiisme et dans sa spiritualité. D'où cette foi marquée par un dolorisme qui ressemble à certains égards à ce qu'on trouve dans le christianisme, et pour cause, puisqu'il s'agit du meurtre du fils, dont le père avait été également tué. Il y a ainsi au cœur du chiisme toute une généalogie de martyrs, qui va se poursuivre du reste, car beaucoup de descendants d'Hussein vont connaître un destin tragique. Mais c'est Hussein qui aura la place prépondérante dans l'institution martyrologique, puisqu'il sera surnommé « le prince des martyrs ». Son sacrifice va occulter celui de son père, et ce point me paraît très important dans la suite des développements. Les Chiites ont connu au cours de l'histoire de l'islam beaucoup de persécutions par les Sunnites; il y a eu des massacres d'une ampleur qui a dépassé de loin la Saint-Barthélemy, comme celui qui a eu lieu dans toute l'Afrique du Nord au Xe siècle, massacre qui avait suivi le départ du pouvoir fâtimide à la conquête du Moyen-Orient. Ils réussirent tout de même à fonder une dynastie qui régna pendant plus de 170 ans sur le monde islamique, règne marqué, semble-t-il, par beaucoup de tolérance. Par la suite, les Chiites en tant que communauté religieuse renonceront à la conquête du pouvoir, s'éloigneront de la politique, et choisiront un quiétisme qui favorisera un développement spirituel remarquable. Ils donneront à l'Islam ses plus grands philosophes et des soufis d'envergure.

Jusqu'à la révolution iranienne, le récit sacrificiel d'Hussein s'organise autour du schéma classique, tel que je l'ai indiqué tout à l'heure: Hussein est un combattant (mujâhid) qui est tué à Karbala par ses ennemis et devient un martyr (shahîd). Les fidèles communient autour du souvenir de son supplice, en tant que communauté coupable. Son martyre est considéré comme inimitable. Avec la révolution iranienne, émerge une nouvelle figure du Chiite révolutionnaire, et avec elle, une nouvelle lecture de la scène du supplice d'Hussein. Cette lecture va provoquer une mutation décisive dont l'une des conséquences est d'ouvrir la « niche » des « attentats-suicide ». Cette lecture est une interprétation qui provient d'un intellectuel iranien, proche de Khomeiny, qui s'appelle Ali Sharîatî (1933-1977). Il s'agit d'un penseur qui a joué un rôle très important (traducteur de F. Fanon, Docteur en sociologie de la Sorbonne, il eut une influence telle que les services secrets du Shah l'ont assassiné.), en théorisant la rencontre entre l'islam et la lutte des classes. Il fut l'inventeur de ce qu'il a appelé lui-même « le chiisme rouge » (rouge comme le sang des martyrs, rouge comme l'emblème de la révolution prolétarienne) [voir sur ce point, mais aussi pour l'ensemble de la question des martyrs révolutionnaires en islam, le livre de Farhad Khosrokhavar, Les nouveaux martyrs d'Allah, Champs/Flammarion, 2002.]. L'interprétation nouvelle qu'il va proposer de la scène sacrificielle d'Hussein porte sur les points suivants:

1- Hussein n'est pas seulement un combattant « Mujâhid » qui a rencontré la mort, alors qu'il ne la voulait pas, mais a choisi d'y aller en connaissance de cause. Il savait qu'il allait mourir, il y a été dans une volonté de dépassement de soi pour la cause. Il n'est pas donc seulement un « combattant-martyr », mais un « martyr-martyr ». C'est en ce sens qu'il était « demandeur de martyre » (« istishhâdî »).

2- Les Chiites ne sont pas seulement coupables collectivement, en tant que communauté héritière de celle de Koufa, d'avoir abandonné Hussein à la mort, comme le dit l'interprétation traditionnelle, ils sont individuellement et subjectivement coupables. On assiste ici, à quelque chose comme une privatisation de la névrose collective sacrificielle, comparable à celle que Freud relève pour la névrose obsessionnelle, par rapport à la religion.

3- Cette individualisation ou privatisation implique que le sujet chiite révolutionnaire n'est plus seulement celui qui communie dans la culpabilité avec les autres, mais doit s'identifier totalement à Hussein, en imitant sa demande de martyre. Il n'est plus simplement un communiant, se souvenant de l'événement, mais une conscience actualisante de cet événement. Autrement dit, il ne s'agit plus de commémoration du sacrifice d'Hussein, mais de sa reproduction. On ne se remémore pas, on répète. Le sujet doit répéter pour lui-même, comme s'il était Hussein.

Le Hezbollah a fait fonds sur cette nouvelle interprétation de la scène sacrificielle par Ali Sharîatî. Il ne s'agit donc pas seulement d'une organisation qui a inventé la pratique des « attentats-suicide » — et qui conditionne certains de ses membres à « l'auto-mise à mort », ce qui est possible — mais aussi et surtout un laboratoire dans lequel a été mis en œuvre un nouvel agencement signifiant qui a réouvert la trappe de la scène sacrificielle originaire. Qui ne voit à quel point ce remaniement est considérable, car il modifie le rapport du sujet chiite à Hussein comme idéal. D'inaccessible, l'idéal est désormais ce qu'il faut être. Hussein devient le lieu d'un appel à venir à lui dans la mort volontaire. [Note après coup: on pourrait dire ici que l'idéal a absorbé le moi, et c'est ce qui mène à l'autosacrifice.]

L'hypothèse que je propose ici est la suivante: à travers le nouveau signifiant « istchhâdî », Hussein n'assure plus dans la culture la fonction de gardien du Père mort, en prenant sur lui le sacrifice absolu. Ou bien, en d'autres termes, il ne fait plus médiation (faire médiation, c'est rendre la chose non-médiate), ne barre plus

l'Autre, ce qui ouvre à la confrontation au Père idéal. Je rappelle qu'en psychanalyse, le Père mort est un point de l'origine inaccessible, point d'ancrage du symbolique, qui tempère les exigences du Père idéal, lequel est une figure menaçante, cruelle, persécutrice, qui appelle au sacrifice. On serait donc ici, devant un remaniement de ce que Freud a appelé « le Surmoi de la culture », notion restée insuffisamment élaborée.

Ce qui irait dans ce sens, c'est le rôle dit d'intercesseur (Châfi') qui est conféré au « demandeur de martyre » dans ce nouvel agencement signifiant. Nous rencontrons cette appellation dans les testaments de ceux qui accomplissent les attentats, et qui s'adressent à leur mère (prioritairement), à leur père, à leurs frères, en leur disant: « Je pars intercéder pour vous ». Dans le discours des familles également, on attribue à ces fils le titre d'intercesseurs. D'avantage encore, les autorités du Hezbollah en font un critère pour autoriser un candidat à devenir martyr. Voici ce que dit Sayed Hussein Nasrallah, le chef du Hezbollah (dont l'un des fils a accompli l'autosacrifice), de sa rencontre avec un candidat: « Je lui ai demandé une seule chose, et c'est en fait la seule condition que j'impose pour faciliter formellement l'arrivée du demandeur de martyre sur le terrain, obtenir, avec les autres, son intercession ».

Qu'est-ce donc cette intercession? Ce terme (châfi') provient d'une racine en arabe qui signifie « l'amnistie » et « du pardon ». Le titre est accordé à quelqu'un qui peut s'entremettre pour obtenir le pardon pour un autre, auprès d'un souverain, ou auprès de Dieu, quand l'intercesseur est un saint homme. C'est donc une fonction de tiers qui allège la dette et la culpabilité d'un sujet, lui évite la sanction. On ne saurait faire du « demandeur de martyre » un tel intercesseur, si celui auprès duquel il s'en va n'était pas une figure menaçante, capable de représailles, et si ces jeunes hommes n'étaient pas des fils qui s'envoient dans la mort circonvenir la terreur du père idéal.

Je voudrais mentionner deux autres aspects qui se trouvent dans les testaments et les discours des demandeurs de martyre et de leurs proches. C'est d'abord la dimension que j'appellerai, à la suite de Kantorowicz: « l'agonie pour la justice ». Cette expression vient dans un texte intitulé: « Mourir pour la patrie » (publié la première fois en 1951, repris chez Fayard en 2004), où l'auteur montre comment le motif du « martyre » va être transposé du christianisme au nationalisme, pendant la première guerre mondiale. Dans le discours théologique du christianisme, « l'agonie pour la justice » est le prix à payer pour recevoir la couronne des martyrs. Nous retrouvons ce même motif dans les testaments des demandeurs de martyre, pour justifier leur « auto-mise à mort », mais en mêlant dans le cas présent le national et le religieux. Ils invoquent presque tous l'exigence de justice comme mobile de l'autosacrifice. Cependant, un fait attire l'attention: la plupart des testaments que j'ai lus sont adressés aux mères, ou bien à elles en premier lieu! Que signifie cette attestation pour la mère? Serait-ce une forme de ce qu'on appelle dans le christianisme la Piéta, cette scène où le fils abandonné à la mort par son père est porté dans la douleur par sa mère, comme ultime témoignage du sacrifice absolu? En écartant les pères du circuit de l'adresse testamentaire, ne s'agit-il pas de signifier que l'autosacrifice des fils intervient parce que les pères ont échoué à obtenir justice? N'est-ce pas cohérent avec le recours au Père idéal? Ce faisant, les fils, non seulement endettent leurs pères restés vivants, mais s'érigent en père de leur père.

La deuxième dimension importante dans ces testaments concerne le passage vers la vie éternelle à travers la mort. Le paradis mobilise en effet tout un imaginaire où le corps déchiqueté va être récupéré libidinalement grâce aux « houris », ces femmes éternellement vierges qui sont promises aux élus. La mort prend ici la forme d'une union avec un féminin absolu, non entamé et inentamable. Du reste, on rapporte dans beaucoup de cas « d'attentats-suicide », l'organisation, la veille de l'acte, d'une cérémonie au cours de laquelle on fête les noces du demandeur de martyr.

Je dois arrêter là cette approche du réseau signifiant dans lequel sont pris ce qu'on appelle « les attentats suicide » dans le monde musulman. C'est une première approche, mais elle montre que ces actes effroyables ne sont pas moins inscrits dans l'ordre du discours et com-

mandés par lui; un ordre du discours sur la guerre et la mort qui a subi une mutation décisive, de sorte qu'avec « presque » les mêmes éléments, on produit de nouveaux effets. J'ai dit « presque », car l'invention du signifiant « istishhâdî », le demandeur de martyre, fait basculer l'ensemble dans un nouveau rapport à la mort, à la destruction de soi et de l'autre. Il me semble que seule la psychanalyse peut mettre à jour de tels processus, ce qui n'annule aucunement les autres approches, car même lorsqu'il s'agit du pire, c'est toujours le langage, plus exactement des catastrophes dans le langage, qui y mènent. Cette catastrophe, je l'ai située, dans mon hypothèse, dans une sorte de descellement du Père mort, au profit du Père idéalisé.

Je reviens maintenant au thème du début de cette intervention. « Cliquer la mort » : qu'estce que Freud aurait dit, s'il devait écrire aujourd'hui de nouvelles « Actuelles sur la guerre et la mort »? Il aurait probablement fait l'économie de cette démonstration à propos du « plaisir de détruire que la morale civilisée déroberait sous l'humble voile de l'illusion ». Il aurait renoncé à mentionner ce qu'il appelle les « hypocrites de la culture », dont la conformité à la civilisation n'est que de façade. Car le plaisir de détruire est aujourd'hui à découvert, comme la forme générale des rapports des humains aux humains, et à leur monde. Et « les hypocrites de la culture » opèrent à visage découvert, par exemple dans les discours et les actes de ce qu'on appelle « les ultras libéraux ». Il aurait probablement renoncé aussi au peu d'espoir qu'il avait sur la possibilité que la mise à nu du plaisir de tuer, le dévoilement du tripot pulsionnel de la destruction, puisse apporter quelque modification à la passion de tuer. Car, depuis la deuxième guerre mondiale, le dévoilement n'a jamais été aussi étendu qu'aujourd'hui, alors que la passion de détruire est toujours en extension.

On se souvient que dans la deuxième partie des « Actuelles sur la guerre et la mort », Freud s'arrête longuement sur le déni de la mort, sur le compromis passé avec elle, de sorte que notre posture fondamentale consiste à se penser comme mortel/immortel. Et d'évoquer le rôle des religions dans la contestation de la mort comme anéantissement de la vie, à travers les idées de vie poursuivie après la mort apparente. Mais qu'aurait-il dit de ces « clics » qui donnent la possibilité de multiplier à l'infini les vies et les morts? La technique va en fait, au-delà de ce que les religions ont imaginé à ce propos. Le sujet cliquant est en effet un revenant à l'infini. Et l'imaginal actif que lui ouvre la technique est un fardage de la mort qui n'a rien à envier à celui du religieux. Bien mieux, il est au comptant, il n'a nul besoin d'attendre le passage dans l'autre monde, il peut se payer autant de vies et de morts qu'il veut; il peut le faire pendant des heures et des jours, et nous savons que sa puissance addictive est un phénomène global. C'est dans cette partie que Freud rappelle la réplique de l'âme d'Achille à Ulysse, réplique que j'ai mise en exergue de mon propos ce soir, comme le rappelait France Delville. Voici le passage cité par Freud où Ulysse fait d'abord l'éloge d'Achille dans ces termes:

« Jadis quand tu vivais, nous tous, guerriers d'Argos,

T'honorions comme un dieu, en ces lieux aujourd'-hui,

C'est toi qui sur les morts exerces la puissance; Pour toi, même la mort, Achille, est sans tristesse! ».

Et l'âme d'Achille de répliquer:

« Oh! ne me farde pas la mort, mon noble Ulysse! J'aimerais mieux, valet de bœuf, vivre en service Chez un pauvre fermier, qui n'aurait pas grand'chère.

Que régner sur ces morts, sur tout ce peuple éteint! »

(Odyssée, XI, v. 484-491)

« Oh! ne me farde pas la mort, mon noble Ulysse! », cette phrase m'a arrêté, en me disant que « farder la mort » était peut-être autre chose que le déni (Verleugnung) de la mort, dont parle Freud. Peut-être s'agit-il d'une forme extrême du déni. En venant au Robert, Dictionnaire historique de la langue française, on trouve attestés « farwidhon » et « frawjan » du haut allemand qui signifient « teindre » et « colorer ». Le Robert mentionne les significations suivantes: mettre du fard, maquiller, embellir, envelopper, masquer, voiler, déguiser, donner une apparence trompeuse. Le Littré propose la signification de

« cacher le défaut », ce qui ramène alors au déni freudien, comme déni de la castration. Mais, cacher le défaut se double ici d'une dimension esthétique. Ces deux dictionnaires évoquent ensuite « farder » dans le sens de la charge : « le fardeau », « la farde », « le fardement », sans indiquer le lien entre l'embellissement et la charge. On pourrait penser que le déguisement et l'embellissement consistent à porter quelque chose de supplémentaire. Il y aurait donc l'idée du supplément et de la suppléance, ce qui n'est pas sans convoquer le fétiche. Le Robert indique rapidement, que le mot « Fard » vient probablement de l'Arabe, et qu'il signifie la charge. C'est un fait que le mot « fardh » désigne dans cette langue la charge et l'obligation. Il est possible de réunir « le fardeau » et « le fardement », c'est-àdire la charge et l'esthétisation de la mort, au niveau de ce que Freud appelle « le Surmoi de la culture ». Par exemple, il y a à l'intérieur de l'islam une esthétisation théologique et pornographique de la mort (théopornographique, pourraiton dire), parce que dans le paradis des musulmans, les mecs baisent, ils baisent à l'infini, avec des femmes éternellement vierges et des orgasmes millénaires. Je rappelle qu'en islam, ce sont des théologiens qui ont écrit la grande majorité des ouvrages érotiques ou pornographiques. Ce fait illustre l'impératif surmoïque de la jouissance.

La façon contemporaine de farder la mort, c'est ce que nous voyons dans le cinéma aujour-d'hui, à travers la production de tout un art du massacre et de la destruction. Avec Internet, cet art a fait un pas supplémentaire, il n'est plus fixé sur la pellicule d'un film une fois pour toutes et pour tous, le jeu cybernétique permet sa reproduction individuelle, autonome et renouvelée.

Il est certains que les nouveaux développements de la technique ont des effets sur ce que Freud a appelé « le Surmoi de la culture », encore faut-il que la recherche psychanalytique explore cette voie. Mais il faudrait ici intégrer la dimension proprement politique, au niveau de la demande de justice, et pas seulement au regard du tort qu'inflige l'occupant à l'occupé. C'est un fait que l'occupant peut infliger des humiliations intolérables qui justifient la révolte et l'usage de la force contre la force oppressante. Mais nous avons vu qu'au cours de la période coloniale, l'usage de la force par les combattants contre l'oppresseur n'a jamais recouru à l'autosacrifice comme arme de destruction de l'ennemi. Il a fallu donc que quelque chose d'autre se produise, pour que dans le monde musulman, l'appel à l'autosacrifice porte autant, et que les candidats au martyre se multiplient. L'émergence d'un discours qui crée « le demandeur de martyre » doit être rapporté à la condition politique dans ce monde. Il me semble, en effet, que lorsque se répand de cette manière l'appel à l'autosacrifice et les réponses qui s'y soumettent, c'est que cer-

taines garanties fondamentales qu'offre la communauté humaine ne sont plus acquises. Et c'est le cas dans beaucoup de pays de cette région. « Le Surmoi de la culture » en vient à exiger alors cette « agonie pour la justice », à travers laquelle les fils vont s'autodétruire, en répandant la peste, fasciste. Car il s'agit bien de fascisme, lorsque la mort se substitue au politique. Mais là, j'ouvre un autre exposé sur les similitudes entre le discours fasciste et certains discours islamistes, que je ne ferai pas ce soir.

De la signification de « l'homme Moïse »

De la signification de « l'homme Moïse »

Jean-Paul Hiltenbrand

Ainsi, la religion du livre est née, et nous le savons par l'Histoire, au moment de la destruction du temple de Jérusalem. Mais, déjà ce lieu de culte n'était plus nécessaire, n'était plus indispensable puisqu'ils avaient le Livre. Il suffit de lire le Livre. La religion du livre est née, et nous le savons par l'Histoire, au moment de la destruction du temple de Jérusalem. Mais, déjà ce lieu de culte n'était plus nécessaire, n'était plus indispensable puisqu'ils avaient le Livre. Il suffit de lire le Livre. Autrement dit: c'est une religion qui va pratiquement contre les idées traditionnelles que nous pouvons avoir de la religion.

C'est une religion qui est contre la religion, c'est-à-dire le rituel de certaines cérémonies et ça a du même coup des conséquences considérables au niveau de la transmission, le fait que la transmission se fasse par le livre, qu'elle se fasse également dans le cadre d'un progrès de l'esprit et puis aussi par certaines structures discursives particulières.

Te vais reprendre quelques arguments concernant *l'homme Moïse et le monothéisme* afin de remettre un peu à sa véritable place dans l'histoire de la psychanalyse cette œuvre fondamentale. Comme vous le savez, c'est la grande œuvre dernière de Freud qui vient s'inscrire dans une situation contingente, dans un contexte particulier celui de l'*Anschluss* et d'être une œuvre testamentaire dont on peut se poser la question: quel message dernier est contenu dans cette œuvre en ce qui concerne bien sûr la psychanalyse? Voilà toutes les raisons de faire une lecture et en même temps, toutes les raisons de faire de ce texte une lecture erronée.

Au regard d'abord de la résurgence actuelle des formes religieuses que vous observez et en même temps du mouvement de sécularisation qui s'est mis en place un siècle avant Freud et qui semblait avoir un cours irréversible. C'est le premier aspect. Le deuxième aspect est que l'homme Moïse et le monothéisme est une affaire qui remonte à plus de trois millénaires. Cela pose la question de savoir comment un fait qu'on va d'abord dénommer culturel, aura pu se maintenir durant cette longue période et puis la deuxième question que nous aurions aussi à évoquer, à ce propos est quelle est la nature de son mode de transmission? Enfin, la grande question au regard de l'analyse cette fois est que, cette

intuition qui est de Freud, qui est à l'origine de cet écrit, est-ce que cette intuition se vérifie? Et nous, analystes, qu'avons-nous à retenir?

Partons de cette remarque que si Moïse et le monothéisme qui lui est lié ont plus de trois millénaires, la question reste entière de savoir comment un fait d'abord d'ordre culturel a-t-il pu se transmettre pratiquement sans déformation sur une durée aussi longue et en dépit de tous les bouleversements sociaux, historiques, politiques qui ont eu cours dans l'aire géographique qui ont agité cette histoire? Ajoutons à cela le phénomène de la diaspora du peuple juif et puis les changements de langue, l'obligation de traduire cette Bible dans la langue grecque d'abord et puis son passage en latin et ensuite dans les différentes langues vernaculaires, etc. L'intuition de Freud consiste dans l'affirmation que la pérennité de ce monothéisme correspond à son adéquation avec des phénomènes permanents de la subjectivité humaine et de ses critères inconscients.

Il s'agit également pour nous d'examiner, d'apprécier la pertinence de la seconde thèse de Freud contenue dans ce texte, à savoir celle qui tourne autour du refoulement, de la période de latence, du retour du refoulé et par conséquent de la nature symptomatique de la religion. Je vais tout de suite ouvrir une petite parenthèse, j'en reparlerai tout à l'heure, la thèse de Freud est que la religion est un symptôme, plus exactement une névrose. Cette position était celle qu'il croyait légitime, j'ajouterai tout de suite que ce n'est plus notre articulation, au sens où nous ne considérons pas que le fait religieux soit un symptôme ou une névrose. Ce texte suit aussi ce fameux article qu'il a rédigé: l'avenir d'une illusion. Il y a ce problème de pérennité, cette question du refoulement et puis le troisième problème contenu dans cet ouvrage, dans son élaboration même, est de mesurer la question de la pertinence du mythe du meurtre du père auquel Freud donne une grande signification, une grande portée, et vous l'avez sans doute compris, ce troisième terme est bien le plus important, plus important que le statut de la religion et en tant que symptôme ou illusion.

Ces trois thèses, il faut sévèrement les discriminer l'une de l'autre car à la limite, elles peuvent a priori être considérées comme indépendantes l'une de l'autre, au point que si l'une s'avère fausse, le sens du texte n'en souffre guère. Je rappelle ces trois thèses pour les circonscrire chacune:

d'abord, le fonctionnement du monothéisme. Où nous avons affaire essentiellement à des notions historiographiques et au problème de la transmission

le refoulement et la période de latence, qui sont des faits d'observation clinique

et puis la troisième thèse qui est celle du problème du père.

Ce dernier point n'est pas spécifique de l'homme Moïse, mais de l'ensemble de l'œuvre de Freud. Il convient de bien cliver ces trois problèmes puisqu'ils sont indépendants. Car comme on l'aperçoit aujourd'hui la fonction du père dans l'élaboration freudienne, je le précise tout de suite, est restée un embarras considérable. Cet embarras a hypothéqué les cures, celles de Freud mais aussi celles de ses élèves immédiats, elle a également hypothéqué la finalité de la cure ellemême. Par ailleurs, à juger par ce qui se dit, s'énonce parmi nous, les analystes, pas ceux forcément de notre groupe mais de l'ensemble de ce qui se dit autour de cette notion du père, il ne semble pas non plus que l'élaboration de Lacan sur les Noms-du-Père ait reçu sa pleine portée et sa pleine signification. Il est par exemple peu probable de parvenir à la résolution des symptômes dans notre pratique en gardant dans la même main le monothéisme comme religion et la notion du meurtre du père d'autre part et la fonction du Nom-du-Père de Lacan.

La raison en est très simple: c'est que le premier est un évènement à considérer d'abord, je parle du monothéisme, comme une mutation culturelle considérable et qui est à mettre à l'honneur des juifs, le second, c'est-à-dire le symptôme, appartient à la subjectivité de la névrose, quant au troisième, le Nom-du-Père, je le définirai ainsi: c'est un mode de résolution, de cristallisation dans le registre du symbolique et qui répond de la difficulté pour le sujet, en général, à établir une dynamique stabilisée du désir qui ne soit pas sans l'Autre, le grand Autre. Précisons de suite que ce Nom-du-Père relève de la fonction du grand Autre et que ce grand Autre

ne saurait par ailleurs être réduit à la seule fonction du Nom-du-Père, en sorte que si le monothéisme, le meurtre du père et le Nom-du-Père ont une relation de solidarité quelque part dans la tradition, le travail de l'analyste se doit en revanche de les distinguer scrupuleusement et ceci depuis Lacan, bien entendu, et c'est la condition pour qu'une cure parvienne à son terme. Vous voyez, tout cela est dans un certain sens, dans un certain cadre de gravité de notre pratique, celui de la possibilité d'une issue où se trouve ce grand texte de Freud.

Avant d'entrer dans le débat que pose ce texte au regard de l'analyse, je voudrais faire deux mentions qui doivent être soulignées pour saisir les véritables questions que soulève l'homme Moïse de Freud. Le premier point, je l'ai déjà évoqué, est que Freud considère la religion comme une névrose; interprétation discutable, ne serait-ce qu'en raison du statut du grand Autre dans la subjectivité du parlêtre et donc du caractère irréductible de cette référence aussi bien présente dans la religion, dans la cure que dans le transfert. Je m'explique car c'est peut-être un peu rapide: ce grand Autre est, je dirais, un lieu suscité par le langage, par l'usage du langage et il détermine un lieu inconscient où notre parole, où notre expression trouvent leur référence. Lorsque je parle, comme maintenant devant une salle, je suppose que ce grand Autre nous est commun, que ce que j'explicite par des mots, par des phrases, avec une syntaxe respectée si possible, eh bien! vous êtes susceptibles d'en saisir le sens. Ce lieu n'est pas déterminable entre nous, vous pouvez le mettre au-dessus, à côté, en dessous, il faut simplement ce point de référence entre nous pour que nous puissions nous entendre. Freud l'avait défini, comme vous le savez dès le début de son œuvre par le terme de andere Schauplatz: une autre scène. Nous parlons dans un contexte mais quelque chose se passe sur une autre scène qui fait que ce que je dis ou ce que j'essaie d'énoncer va au-delà, franchit une limite qui dépasse amplement mon propos et qui fait que justement, lorsque je parle et que j'évoque là ce travail de Freud, nous ne sommes pas dans le registre de la communication. La communication c'est: « voici un micro, ceci est une bouteille », alors que le propos, l'énoncé, l'élaboration suppose quelque chose qui se complète d'un autre lieu. Ce lieu Autre est ce qui permet, qui n'est occupé par aucune figure particulière et qui peut fonctionner dans le langage courant, dans notre relation langagière, qui peut aussi bien fonctionner dans le cadre d'une religion, et il est vrai que les religions, en général, posent un lieu qui est externe au sujet, au croyant et il est vrai également que la nature symbolique de nos relations habituelles, quotidiennes, quand nous sommes des gens civilisés, présuppose entre plusieurs personnes un lieu de référence commun qui est là aussi ce lieu de l'Autre. Il se peut, comme je l'ai évoqué à l'instant, que le père dans sa matérialité ne se réduise pas à cette simple présence physique mais qu'il ait une dimension qui, je dirais, dépasse sa propre incarnation. Il en va ainsi des formes d'autorité dans notre société, le roi par exemple, avait sa personne et puis il avait cette ascendance sur le peuple, raison pour laquelle Kantorowitz a pu parler des deux corps du roi, c'est-à-dire cette double fonction, à la fois réelle et symbolique. Si vous voulez, la religion comme névrose, cette thèse de Freud est un peu discutable puisque nous savons par notre expérience clinique qu'il y a toujours un lieu Autre qui définit tout ce qui concerne les relations humaines et en particulier la fonction du transfert suppose instantanément cette référence en un lieu Autre.

Le second point, tout aussi essentiel à souligner, est que si le monothéisme juif est la religion du père, la difficulté de Freud et du cadre doctrinal de sa conception de l'analyse est de faire du père cet Un référent majeur de la cure et c'est bien en quoi la cure devient insoluble puisqu'elle ferait de la psychanalyse une autre modalité de la religion, en quelque sorte, ce qui malheureusement se vérifie parfois. Ou alors, elle engagerait si ceci était juste, la psychanalyse dans une démarche qui ferait que la névrose ne serait qu'entretenue, sans aucune amélioration envisageable. Dans cette lecture de ce texte des embûches se rencontrent en différents points de son élaboration. Comme d'habitude, le texte de Freud est d'une richesse quasi infinie et mon propos ne sera pas de reprendre point par point une lecture avec vous mais de nous interroger dans quelques directions.

Le premier point pour Freud serait le meurtre du père qui serait en quelque sorte l'acte fondateur du monothéisme, du monothéisme juif en particulier, et donc, cet acte fondateur, ce meurtre serait un évènement refoulé qui traverserait son histoire et qui maintiendrait le monothéisme dans son cadre, plus exactement dans sa structure initiale. Or, c'était le temps de l'historiographie de Freud, c'est-à-dire jusqu'en 1938. Il semblerait que d'abord, l'historiographie moderne, l'avancée des connaissances sur toute cette histoire ne nous ait pas apporté la preuve de ce meurtre de Moïse, en revanche, l'historiographie moderne nous propose une autre interprétation dans la mesure où cet évènement n'a jamais été trouvé, ni chez les témoins de l'époque, aussi bien chez Strabon, Tacite, Hérodote et d'autres qui ont décrit les us et coutumes des juifs et des égyptiens, nous considérons avec les historiographes que la mise en place du monothéisme a eu effectivement un caractère traumatique, peutêtre une secousse, un choc aussi considérable que si on avait assassiné Moïse mais que ce n'est pas le meurtre de Moïse, et donc tout la suite, dont l'interprétation de Freud du même coup ne concernerait pas non plus le meurtre du père. En revanche, ce serait un acte déicide, ce serait dans l'acte de fondation du monothéisme la réalisation du meurtre des dieux païens et d'un déicide plus particulier, celui envers le premier dieu monothéiste d'Aton de création égyptienne. En effet, entre la première incursion du monothéisme d'Aton dans le Sinaï et la véritable instauration du monothéisme juif, il s'est passé plusieurs siècles, Freud insiste beaucoup sur cet espace entre le moment du meurtre c'est-à-dire le moment déicide et puis l'instauration finale du monothéisme juif et entre temps, cette affaire-là a été refoulée! Effectivement, là, nous avons la période de latence, une période d'incertitude liée à ce fait maintenant reconnu que ce n'est pas un monothéisme ordinaire et que l'on a donc ici véritablement l'inscription d'un signifiant dans le symbolique. Freud insiste pesamment dans un de ses passages sur le fait qu'il y a la mémoire de la parole, de ce qui se transmet de façon verbale de générations en générations: la mémoire, la parole, récit, épopée, tout ce qu'on veut. Et puis l'écrit: l'écriture, les Ecritures qui sont donc un condensé de cet évènement et de sa suite.

Ce qu'il faut savoir, c'est que des monothéismes, il y en a eu, semble t-il, en pagaille et vous avez l'exemple grec, qui est un excellent exemple, il y a Zeus qui est le grand Dieu, omnipotent, omnipuissant et puis il y a des petits dieux qui pullulent alentour. C'est déjà, une forme de monothéisme. Il y avait dans les tribus du Proche-Orient d'autres formes de ce monothéisme, toutes n'étaient pas polythéistes, comme on disait chez les anciens, ce qui fait que dans la description historiographique, on distingue les anciens monothéismes et le monothéisme nouveau, celui de Moïse. Quelle est la différence?

Elle est absolument radicale, fondamentale: les anciens monothéismes avaient un Dieu majeur, important et puis à côté il y avait les petits dieux comme dans la tradition grecque. C'était raconté, il y avait une légende plus ou moins bien développée dans ces peuplades du Proche-Orient. Le nouveau monothéisme se caractérise par ceci qu'il y a un dieu unique mais surtout que tous les autres sont interdits. Autrement dit, il y a interdiction du même coup de toutes formes de syncrétisme. C'est une religion qui va se maintenir dans sa forme pure, initiale. La grande conséquence de cet acte de déclarer un dieu et d'interdire tous les autres aux croyants, même si d'autres peuplades voulaient adorer telle ou telle figure, peu importe, ce n'était pas là le problème, le problème c'est que pour le peuple juif, il n'y en avait qu'un seul et les autres sont interdits. Ceci a une conséquence fondamentale: à partir de ce moment là, il y a dans la structure une différence qui est faite entre le vrai et le faux, entre le vrai dieu et le faux dieu et cette nouvelle relation exclusive à la vérité est un bouleversement culturel profond. Nous savons par les études qui ont été faites que les peuples qui étaient polythéistes, ou monothéistes avec d'autres dieux à côté, n'avaient pas cette caractéristique psychique, intellectuelle de distinguer le faux du vrai. On le retrouve aujourd'hui, dans ce que j'appelle la culture patchwork, c'est-à-dire qu'on ramasse des petits morceaux dans tous les coins, on les met ensemble dans une mémoire et on n'arrive plus à distinguer ce qui est vrai ou faux. Dès lors se pose la question de ce qu'a retenu l'étudiant ou le thésard sur son

affaire? Ceci est le signe non pas de leur incapacité mais le signe que le monothéisme n'a plus cours dans leur esprit.

Cette distinction entre le vrai et le faux est sacrée, radicale, décisive, est issue d'une religion dont la vérité a été révélée, cette vérité est Une, unique, sans partage et dès lors, elle exclut toute autre possibilité de vérité. C'est aussi cette exclusivité qui va isoler, en quelque sorte le peuple élu, puisque l'autre caractéristique du monothéisme juif est que c'est un monothéisme fondé sur l'élection d'un peuple, lequel peuple, dès lors est unique détenteur de cette vérité et qui va donc se révéler également intolérant à toute autre prétention de vérité. Du même coup, dans cette identité qui le définit, d'être sujet élu, ayant accès à une vérité exclusive va permettre de mettre en place l'altérité. A partir du moment où la vérité est une, eh bien l'altérité, c'est les autres hommes, les autres opinions, etc. Si je suis élu, j'appartiens à une tribu, à une caste et les autres sont ceux qui ne sont pas élus, qui ne sont pas détenteurs de la vérité. Cette séparation radicale précipite en quelque sorte le phénomène d'identité sur un trait spécifique unaire qui instaure en même temps l'altérité. Cette propriété de scinder, on va l'appeler intellectuelle, subjective, cette capacité de trancher entre le vrai et le faux, est ce qui donnera fondement à un système rationnel, tout à fait inédit dans cette époque et qui va changer profondément la culture des peuples sémites et évidemment avoir des conséquences considérable en introduisant un changement éthique, politique, social, culturel. Lorsque on développe toutes ces conséquences on comprend, on saisit que ce monothéisme a été traumatique, que ça a été un véritable tremblement de terre pour ces peuples. En effet si je peux du même coup départager le vrai et le faux, je peux aussi donner fondement à la négation dont vous savez sans doute, combien Freud d'abord, et Lacan ensuite, ont considéré que cette négation était la forme primitive, radicale, manifeste, manifestante de l'Inconscient. En conséquence ce fondement de la négation introduira cette espèce de possibilité, ce potentiel rationnel du savoir qui désormais va se mettre en place.

C'est là, la sortie de l'archaïsme et c'est

cela aussi qui va permettre la sortie des images de cette culture, à savoir qu'à partir de là, existe une vérité indépendante des images qui deviennent des idoles, elles sont païennes et donc interdites. C'est de cette manière que cette culture va entrer dans un cycle de progrès. La thèse de Freud, (il y a un chapitre spécialement consacré au progrès de la vie de l'esprit), est que cet arrachement au champ des images va faire l'originalité du peuple juif et pousser à l'obligation de se tourner vers des activités essentiellement intellectuelles et spirituelles. Un autre phénomène se déroule de façon connexe, qui consiste dans la dématérialisation du Dieu: plus de statue, plus d'image, plus de représentation, etc. toutes ces statues, images, représentations étant occasions d'idolâtrie. Autrement dit, en réalisant une ascèse complète de tout ce qui est votre vue, eh bien, vous êtes condamnés à n'opérer que dans le champ de l'esprit et bien entendu dans ce cadre là, l'écriture, les Ecritures vont prendre un caractère tout à fait prééminent. Autrement dit, le monothéisme juif est par excellence une religion du Livre. Comme vous avez pu l'observer, pas un seul moment, je ne vous ai parlé de foi ou de croyance.

A ce propos, Freud fait un long commentaire (environ 6 ou 8 pages) sur la circoncision et il nous explique pourquoi la circoncision s'est transmise des Egyptiens mais surtout qu'il s'agit d'un acte d'alliance avec la divinité. A partir de ce moment-là, vous êtes intégrés dans le peuple élu et vous n'êtes plus obligés de vous épuiser à croire, à avoir la foi comme dans le monothéisme chrétien. En effet l'acte d'alliance implique que quelles que soient les idées que vous pouvez faire prévaloir, vous avez été circoncis et dès lors vous appartenez à ce peuple et par conséquent, vous appartenez au champ de l'élection comme élu de Dieu. C'est intéressant pour nous, dans l'analyse puisque cela récuse toutes les formes d'adhésion subjective, vous êtes marqués au niveau du corps et vous appartenez à un ordre où il n'y a plus rien à discuter ni plus rien à croire. La dispense de croire ou de ne pas croire change radicalement le dispositif subjectif, ne plus être dans l'obligation d'idolâtrer une figure divine a des conséquences énormes et c'est sans doute par ce biais-là: cette absence de choix, cette absence de sentiment qui font la force de ce monothéisme.

Ainsi, la religion du Livre est née et nous savons par l'Histoire, qu'au moment de la destruction du temple de Jérusalem, déjà ce lieu de culte n'était plus nécessaire, n'était plus indispensable puisqu'ils avaient le Livre. Il suffit de lire le Livre. Il est clair que ce monothéisme est une religion qui va pratiquement contre les idées traditionnelles que nous pouvons avoir de la religion. C'est une religion qui est contre la religion, c'est-à-dire le rituel de certaines cérémonies et cela a du même coup des conséquences considérable au niveau de la transmission : le fait que la transmission se fasse par le Livre, qu'elle se fasse également dans le cadre d'un progrès de l'esprit et puis aussi par certaines structures discursives particulières.

A titre d'exemple je citerais un auteur qui a écrit un excellent texte, il s'appelle Erich Auerbach. Il a écrit dans des conditions épouvantables, à Istanbul, pendant la deuxième guerre mondiale. C'est un juif qui s'est sauvé d'Allemagne, mais il n'avait pas choisi le bon endroit pour se réfugier puisqu'il s'est retrouvé très rapidement confronté à l'antisémitisme. Il a écrit un ouvrage : « Mimesis » que certains d'entre vous connaissent peut-être, et dans un chapitre intitulé: la cicatrice d'Ulysse, il compare la structure d'énonciation du texte de certaines histoires bibliques et celle du texte d'Homère qui décrit l'histoire de la cicatrice, l'histoire de la rencontre d'Ulysse avec sa vieille nourrice qui reconnaît Ulysse à sa cicatrice. Dans la description de certaines scènes, il distingue très clairement la différence fondamentale entre l'écrit homérique et les écrits de la Bible: l'un se contente de décrire simplement la scène alors que chez Homère existe toute une emphase émotionnelle qui prépare longuement le moment de la reconnaissance. Il existe une différence considérable entre ces deux cultures et le commentaire d'Auerbach a le privilège de le faire apparaître dans le style, dans les modes d'énonciation toute la différence existant dans l'expression de l'épopée. Ainsi se traduit selon la culture de Jérusalem ou selon la culture d'Athènes toute la différence résultant du fait de ce monothéisme épuré, même si nous pouvons considérer que d'une certaine manière le courant grec dans son élaboration métaphysique est également monothéiste. On considère que ces deux courants dans notre culture se sont perpétués jusqu'à aujourd'hui: le courant platonicien et le courant biblique. Rappelons que par exemple Pascal fait encore nommément la distinction entre « le Dieu d'Abraham et le Dieu des philosophes ». Toute cette digression pour vous montrer à quel point l'instauration de ce monothéisme a eu des conséquences absolument considérables et que donc, nous avons à tenir compte de ces effets au niveau de notre réflexion dans l'analyse.

Pour pousser un peu plus loin dans la question de l'avenir de la fonction paternelle évoquée par l'homme Moïse. Il est important de relever que ce qu'a mis en place le monothéisme, est un monde rationnel avec déjà des embryons d'une fonction, de la fonction logique, parce que cette caractéristique, cette distinction mosaïque entre le vrai et le faux va donc permettre aussi de mettre en place une fonction logicienne qui n'était guère possible si une multitude de vérités s'équivalaient. Le dire ainsi rend évident, si nous sommes conséquents, que si ce monothéisme est en collusion avec l'idée de père et que Freud semble s'en être laissé abuser en raison de sa position, nous sommes aussi obligés de souligner que ce fameux meurtre du père qui traverse et qui semble légitimer toute sa démonstration, que ce meurtre du père, il s'en est laissé abuser parce qu'il voulait à tout prix sauver le père, comme il a sauvé, en quelque sorte, par sa description tout à fait réussie, le monothéisme, non pas la religion mais la structure même du monothéisme. Le problème est que le meurtre du père, le fantasme du meurtre du père, est ce qui caractérise la névrose. Dans quelle perspective s'inscrit le meurtre du père? Vous avez un bonhomme qui décide, tranche, demande de se tenir correctement à table et puis, le fiston en a marre de ce bonhomme qui vient lui casser les pieds. Il s'agit évidemment d'un affrontement, d'une confrontation, voire une querelle qui doit se vider par la mort de l'un des deux, c'est le mythe oedipien traditionnel. Existe-t-il une solution à ce dispositif? Pouvez-vous m'expliquer où il y a une solution là dedans?

Il n'y a pas de solution, autrement dit, si vous voulez être un garçon qui tient la route, il faudrait zigouiller le vieux? Il n'y a pas d'autre issue à partir du moment où les choses sont énoncées en ces termes de rapport de force. Et effectivement existent des situations cliniques où les choses peuvent s'exprimer en de tels modes. Pour les filles, c'est un peu plus embêtant, encore que...! Je ne les cite qu'en passant. Nous savons que le meurtre du père, dans notre expérience clinique, c'est le fantasme du névrosé et ce n'est absolument pas la sortie de la cure, c'est une sortie qui laisse la névrose en l'état, on peut toujours essayer, mais c'est une sortie non résolue sur le plan du désir. Si nous maintenons dans notre conceptualisation, dans notre doctrine analytique, ce mythe oedipien en tant que le mythe du meurtre du père est une solution sur son versant refoulé, la conséquence en est que nous ne donnons aucune issue possible à la cure. Vous allez me dire, mais si il y en a une, c'est l'indifférence, eh bien non, puisque la propriété de la relation n'est justement pas l'indifférence, dans la mesure où ce père doit être honoré, aimé. L'éloignement non plus ne saurait être le remède.

Et puis nous remarquons aussi que dans l'œuvre de Freud, il y a eu d'abord la découverte du mythe oedipien, ensuite il a rédigé Totem et Tabou: alors là que font les fistons? Ils zigouillent le père de la horde primitive, mais ce n'est pas du tout dans les mêmes conditions qu'Œdipe, et puis arrive la troisième idée: Moïse qui aurait été assassiné par son peuple. Quand on y regarde de près, on s'aperçoit que ces trois meurtres (Œdipe, Totem et Moïse) n'ont pas la même structure énonciative, qu'elles sont fort différentes et que notre embarras reste entier. C'est la raison pour laquelle, Lacan (une des raisons) a inventé le Nom-du-Père. Qu'est-ce que le Nom-du-Père? C'est une métaphore. C'est une métaphore et en tant que métaphore, elle n'appartient à aucun Décalogue, ce sont les lois du langage qui définissent cette métaphore: opération de substitution où le signifiant du désir de la mère se trouve substitué par la fonction phallique élue dans l'Autre par l'interdit et la castration. Ainsi, nous voyons un peu ce qui se passe pour Œdipe: Œdipe a zigouillé son père parce qu'il ne savait pas qu'il était son père. Œdipe est au service de la jouissance féminine, au service de la jouissance de la mère, ou alors les deux à la fois. Quoiqu'on en pense, c'est un destin viable mais c'est précisément ce que le Nom-du-Père interdit, autrement dit le devoir premier consiste à se mettre au service de la jouissance phallique, laquelle, nous le savons, conduit à cette jouissance impossible en tant qu'interdite. D'où il s'en suit que le propre de la métaphore suppose que l'issue que l'on peut donner à cette métaphore est le désir.

Vous voyez de Freud à Lacan, comment ce père évolue dans son statut et sa fonction et comment la mutation s'opère. Freud est obsédé par la solution à donner à l'affrontement perpétuel avec le père et il a bien constaté que l'idéal pour le névrosé était le meurtre (comme dans les films américains). C'est le point de départ alors que Lacan opère, lui, un véritable basculement au sens où il définit le Nom-du-Père comme métaphore c'est-à-dire un jeu de substitution de signifiants d'où émerge la possibilité du désir. Le désir de quoi? Tout d'abord c'est un désir en vain sauf que, au détour, ce désir en vain produit un objet, dit objet a comme plus de jouir. Objet a, je vais l'illustrer, c'est l'objet oral, anal, c'est le regard, la voix, etc. Et c'est ce plus de jouir qui, en quelque sorte, est produit dans le champ du désir et vient à le causer.

Cette rapide description que je vous fais, (on va pouvoir en parler un peu plus tout à l'heure), nous amène à quoi? D'abord à constater que la métaphore est un jeu de substitution signifiant, un mot pour un autre. Il appartient aux figures de style traditionnelles du langage, mais où est le père là dedans? Il figure comme agent de la métaphore au titre d'un signifiant, c'est-à-dire en simplifiant à l'extrême, au titre d'une lettre ou d'un signe qui le désigne, qui le nomme et le dépasse en même temps, puisque ce dispositif ne désigne que sa fonction. L'opération importante dépasse, déborde sa réalité concrète et il faut entendre cela comme je le disais, en parallèle avec ce que Freud nous a décrit dans le Moïse et le monothéisme concernant l'interdit des icônes, des images. Que veut dire cet interdit des images dans le monothéisme juif? Il y a lieu d'entendre que les figures, les représentations de personnes concrètes sont évacuées. Ici également la figure concrète du père est mise de côté, mais il est présent comme agent en fonction. Si Lacan a pu dire, par exemple que « la fonction paternelle est plus que compatible avec son absence », cela signifie que son efficacité est à la fois symbolique et signifiante et que s'il est invoqué — Lacan choisit ce terme de Nom-du-Père car c'est celui que l'on invoque dans une prière (Notre père qui êtes aux cieux..., à quoi le poète répond: restez y). Dans cette invocation, il ne s'agit d'aucun dieu de la religion mais d'un simple lieu, un lieu de transcendance inaccessible au sujet, et c'est là que nous allons retrouver l'Autre, le grand Autre inconscient.

Concrètement, cela veut dire quoi? Qu'il n'y a plus de Dieu en tant qu'il fonctionne pour le sujet, pour lui fournir une assise. L'analyse est cette opération qui ouvre cette voie, en tant qu'elle reste inscrite dans l'Autre. L'opération d'analyse est de permettre de dégager un sujet dans la dépendance à cet Autre qui n'est nulle figure, nulle idole. Là nous retrouvons la forme et l'indication précieuse du monothéisme juif qui a opéré cette conversion qui anticipe sur les autres religions et sur les autres monothéismes. Vous savez que, par exemple, l'histoire chrétienne a été encombrée par cet art que vous voyez dans les musées, toutes ces représentations et la dérive orthodoxe qui consiste à baiser les images saintes. Il y a eu une crise à l'époque pré-moyenâgeuse qui s'est appelée la crise iconoclaste qui voulait justement supprimer à nouveau toutes ces icônes qui surgissaient de toutes parts et qui selon la tradition juive mais aussi la tradition chrétienne étaient considérées comme de l'idolâtrie.

Si Freud n'avait pas été obsédé par le père..., vous sentez bien que son analyse du progrès monothéiste qui est juste de part en part, cette étude aurait pu être non seulement une belle conclusion mais aussi aurait permis à la psychanalyse d'évoluer selon les voies exactes que nous lui connaissons aujourd'hui. Pour les lecteurs avertis et nous espérons que les analystes le sont, les diverses versions du père qu'a inventées Freud devraient retenir l'attention de ce qu'il s'est trouvé devant ce problème absolument irréductible pour lui, qui était donc cette notion du père que le mythe du meurtre immobilisait dans le rapport de rivalité, de concurrence qui est précisément là où la névrose le situe.

J'ajouterai encore cette remarque : la rétention de ce texte, puisque Freud a gardé ce texte dans le tiroir une dizaine d'années, malgré les explications qu'il nous en donne, et malgré la situation politique qui s'est abattue sur l'Autriche, au moment de son départ de Vienne, cette rétention, Freud devait savoir quelque part, qu'en donnant une version nouvelle du père, il ne résolvait d'aucune manière l'obstacle du statut qu'il lui avait donné dans l'analyse puisque pour Freud, cette problématique du père est une des clefs de l'analyse. Vous l'avez compris, Lacan, en nommant l'Autre, le grand Autre comme lieu de transcendance et de référence de l'Inconscient a brutalement dégagé l'horizon de l'analyse.

Je n'ai malheureusement pas le temps matériel pour reprendre la question du refoulement évoquée au début de mon propos, refoulement qui détient, ici, une place tout à fait décisive dans son argumentation. Ce sera pour une autre occasion.

« L'œdipe antillais »

Comment être Noir et Blanc à la fois, Antillais, Français et Européen, tout en restant Africain? Comment se tenir au plus près de soi? Au plus près du drame? A l'instar du funambule sur son fil, notre subjectivité cherche à trouver l'équilibre. Le temps où le politique faisait écran au psychologique semble révolu. Il est vrai qu'à l'épreuve des faits, l'idéologie a montré son incapacité à prendre en charge ce qui relève du symbolique. Lénine est mort. Staline est mort. Mais aussi, plus près de nous, Haïti, Cuba et d'autres États d'Afrique noire échouent à conjuguer indépendance et colonisation, à débrouiller l'écheveau des nœuds d'une histoire traumatique. Le mauvais passé qu'on avait cru à jamais enterré n'en finit pas de faire retour. Chaque fois que se pose la question d'une commémoration liée à

la période de l'esclavage, c'est le même

embarras: faut il se souvenir ou conti-

n'est pas tant le fantôme du maître qui

ne cesse de rôder la nuit que le rapport

sexuel forcé ou consentant qui a soudé

l'esclave à lui.

nuer à oublier? La honte de la honte ce

En début de soirée Herns Duplan, musicien, chorégraphe, thérapeute, raconte d'une façon improvisée et chaleureuse en faisant participer la salle, l'histoire de Haïti, s'accompagnant de percussions. Dans sa contribution à un livre collectif italien sur l'émotion esthétique dans les lieux de cure et de formation, intitulé « Dans le corps et dans le regard », il écrit: « De tempérament oral comme de tradition, je me sens avant tout conteur... J'existe par le corps, non par l'écrit... Ma quête est le fruit d'un métissage profond qui m'a sensibilisé à l'universalité contenue dans les modes d'expression les plus divers. Ainsi ai-je identifié des principes premiers sur lesquels se fonde une démarche que j'ai intitulée en 1969 « Expression primitive »... le sens de cet intitulé est donc de s'appuyer sur le relief premier dans la vie — le corps — s'en nourrir pour exprimer, du zéro à l'infini... Haïtien, c'est en effet au carrefour de civilisations que je suis né, au point névralgique de rencontres incongrues, de confrontations, d'abus centenaires, de déchirements, de bravoures inouïes, de méli-mélo aux nœuds gordiens, de compromis obligés, de syncrétismes...

Simonne Henry Valmore

rance Delville: Simonne Henry Valmore, ethno-analyste, écrivain, a publié, entre autres:

- Dans la Revue Portulan de février 1996 un article sur Solange Adélola Faladé, dont Élisabeth Roudinesco, dans son Histoire de la psychanalyse en France, écrivit: « Trois disciples restent les préférés du docteur Lacan, Serge Leclaire, Mustapha Safouan, Solange Faladé, sa confidente. Un juif, un Arabe, une Africaine. Ce choix illustre bien l'universalisme lacanien. »
- « L'autre bord », (Vents des îles/Ici et ailleurs, 1998)
- « Dieux en exil, Voyage dans la magie antillaise » (Gallimard, 1998), qui a reçu le prix Franz Fanon
- « Le Jardinier et le Bibliothécaire » (Ibis Rouge Éditions, 2001)
- « Aimé Césaire, Le nègre inconsolé », avec Roger Toumson (Vents d'ailleurs, 2002)
- En préparation: « A fendre l'âme, la femme nègre de Baudelaire »

Le thème choisi aujourd'hui par Simonne Henry Valmore fait écho aux « Journées de Paris » de l'Association freudienne de décembre 1989, où elle traita de « L'Œdipe antillais ou l'enfance remuée, jalons pour une réflexion en cours ». Où elle s'interrogeait, entre Franz Fanon déclarant « le complexe d'Œdipe n'est pas prêt de voir le jour chez les nègres », et au contraire Marie-Cécile et Edmond Ortigues disant, au terme d'une pratique psychanalytique de quatre ans en milieu hospitalier à Dakar-Fane: « Nous

avons été amenés à conclure que le complexe d'Œdipe existe dans les populations africaines mais que les conditions de son refoulement ne se présentent pas de la même façon qu'en Europe ».

Qu'en penser? se demandait Simonne, elle y répondait en évoquant la question de l'origine, la violence première: l'invasion, l'extermination des habitants — les Caribs — puis l'apport d'esclaves africains, la constitution d'une société hiérarchisée, où le duo maître-esclave se joue dans une réalité vive, non masquée, de souffrance et de l'humiliation. Que devient là le trio pèremère-enfant? Père battu par le maître, et le corps de la femme, de la mère, instrumentalisé.

Viendra la libération, et les discours fondateurs, refondateurs, de cette nouvelle ère du peuple antillais: discours de Césaire le poète et le politique, discours de Fanon, l'écrivain et le psychiatre, pères de théorisations qui vont mettre beaucoup de gens au travail, dont Mannoni, dont Solange Adélola Faladé, petite-fille du roi Béhanzin du Dahomey exilé en Martinique, et psychanalyste proche de Lacan... et beaucoup d'autres, à la recherche de nouveaux repères jamais étrangers à la question à la fois du Maternel et d'un nouveau rapport à la Loi, surtout si l'on évite de privilégier l'Imaginaire, si séduisant soit-il, mais que l'on tente de détecter des fonctions : le « maternel » comme monde primal hypnotisé, la « fonction paternelle » comme tentative de remise en ordre du conglomérat des pulsions.

C'est ce que fit Simonne Henry Valmore dans son intervention, Charles Melman dira peu après à quel point le livre de Simonne « Dieux en exil » lui a appris de choses.

Encore plus important, Simonne réclame de la prudence face à ce qui est en train de se stéréotyper: le fantasme du père absent, manquant (fantasme de qui? de la psychanalyse?) c'est trop facile, dit-elle, cela ne correspond pas à la réalité, et toutes les femmes enceintes ne rêvent pas d'enfants blancs.

Elle écrira d'autres livres chargés de sens mais aussi terriblement poétiques. De la théorie ethno-psychanalytique mais dans le bain, dans l'enquête, dans la vie, et surtout dans la langue, dans la parole.

Comme Césaire. Comme Césaire avait opéré en 1939 avec son « Cahier d'un retour au

pays natal », qu'André Breton, en 1941 passant par la Martinique, avait salué comme une révolution. Le Breton même qui avait fondé en 1930 la revue « Le surréalisme au service de la révolution ». Ce n'est donc pas pour rien.

Breton et Césaire avaient en commun de considérer le langage comme capable de « récupérer des pouvoirs perdus sous le système de contrainte que représente la culture occidentale ».

La psychanalyse aussi considère que le langage peut récupérer ce que le langage a occulté, du Sujet.

La question de l'universalité de l'Œdipe traverse la théorie psychanalytique, mais chez les écrivains, les poètes, elle se résout d'ellemême, par la sublimation. Question de la dette dépassée: « Je refuse de me donner mes boursouflures comme d'authentiques gloires [...] je veux avouer que nous fûmes de tout temps d'assez piètres laveurs de vaisselle, etc. mettons les choses au mieux, d'assez consciencieux sorciers... »

De cette phrase de Césaire, Simonne fera ses « dieux en exil », disant que « s'ils n'avaient pas été noirs et pauvres, les sorciers ne seraientils pas devenus psychanalystes? »

Il n'est donc pas étonnant qu'Aimé Césaire ait fait l'éloge de Simonne à propos de son roman « L'autre bord » (Vents des îles/Ici et ailleurs, 1998): « Un roman sans doute. Mais aussi et peut-être d'abord le journal intime d'une Martiniquaise de l'actuelle génération. C'est-àdire un compte rendu, ou le procès-verbal pathétique, d'un certain nombre d'états d'âme. Les lieux? Multiples: Paris, la Rue des Saint-Pères, le quartier Latin, l'Opéra. Ça? c'est un bord. Le Bord essentiel? vous devinez la réponse: La Martinique, Fort-de-France, Les Terres Sainville avec des passants qui s'appellent Bolo, Laficelle, Rosa Ultima. [...] Mais peu importe le décor il change, mais les questions sont là. Je crois comprendre qu'elles sont celles que Kant a résumées pour nous tous et une fois pour toutes: Qui suisje? Que dois-je faire? Que m'est-il permis d'espérer ? [...] Simonne Henry Valmore, à coup sûr un de nos meilleurs écrivains. »

Car elle aussi discrimine, trie, dans tout ce fantasme, si épique soit-il, théâtral, la tragédie du monde, celle du Roi Christophe, elle aussi peut en faire du théâtre, comme ce dialogue entre Œdipe et deux hommes qui l'accueillent à « La pointe des nègres ». Cet « acte mineur et cette scène capitale », qui vous sera donnée après son intervention, ne sont-ils pas un merveilleux paradigme de la complexité du problème quand il s'agit de le dire?

Aimé Césaire a rendu sa dignité à tout un peuple, par son cri, par son désir flamboyant. Simonne Henry Valmore, à travers son œuvre a déjà démontré l'importance de sa place dans le travail d'élaboration aujourd'hui aigu autour de la question « identitaire » des Antilles, question de l'aliénation/désaliénation, qu'elle traite à la fois en ethnologue de sa propre culture, en poète, et en analyste, comme l'indiquent entre autres son témoignage sur Solange Adélola Faladé, et sa recherche sur Jeanne Duval, égérie de Baudelaire, question de l'effacement. Effacer l'autre, individu ou ethnie, est le désir inconscient du moi en mal de survie, c'est cette opération primordiale (« tu es toi-même le meurtrier que tu recherches », dit Tiresias à Œdipe) que veut « relever » la psychanalyse. C'est pour cela qu'elle est insupportable? Qu'en pensez-vous, Simonne?

Simonne Henry Valmore: J'avais choisi ce titre « Œdipe antillais », en écho à un livre dont on a beaucoup parlé, « Œdipe africain », de Marie-Cécile et Edmond Ortigues, en 1966, mais je préfère « Œdipe aux Antilles ». Il n'y a de psychanalyse qu'insupportable. Elle ne va nulle part de soi. Pas plus en Autriche, où elle est née, qu'en Asie, pas davantage en Afrique, aux Amérique noires. Encore moins dans les sociétés Antillaises, issues de la violence esclavagiste. Celles-ci n'en finissent pas de régler son compte au colonialisme. Notre mémoire veille sous de sombres archives. Et, de temps en temps interrogées, elles livrent la même histoire. Sous des espaces exigus, se joua une tragédie. On commença par exterminer les premiers habitants des lieux, Monsieur Duplan y a fait allusion, puis on a fait venir les acteurs et des figurants, et, souvent par le même bateau, le maître et l'esclave. En toile de fond de ce mauvais théâtre: végétation tropicale, et mer bleue. En résumé, l'Africain, arraché à sa terre, à ses ancêtres, à ses dieux, sera, à l'arrivée, séparé du reste de sa

famille, et deviendra antillais et catholique « à coups de sacrements martiaux », comme l'a si bien dit Gabriel Garcia Marquez.

Je me contenterai de rappeler deux dates: 1848, abolition de l'esclavage, 1946, les Antilles deviennent département français. L'histoire de la Martinique et de la Guadeloupe n'est pas tout à fait la même que celle d'Haïti. Les Africains devenus antillais ont maintenant une carte d'identité française. Mais les décrets ne suffisent pas. En fait, aux Antilles comme en Haïti, j'allais dire qu'il y a un reste. Mais surtout aux Antilles françaises. Les Grandes Antilles, Haïti, et Cuba, qui n'ont pas eu la même histoire, liée à la colonisation, ont de grands cultes, le Vaudou en Haïti, la Santeria à Cuba, qui sont des cultes quasiment inscrits dans la pratique quotidienne. Ce qui n'est pas le cas aux Antilles françaises, où la départementalisation a fait que le magico-religieux qui a nom « quimbois » est une pratique hyperclandestine. Mais je ne veux pas développer cela aujourd'hui. Je veux simplement dire que la psychanalyse existe aux Antilles, elle a existé dans le débat théorique de la génération de Césaire, de Gratiant, de la « Revue du monde noir » jusqu'à « Légitime défense », elle a existé dans le débat théorique, et elle a existé aussi en tant que pratique. Mais de manière quasi clandestine jusqu'en 1996. Pourquoi clandestine? Semi-confidentielle, on va dire. Parce que dans les années cinquante, Fanon et Césaire ont porté un coup d'arrêt à la psychanalyse.

Césaire, en 1950, au plus haut de sa forme, à l'Assemblée Nationale, fait un discours qui s'appelle « Discours sur le colonialisme », dans lequel il prend à partie un psychanalyste, Octave Mannoni, qui a écrit un livre sur la psychologie des Malgaches, et a eu la maladresse de parler d'un « complexe de dépendance » des Malgaches, qui expliquerait le fait qu'ils aient été colonisés. Alors Césaire voit rouge. Avec la verve qu'on lui connaît, il monte au créneau, et fustige Mannoni. Deux ans plus tard, Fanon, qui a été l'élève de Césaire, va aller dans le même sens. Mais Fanon n'est pas seulement poète, il est aussi psychiatre, et va enfoncer le clou. Mais en tant que psychiatre, Fanon est plus embarrassé: parfois il fait un pas vers la psychanalyse, parfois il fait un pas en arrière. Un peu comme Lénine.

Simonne Henry Valmore

Que dit Fanon? « Le complexe d'Œdipe n'est pas prêt de voir le jour chez les nègres ». Alors évidemment, dans ce contexte des Indépendances qui ont lieu en Afrique, chez tous les fils de la départementalisation qui pensent que les Antilles ne sont pas allées assez loin, le débat fait fureur, et Fanon c'est la grande référence, Fanon c'est le prophète, Fanon c'est notre Che Guevara. Fanon ayant dit cela, on ne peut que souscrire à cette vision prophétique. Une vision un peu rousseauiste, Fanon veut que les Antilles soient sans névrose, il dira même sans homosexualité, il a vraiment une vision paradisiaque. En un sens.

Donc finalement, que s'est-il passé? La psychanalyse qui existait déjà, mais de façon très boiteuse, sera confidentielle. Il faudra attendre 1996 pour qu'Œdipe sorte du cachot. Œdipe que Fanon avait mis au cachot, interdit de séjour. Il faudra qu'une femme, une Africaine, psychanalyste, la confidente même de Lacan, une des proches de Lacan, arrive aux Antilles, et, forte de son expérience, de son autorité, incontestables, parle de psychanalyse, pour que brusquement la psychanalyse puisse s'exercer au grand jour. Il faut que je vous parle de Solange Faladé, parce que ce n'est pas rien. C'est une femme qui se trouve être l'arrière-petite-fille du roi Béhanzin. Donc en Martinique, lorsque je fais venir Solange Faladé, que j'avais rencontrée à Paris, Solange Faladé était un monument, elle était impressionnante.

Solange Faladé ne veut pas que l'on dise qu'elle est l'arrière petite-fille du Roi Béhanzin. Elle dit: « Je suis venue en Martinique pour parler de psychanalyse, et je ne parlerai que de psychanalyse ». Alors on lui répond: « Madame, vous ne pouvez pas. Ici, le Roi Béhanzin fait partie d'une légende ».

Le Roi Béhanzin a été exilé pendant sept ans en Martinique, c'est un roi rebelle, l'un des derniers rois du Dahomey, qui a laissé un grand nom dans l'Histoire, et toutes les personnes âgées de Martinique se souviennent encore de ce Roi qui passait dans les Terres Sainville avec son harem de femmes, ses parasols, c'était vraiment une figure. Nous, c'était la première fois que nous voyions qu'il y avait des rois en Afrique, parce qu'on nous avait appris qu'on avait été des esclaves.

Donc Solange Adélola Faladé dit non, elle refuse. Et malgré le bras-de-fer qu'on a entamé avec elle. Au Théâtre Municipal, elle arrive, une grande femme au crâne rasé, une tête de coco sec, sans aucun souci esthétique, forte seulement de sa parole, elle en impose. Majestueuse. Elle a quelque chose du roi Béhanzin en elle. Au Théâtre Municipal, Aimé Césaire est venu. Et il se lève, pour saluer l'arrière-petite-fille du Roi Béhanzin. Et là elle craque. Elle dit: « Maître qui me faites l'honneur de venir m'écouter (maître sagesse, elle dit toujours comme ça: « Maître »...)... Et là elle a parlé, elle a dit deux ou trois mots: « Oui, ici même, mon arrièregrand-père est venu en exil. » Et ensuite elle a pu parler de psychanalyse, on l'a sentie très émue.

Solange Faladé, africaine, et psychanalyste, explique que le complexe d'Œdipe existe dans toutes les sociétés d'Amérique noire. Et là c'est une parole qui fait autorité. Du même coup, Fanon est oublié. Pour ce qui est de la psychanalyse.

Après sa venue, et aussi à la Faculté, parce qu'elle tenait à parler aux étudiants — je le dis parce qu'elle est morte il y a peu de temps — un grand congrès de psychanalyse a pu se faire en Martinique. Et cela continue, aujourd'hui des psychanalystes y vont régulièrement. Freud disait qu'il y a trois métiers impossibles, enseigner, psychanalyser, gouverner. Je vous avais annoncé la couleur, la psychanalyse n'a pas toujours eu bonne presse.

Concernant Fanon: c'est une banalité de dire qu'il est mort trop tôt, Fanon a été un héros romantique dans notre histoire, il a considéré que la Martinique n'était pas assez responsable, que la révolution n'était pas possible en Martinique, et il a pris la nationalité algérienne, jusqu'à mourir sous le nom d'Omar. C'est un héros romantique. Je ne sais pas ce qu'il faut en penser. Je pense qu'il a eu un destin personnel, Césaire a fait un autre choix, il a dit: « Je reste accroché à mon rocher: moi laminaire ». On peut partir ou rester, c'est souvent le grand dilemme pour toute personne qui vit dans une île aussi contrastée, aussi chargée d'histoire que les Antilles.

Au théâtre de la ville de Fort de France, en présence du poète, Solange Adélola Faladé annonce son propos : démontrer de quelle manière la psychanalyse peut rendre compte de l'avènement de la démocratie en Afrique du Sud ¹. Au moment d'aborder le sujet l'émotion la submerge. Et elle le dit: sa présence à Fort de France ne relève pas de l'anecdote. Elle parlera de psychanalyse. De rien d'autre. Un public large, attentif, l'écoute. Et voici que du coup cette science inclassable, ce métier impossible, paraît moins suspect, aimable presque. Voici que du même coup le trouble semé jadis dans les esprits par les certitudes fanoniennes: « pas d'Œdipe, pas d'homosexualité en Martinique », s'en trouve ébranlé.

Depuis 1950, date où le célèbre psychiatre martiniquais publiait son ouvrage-phare « Peau noire, masques blancs », Œdipe, bâillonné, interdit de séjour, purgeant sa peine derrière les barreaux de la prison de Fort de France faute d'avocat compétent capable d'assurer sa défense, seule une Africaine, souveraine, porteuse d'armes miraculeuses, le « Fa » ² de la Côte des Esclaves, et de la parole lacanienne, pouvait plaider magistralement sa cause. Nous sortions enfin de l'impasse théorique. À la question posée par les étudiants: « Le complexe d'Œdipe concerne t il les populations noires? », Solange Faladé répond tranquillement:

« Œdipe, c'est quelque chose d'universel, qui caractérise tout être parlant... Dans toutes les sociétés, il y a chez les petits d'homme ce désir qui le pousse vers matrem » ³

La porteuse du « Fa » ayant libéré le prisonnier de son cachot, la petite fille du « grand roi ahuri » ayant ouvert le passage, la psychanalyse pouvait dès lors sortir de l'ombre, s'afficher en plein jour. C'est ce qui se produisit.

Ainsi en est il des Antilles françaises, Martinique et la Guadeloupe. La résorption du mal être, la résolution des souffrances psychiques, au sens large, semblent passer par le recours à l'idéologique et à l'imaginaire. Mais peut on se satisfaire indéfiniment de ces seules réponses? Dans « Dieux en exil » ⁴, je définissais le rôle et la fonction dévolus aux thérapeutes sauvages que sont les « séanciers », « quimboiseurs », « gadé zafè », « devineurs », « menti menteurs » et autres maîtres « affaires d'âmes ». Chaque fois que les Antillais recourent aux services bons ou mauvais de ces « analystes pays », et à leur savoir-faire africain ancestral, ils entendent signifier que l'assimilation n'est pas réussie, pas totalement, contrairement à ce que l'on a prétendu ici et là. Il y aurait donc un reste. Et quand ce reste revient réclamer son dû au Sujet, alors est convoqué le sorcier africain.

Je me propose à présent de dresser un état des lieux, non plus, cette fois, sur le versant des pratiques magico religieuses, mais sur le versant de la théorie de ces pratiques, à savoir la psychanalyse.

À première vue les situations semblent en effet diamétralement opposées, exclusives l'une de l'autre. Pourtant, à y regarder de plus près l'on s'aperçoit qu'il s'agit des deux faces d'une seule et même médaille. Dans un cas comme dans l'autre nous sommes sur la scène où se déroulent les manifestations de l'inconscient. Nous n'avons jamais quitté les rives du symbolique. Ici comme ailleurs la psychanalyse a bel et bien sa place, à condition toutefois qu'elle sache, à l'exemple du « quimbois », s'accommoder de ce reste.

Écrire l'histoire de la psychanalyse aux Antilles c'est donc en quelque sorte faire l'historique des résistances liées à son introduction, c'est dresser l'inventaire des obstacles psychiques, épistémologiques ou idéologiques qu'elle aura dû surmonter. De fait, elle existe, la psychanalyse, sous le ciel des Tropiques. Mais son existence est précaire, mal assurée dans sa quête anxieuse de légitimité.

février 1996. L'Association Freudienne Internationale tient à Fort de-France, un colloque international. La rencontre, qui a pour thème l'étude approfondie du séminaire de Jacques Lacan sur la question de l'Identification, est placée sous la présidence du psychanalyste égyptien

¹ Penia et Poros. La rencontre de Nelson MANDELA et de Frédérick De CLERCK

² Le "Fa ", dans la culture africaine est l'oracle qui préside à la divination. L'interprétation du Fa exige une longue et rigoureuse initiation transmise de père en fils

³ Conférence prononcée à la Faculté des Lettres Schoelcher. Voir la revue "Portulan n°1 ", "Lacan et le retour à Freud ", p. 129.

⁴ Simonne HENRY VALMORE, "Dieux en exil, Voyage dans la magie antillaise ", Éditions Gallimard, Paris, 1988.

Simonne Henry Valmore

Mustapha Safouan. Mais c'est Charles Melman qui aura rendu possible cette rencontre. Le public martiniquais fait sa connaissance en 1996. Pourtant le docteur Melman assure régulièrement chaque année depuis près de dix ans à la Martinique un séminaire de formation, une semaine durant, du 25 février au 2 mars. Les médias, radios, télévisions, journaux, couvrent l'événement. Pour la première fois se réunissent à la Martinique environ 150 psychanalystes venus de France, d'Argentine, du Brésil. Ils travaillent en séminaire comme ils le font d'habitude à Turin ou à Paris. Mais, là, Fort de France ce n'est ni Turin ni Paris. Aucun des participants ne l'ignore, aussi, à la clôture du colloque, formulent ils le vœu que des analystes martiniquais et guadeloupéens puissent voyager à leur tour, organiser une rencontre à Paris. Ils n'auront pas prêché dans le désert. L'année suivante le vœu se réalisait 5.

Comment être Noir et Blanc à la fois, Antillais, Français et Européen, tout en restant Africain? Comment se tenir au plus près de soi? Au plus près du drame? À l'instar du funambule sur son fil, notre subjectivité cherche à trouver l'équilibre.

Le temps où le politique faisait écran au psychologique semble révolu. Il est vrai qu'à l'épreuve des faits, l'idéologie a montré son incapacité à prendre en charge ce qui relève du symbolique. Lénine est mort. Staline est mort. Mais aussi, plus près de nous, Haïti, Cuba et d'autres États d'Afrique noire échouent à conjuguer indépendance et colonisation, à débrouiller l'écheveau des nœuds d'une histoire traumatique. Le mauvais passé qu'on avait cru à jamais enterré n'en finit pas de faire retour. Chaque fois que se pose la question d'une commémoration liée à la période de l'esclavage, c'est le même embarras: faut il se souvenir ou continuer à oublier? La honte de la honte ce n'est pas tant le fantôme du maître qui ne cesse de rôder la nuit que le rapport sexuel forcé ou consentant qui a soudé l'esclave à lui. Si le métissage racial ou culturel fait problème, c'est bien parce qu'il ne parvient pas à masquer le tabou colonial, le tabou sexuel. Comment en finir avec la honte de la honte?

Autant dire que la psychanalyse a plus que

jamais une place à tenir. L'horizon s'étant dégagé, elle peut advenir. Ceci dit, la question demeure posée de savoir par quelle démarche. Faut il, sous prétexte de préserver une identité antillaise, s'écarter de la psychanalyse lacanienne pour se rallier, par exemple, à une ethnopsychanalyse de deuxième classe, une sorte de traitement psychique des symptômes, spécifiquement aménagé pour les nègres? Autant d'interrogations que l'on rencontre inévitablement quand on veut faire l'histoire de la psychanalyse aux Antilles.

France Delville — Merci à Simonne Henry Valmore pour cette intervention qu'elle a voulue brève eu égard à la richesse du programme de cette soirée, et aussi parce qu'elle nous offre maintenant son « Œdipe à Fort de France, petit théâtre de la décolonisation ». Dans le rôle d'Œdipe: le comédien Jacques Barbarin, Simonne et moi tiendrons les autres rôles.

ACTE MINEUR ET SCÈNE CAPITALE ENTRE ŒDIPE ET UN GARDIEN DE PHARE

La littérature est-elle une « arme miraculeuse » selon l'expression du poète de la négritude Aimé Césaire? Peut-elle encore changer le monde?

> « Je suis sans patrie, étrangers N'allez pas... N'allez pas me demander qui je suis » Sophocle (Œdipe à Colonne)

Œdipe aime voyager. Après s'être longuement promené en Autriche, il est parti visiter l'Europe. Il s'est arrêté à Colonne. Un jour lui vient une idée: quitter Vienne, l'Europe et Colonne, enjamber l'Atlantique. Il aimerait accoster sur un Monde Nouveau, suivre à la trace les chemins baignés par des aromates de rois. Il voudrait voir les îles sous le vent, jouer à son tour au grand découvreur. Depuis qu'il a lu le journal de Colomb il rêve de prendre la mer, de monter à bord d'un bateau blanc.

Mais le temps des grandes traversées transatlantiques est fini. Pour aller d'un bord à l'autre ne reste que les peu confortables bananiers.

⁵ En mai 1997, le groupe "Réciproques " et le GAREFP (Groupe antillais de recherche et de formation psychanalytique) organise un colloque "Inhibition et cultures ".

« Soit pour le bananier, dit-il, cela me convient, c'est toujours mieux que l'avion trop rapide ».

Après un voyage sans escale et sans histoire, juste un peu ennuyeux par indigestion de bleu entre ciel et mer, notre héros arrive à bon port. Un sentiment de familiarité et d'étrangeté naît en lui. C'est la France, on dirait, et ce n'est pas la France. C'est aussi l'Amérique. Et le gardien du port est visiblement Africain, enfin, peut-être...

Gardien du port — Tes papiers Étranger, et bienvenue.

Œdipe — Merci pour l'accueil. Vous êtes gardien du port?

Gardien du port — Je suis le gardien du port, je suis le gardien du phare

Œdipe — Mon nom est Œdipe

Gardien du port — Je sais

Œdipe — Tu connais mon nom?

Gardien du port — Ce n'est pas sorcier, je suis le gardien du port: tu es sur ma liste.

Œdipe — Que sais-tu d'autre de moi?

Gardien du port — Que tu as des idées bien arrêtées en tête!

Œdipe — Oui mais elles sont justes et ma tête aussi!

Gardien du port — C'est ce que vous dites tous, vous qui venez du vieux continent.

Œdipe — Laisse-moi entrer dans la ville, après tout je suis un peu chez moi ici!

Gardien du port — Comment cela?

Œdipe — Je suis européen, vous êtes français et européen vous aussi, l'Europe tropicale est ici.

Gardien du port — Méfie-toi de l'apparence des choses! Les idées simples, ça ne marche

pas: ici c'est toujours un peu plus compliqué qu'ailleurs. Nous sommes français, soit! Nous sommes en passe de devenir européens, (Euroblack disent certains), et puis il n'y a pas quatre siècles nous étions africains. Tu vois le casse-tête chinois? Alors, doucement, étranger, prends le temps de remonter le fleuve lentement, lentement. Ne te presse pas si tu veux comprendre quelque chose à nous autres, nègres d'Amérique.

Œdipe — Tu es africain?

Gardien du port — Je ressemble à un Africain oui, mais je ne connais pas l'Afrique, je n'y suis jamais allé. L'Afrique c'est la terre des Ancêtres. Disons que je suis un petit-fils d'Africain tombé en esclavage.

Œdipe — C'est de l'histoire ancienne, à présent vous êtes tous blancs, enfin je veux dire français.

Le gardien éclate de rire.

Gardien du port — Décidément tu ne comprends rien à rien. Moi je ne suis pas grand-grec, mais je croyais t'avoir bien expliqué que nous sommes restés africains dans nos têtes: tu n'as rien compris.

Œdipe — Ne me complique pas la vie, tu es trop énigmatique, et moi j'ai déjà vu le sphinx, alors je t'en prie, laisse-moi passer, donne-moi une chance, et nous reprendrons cette discussion dans quelques semaines, quand j'aurai vu, quand j'aurai entendu les choses et les gens de ce pays.

Gardien du port — Soit, je veux bien, ton passeport est en règle, le voilà. Après tout, je ne vais pas te martyriser. Je ne suis pas un sauvage. Va, parcours les chemins, la campagne, la montagne, la savane et la ville. Interroge le philosophe, interroge le prêtre et le sorcier, n'oublie pas le poète, et rendez-vous au port après. L'aller t'appartient, le retour sera pour moi! Et souviens-toi qu'ici nous aimons prendre le temps, le temps est notre seul maître! C'est peut-être ce qui nous reste, en fait de liberté.

Œdipe — Tu es un gardien philosophe très

savant. Avant de me congédier, dis-moi le nom du phare qui a guidé mon bateau.

Gardien du port — C'est le phare de la « Pointe des Nègres ». Autrefois c'est à cet endroit que les navires négriers accostaient. Les Africains étaient débarqués, lessivés à grandes eaux avant d'être conduits au marché aux esclaves.

Œdipe — Et ce port, rappelle-moi son nom?

Gardien du port — Tu n'oublieras plus, Étranger, c'est le « Port de l'angoisse ».

Scène capitale 2 : Place de la Savane

Œdipe est entré dans la ville. Le voici Place de la Savane. Il se promène, regarde à droite, à gauche, il est curieux de tout. C'est la première fois qu'il marche sous des cocotiers géants et des palmiers royaux. La savane est belle. Il passe lentement sans s'arrêter à côté des marchands caribéens, frôle leurs étals colorés: boubous de cotonnade, poupées en tenues madras, bijoux de pacotille, que de choses dont il n'a pas besoin, mais qu'il a grand plaisir à contempler!

Œdipe poursuit sa balade matinale. Il fait bon, l'air est léger, le soleil n'est pas encore trop chaud. Il croise une femme revendeuse de chapeaux de paille. Tout ce qu'elle a à vendre — une vingtaine de chapeaux environ — se trouve sur sa tête. Notre visiteur s'arrête pour l'admirer. Une poupée noire portant coiffe et robe de la même étoffe rouge brillant se balance à son bras droit. Dans l'autre un petit tableau d'art naïf prend appui sur sa hanche. La femme est maigre. Elle semble un peu perdue dans une jupe trop ample. Son regard vague paraît fixer le bateau blanc dans la rade. Mais sa démarche est souple. La démarche d'une femme qui n'a pas sur sa tête ses chapeaux entassés les uns dans les autres. Elle va en direction du bord de mer. Œdipe reprend son chemin, en sens inverse. Il marche dans l'allée du jardin qui conduit à l'ancien Palais du Gouverneur.

De part et d'autre de l'allée bordée d'arbres dont il ignore le nom, des flâneurs, des dor-

meurs affalés sur des bancs. Soudain, une statue blanche de femme sans tête l'arrête. On dirait Joséphine, l'impératrice. Il la reconnaît pour l'avoir vue dans un livre d'Histoire. Oui, c'est bien elle, l'inscription du socle de marbre confirme: « Monument érigé sous Napoléon III à la gloire de Joséphine née dans cette colonie ». Mais que lui est-il arrivé? qui l'a décapitée, et pourquoi?

Un jeune homme aux dread locks arrivant à la taille s'est approché de la statue:

Jeune homme — La belle créole n'est pas bien vue de tout le monde, vous savez... J'étais assis sur le banc à côté, et votre étonnement était si manifeste que je me suis décidé à venir vous donner l'explication...

Œdipe — Vous avez bien fait, jeune homme... dites-moi, pourquoi a-t-elle perdu sa tête?

Jeune homme — Vous n'êtes pas d'ici, apparemment.

Œdipe — Je suis arrivé par le bateau ce matin de bonne heure.

Jeune homme — Nous sommes tous venus par le bateau... mais revenons à Joséphine et à votre question. Il y a longtemps qu'elle a perdu la tête, notre Joséphine, très précisément le jour où elle encouragea son illustre mari, Napoléon Bonaparte, à rétablir l'esclavage, ici, dans son propre pays!

Jeune homme — C'est ce qu'on dit. En tout cas c'est la certitude de ceux, ou de celui, qui a décapité la belle créole. Rassurez-vous, un sculpteur de France lui prépare une tête toute neuve.

Œdipe — J'espère qu'elle sera bien faite.

Jeune homme — Puisque vous êtes étranger, je peux vous servir de guide ce matin, je suis libre.

Œdipe — Bien volontiers!

Jeune homme — Cette ville vous plaira, elle nage dans les symboles. Voyez, Joséphine est tournée vers la mer comme si elle ne voulait rien savoir de ce qui se passe à deux pas d'elle... Et pourtant! À votre gauche la rue de la Liberté.

Œdipe — Et là, on dirait une pagode, c'est magnifique!

Jeune homme — Voilà, vous êtes au cœur du problème: ce n'est pas une pagode, ni une cage à perroquet, c'est le temple du savoir, la maison de Victor le Libertador!

Œdipe — Je vois l'inscription : « Bibliothèque Schœlcher »

Jeune homme — Le grand abolitionniste ne s'est pas contenté de signer le Décret du 27 avril 1848 qui rendait aux nègres leur liberté, il leur a fait don de ses propres livres.

Œdipe — Être libre, et lire...

Jeune homme — Tout le monde n'y va pas pour lire.

Œdipe — Comment ça?

Jeune homme — Beaucoup y vont pour « pas-lire », seulement pour se mettre un moment à l'ombre. Le soleil, voyez-vous, n'est pas toujours une bénédiction lorsqu'il cogne sans rémission, c'est la malédiction même! Alors on se met en quête d'un endroit frais, accueillant, gratuit...

Œdipe — Pour cela, il y a les églises, non?

Jeune homme — Il y a les églises et les chapelles, il y a les dojos japonais et les temples adventistes. Nous sommes à la page, nous avons tout ça! Mais moi qui ne suis ni catholique, ni Apôtre de l'Amour Infini, ni témoin du 7e jour, je préfère les bibliothèques!

Œdipe — Je vous comprends. Les bibliothèques sont des lieux sacrés, de hauts lieux de mémoire.

Jeune homme — Puisque vous aimez les livres, vous pouvez demander à visiter la « Réserve » de la Bibliothèque Schœlcher. Il y a là tous les vieux textes de notre histoire : Déportation — Libération — Départementalisation. Toute l'histoire du nouveau monde!

Œdipe — L'histoire du nouveau monde? mon rêve! J'irai demain, j'y passerai tout le jour!

Jeune homme — Demain? Impossible! La Maison du Libertador est fermée. Toute la ville sera fermée!

Œdipe — Pourquoi?

Jeune homme — Demain n'est pas un jour comme les autres, demain c'est le 22 mai. Chaque année nous commémorons le rappel du 22 mai 1848.

Œdipe — Vous m'avez parlé tout à l'heure du 27 avril...

Jeune homme — Oui, le décret d'abolition a été signé le 27 avril et venait à nous par bateau. Les esclaves trouvaient le bateau trop lent. Ils ne pouvaient plus attendre. Le 22 mai 1848, ils ont brisé leurs chaînes. Ce jour-là nous avons cessé d'être des bêtes de somme, pour advenir au monde. Si vous voulez, demain 22 mai sera le jour anniversaire de notre naissance aux Amérique.

Œdipe — To be or not to be, that is the question! Hamlet ne vous aurait pas donné tort!

Que signifie « Sujet réel »?

Nous sommes le 26 avril 1955, et Lacan commente le conte d'Edgar Poe, « la lettre volée ». Pour définir les personnages, dit-il, on peut quitter le plan du drame et de ses moteurs psychologisants pour les appréhender: « à partir du rapport que détermine l'aspiration du sujet réel par la nécessité de l'enchaînement symbolique [...] La lettre, c'est le sujet initial, c'est le sujet à l'état pur [...] ». Qui est ce Sujet Réel? la réponse que nous privilégions, mais il y en a d'autres, est celle qui vient dans le fil d'une interrogation sur le Witz freudien, dont Lacan fait, à cette époque, le modèle de l'interprétation psychanalytique. Le 11 décembre 1957, il déploie les éléments structuraux qui séparent le mot d'esprit du comique.

Marc Morali

e terme de « sujet réel » est utilisé à plusieurs reprises par Jacques Lacan, surtout dans les premiers temps de son enseignement¹. Je formule l'hypothèse qu'il trouve un prolongement dans les questions qui agitent actuellement la théorie psychanalytique, et divisent les psychanalystes: assiste-t-on aujourd'hui à l'apparition d'un nouveau type de lien social, répondant à de nouvelles formes de structurations des parlêtres, sous l'effet de la radicalisation de l'économie libérale.

Ce terme met en tension les deux modes selon lesquels Lacan avait formalisé la notion de sujet, c'est-à-dire le sujet du signifiant, à partir de la définition du signifiant qui représente le sujet auprès d'un autre signifiant d'une part, et celle de l'écriture du fantasme, S barré poinçon de « a » d'autre part. Ces deux propositions permettent d'approcher les mécanismes inconscients et prennent appui sur l'apport de la linguistique pour saisir les mécanismes qui ordonnent la chaîne des signifiants. La logique signifiante trouvera son prolongement dans la clinique des quatre discours avec cette précision importante qu'il s'agit là de discours constitués, qui rendent compte de ce qui est évoqué lorsque l'on parle du monde du névrosé.

Nous rappellerons d'abord que Freud reste très peu prolixe sur cette notion de sujet puisque ce terme n'apparaît qu'une fois dans le texte freudien, pour peu que l'on accepte la traduction du « Ich » par « Moi ». Freud en effet parle des effets de l'interprétation analytique comme produisant « ein neues Subjeckt », c'est-à-dire un nouveau sujet, à entendre comme nouvelle position subjective, à laquelle serait alors assigné ce « Moi » qui n'est « plus maître en sa demeure ». Il est intéressant de laisser résonner cette formulation avec celle que Lacan amènera plus tard, celle de l'Inconscient-Maître.

La position de Lacan varie considérablement au cours de son travail. Un moyen d'en appréhender la trajectoire serait d'étudier les différentes interprétations qu'il va donner au *Cogito* de Descartes, jusqu'à sa fameuse constatation des années 1975: « ce que Descartes oublie, c'est qu'on ne jouit jamais que d'un corps ». Cette trajectoire de Lacan est depuis quelques années l'objet de nombreux travaux et il ne peut être question de les citer tous.

Je commencerai par une remarque d'une grande banalité: dire que l'être humain s'appréhende comme « sujet » ne va pas de soi, comme en témoigne l'histoire de la philosophie. La lecture d'un séminaire encore non publié de Sidi Askofaré — vous en retrouverez facilement les traces sur Internet — m'a permis de retrouver le moment où Heidegger rappelle, à propos du *Cogito*, combien l'évolution de la notion de sujet reflète l'entrecroisement de la chose religieuse et la naissance de ce que l'on appelle la science. Il s'agit d'une nouvelle organisation de la connaissance au regard des croyances qui jusque là répondaient d'une vision du monde:

« l'émancipation qui s'affranchit de la certitude révélée du salut était donc, en elle même, nécessairement une émancipation vers une certitude dans laquelle l'homme s'assure du vrai en tant que su de son propre savoir » ².

Ici, il s'agit bien sûr de s'affranchir, de se séparer des conceptions religieuses du monde, mais on peut remarquer qu'à ce moment de l'interrogation d'Heidegger, il semble admis que l'idée même de s'appréhender comme sujet, c'està-dire comme porteur d'une organisation, fûtelle inconsciente, reste malgré tout liée à une forme entendue comme universelle. On remarquera également que cet affranchissement laisse deviner la nécessité, pour un tel individu, de répondre au titre de sujet à la loi dans laquelle il ne s'inscrit apparemment plus au titre d'un lien social, mais dans une certaine solitude. Ces questions agitent l'Europe autour des années 1920, et se révèleront annonciatrices de la catastrophe qui s'ensuivit. C'est au regard de cette problématique que Freud exprimera, dés 1927, l'espoir de créer, à partir de la psychanalyse, une éthique scientifiquement établie, où la science suspendrait les croyances religieuses pour les remplacer par une forme universelle. C'est ce qu'il écrira à Théodore Reik³, dans un débat sur Dostoïevski et le meurtre du Père. Cette éthique correspondrait peut-être, nous pouvons le supposer, à son « nouveau sujet » issu de la cure analytique. Nous connaissons la réponse qu'il donnera à cette tentative: « L'avenir d'une illusion ».

Les différentes aspects que vont revêtir les théories du sujet doivent de ce fait même être lues non plus uniquement comme progrès de cette saisie, c'est-à-dire comme avancée théorique, mais aussi comme reflétant les modifications des conceptions implicites du monde qui irriguent le moment où elles s'énoncent. Ces modifications doivent être interrogées comme autant de présupposés, tant du point de vue économique et social, que politique; cela concerne tous les effets par lesquels le discours dominant pèse sur la diffusion des différents énoncés qualifiés de scientifiques.

La question est complexe. Essayons de la décomposer: comment attraper un tel sujet, qui se saurait de son propre savoir, mais aussi d'une forme de connaissance qui, pour être scientifique, n'en est pas moins liée aux circonstances historiques de son apparition. Paraphrasons Freud et Goethe, il faut en passer par la redoutable question de l'être. Mais pour attraper cet être ou un de ses effets, encore faut-il une place, et cette place ne peut alors se concevoir autrement que dans une organisation plus complexe. C'est

² Heidegger M. l'époque des conceptions du monde, 1938

³ T. Reik « Trente ans avec Freud »

en tout cas le sens que prend la première occurrence du *Sujet Réel* dans le séminaire de Lacan. Nous sommes le 26 avril 1955, et Lacan commente le conte d'Edgar Poe, « la lettre volée ». Pour définir les personnages, dit-il, on peut quitter le plan du drame et de ses moteurs psychologisants pour les appréhender:

« à partir du rapport que détermine l'aspiration du **sujet réel** par la nécessité de l'enchaînement symbolique [...] La lettre, c'est le sujet initial, c'est le sujet à l'état pur [...] ».

Qui est ce *Sujet Réel*? la réponse que nous privilégions, mais il y en a d'autres, est celle qui vient dans le fil d'une interrogation sur le Witz freudien, dont Lacan fait, à cette époque, le modèle de l'interprétation psychanalytique. Le 11 décembre 1957, il déploie les éléments structuraux qui séparent le mot d'esprit du comique. Voici un large extrait de cette séance, qui montre bien la complexité de la question⁴:

« Comment pouvons-nous définir cet Autre? Après tout si nous nous arrêtons un instant à ce schéma, nous allons nous en servir pour dire des vérités premières et des choses très simples. [...] quand nous prenons les divers modes ou les diverses formes dans lesquelles peut se classifier le trait d'esprit: le jeu de mots, le calembour à proprement parler, le jeu de mots par transposition ou déplacement de sens, le trait d'esprit par transposition ou déplacement de sens, quels que soient les éléments classificatoires que nous introduisons, nous avons tendu avec Freud à les réduire à des termes qui s'inscrivent dans le registre du signifiant.

Est-ce à dire qu'en fin de compte une machine recevant des deux côtés par exemple la mesure de décomposer les voies d'accès par où se forme le terme « famillionnaire » [...] est en quelque sorte capable d'authentifier, d'entériner comme telle, si nous la supposons suffisamment complexe pour faire l'analyse exhaustive complète des éléments de signifiant, si elle est capable d'accuser le coup et de dire « ceci est un trait d'esprit », c'est-à-dire que pour une certaine façon l'égal du message par rapport au code est juste ce qui convient pour que nous soyons dans les limites, au moins possibles, de quelque chose

qui s'appelle un trait d'esprit.

Bien entendu cette imagination n'est là que produite d'une façon purement humoristique. Il n'en est pas question, la chose va de soi. Qu'est-ce à dire? Est-ce que cela suffit à ce que nous disions qu'il faut en somme que nous ayons en face de nous un homme? Bien sûr, cela peut aller de soi, et nous en serons très contents. Si nous nous disons cela, cela correspond à peu près en masse à l'expérience, mais justement parce que, pour nous, le terme de l'inconscient avec son énigme existant, l'homme, c'est justement la sorte de réponse qu'il nous faut décomposer.

Nous commencerons par dire qu'il nous faut en face de nous **un sujet réel**. Ceci indique que puisque c'est dans cette direction de sens que gît le rôle du trait d'esprit, ce sens, nous l'avons déjà indiqué et affirmé, ne peut être conçu que par rapport à l'interaction d'un signifiant et d'un besoin.

Autrement dit, pour une machine l'absence de cette dimension du besoin est ce qui fait objection et obstacle à ce que d'aucune façon elle entérine le mot d'esprit. [...]

Voilà donc une première définition. Il faut que ce sujet soit un sujet réel; dieu, animal ou homme? Pour tout dire nous n'en savons rien. Et ce que je dis est tellement vrai, que toutes les histoires de surnaturel qui n'existent pas non plus pour rien dans le folklore humain ne laissent pas du tout exclu que l'on puisse faire de l'esprit avec une fée ou avec un diable, avec quelqu'un qui est en quelque sorte posé comme ayant des rapports tout à fait différents, dans son réel, que ceux qui précisent les besoins humains.

Assurément vous me diriez que ces êtres plus ou moins verbaux de pensée, sont tout de même plus ou moins tissés d'images humaines. Je n'en disconviens pas, c'est même bien de cela qu'il s'agit car, en somme, nous nous trouvons entre ces deux termes: d'abord d'avoir affaire à un sujet réel, c'est-à-dire à un vivant, d'autre part d'être un vivant qui entend le langage, et même bien plus, qui possède un stock de ce qui s'échange verbalement des usages, des emplois, des locutions, des termes, sans quoi bien entendu il ne serait pas question que nous entrions

avec lui d'aucune façon en communication par le langage. »

Un vivant! Lacan parle ici non pas d'un **être vivant**, mais **d'être un vivant**, soumis au besoin réel, ce qui une fois de plus décale de la question de l'ontologie. Cette notion trouve peut-être son prolongement dans ce qu'il nommera **Jouissance de la vie**, dite aussi jouissance Autre, hors-langage, dont l'organisation échappe à la fonction phallique.

Nous allons maintenant faire quelques remarques sur les deux citations du séminaire:

Il faut tout d'abord souligner l'intérêt que Lacan a, dés le début de son travail, porté à la psychose et à ses productions langagières, en particulier au néologisme, ce qui permet de distinguer les productions qui restent dans la chaîne signifiante inconsciente, déchiffrables et les signifiants dans le Réel, voix, paroles imposées, néologisme pour ne citer que ceux-ci. Si nous considérons l'exemple que Freud donne, le fameux « Famillionnaire », le mot d'esprit pose la question de savoir en quoi ce néologisme ne renvoie pas au ratage radical qui signe la psychose. Le sens s'organise à partir d'un nouage, qui assure un capitonnage empêchant la dérive insensée des mots coupés de leur signification. Même le délire apparaît alors comme une tentative de guérison, à savoir l'effort désespéré pour combler le trou dans la chaîne signifiante.

Que pouvons-nous entendre de cette aspiration d'un Réel dans la chaîne symbolique? au minimum, déjà, une hétérogénéité entre deux ordres d'ordres! Ce qui régit les rapports entre les protagonistes du drame de Poe relève, en première approche, du registre du lien social. Si la relation amoureuse dont témoigne la lettre (d'amour) est un symptôme, il n'en demeure pas moins que ce symptôme comme tel ne trouve sa signification et donc sa capacité à jouer son rôle de compromis que dans le décalage qu'il permet d'assurer au regard d'une certaine organisation dont la fonction phallique reste l'étalon. Il y a une place de pouvoir, ce qui permet d'asseoir la suprématie « d'un signifiant qui donne prise sur la Reine, d'être à la merci de celui qu'on appelle, pas pour des prunes, un Roi! », comme l'écrit si joliment Lacan dans la préface à l'édition de poche des Ecrits. Cette fonction de pouvoir relève de la dialectique bien connue du Nom-du-Père, à laquelle renvoie — presque naturellement!! et là réside la croyance — les mots d'ordre qui agencent le champ du symbolique. Et la circulation de la lettre permet de comprendre comment le sujet se trouve déplacé en fonction de la logique du signifiant, ou de sa forme localisée, la lettre. En d'autres termes, pour se servir de la forme aboutie de cette logique, le sujet est rarement en position d'agent, c'est à dire de décideur, dans cet ordre induit par le signifiant.

Certes, mais Lacan introduit autre chose, qui donne à la question du Vivant un poids particulier. La propriété de la chaîne, explique-t-il en substance toujours dans cette leçon du 11 décembre 1955, est telle qu'elle induit, de par la participation de trois éléments, sans autre intervention, un ordre qui fait que tout événement est pris dans une certaine structure qui de, ce fait même, apparaît comme antécédente à l'événement qu'elle « ordonne ». C'est ce que fait déjà remarquer Charles Melman à propos des chaînes de Markov dans « L'homme sans gravité ».

En quelque sorte, la place du Vivant vient en excès par rapport à cette chaîne qui secréterait un ordre sans sens, sans corps, et c'est ici que le terme freudien de réalité psychique trouve sa valeur en désignant le nouage des trois registres ainsi délimités, en fait quatre si on y ajoute la dimension du symptôme comme témoignage-compromis de ce qui dans l'appareil semble boiter immanquablement, du fait de l'improbable rencontre entre un homme et une femme. Cette faille radicale va conduire Lacan à une formulation subversive qui curieusement retrouve le contexte historique qui accompagnait Freud lors de la découverte de la psychanalyse.

Le 9 juin 1971, il dit: « Totem et tabou est un produit névrotique ». Ces quelques mots souvent noyés dans les flots du séminaire sont passés quasiment inaperçus si l'on excepte le travail de Mayette Viltard dans le numéro de « l'Une Bévue » ⁵ qu'elle consacre à cette question.

Je propose cette lecture: la psychanalyse tient des énoncés névrotiques sur la névrose. La



chose n'est pas très nouvelle si l'on se souvient des antécédents de Lacan, concernant la connaissance paranoïaque, ou encore la fonction du psychanalyste.

Cette remarque retrouve en fait le séisme culturel qui surprit la société viennoise au travers des différents mouvements qui interrogent à peu près tous les modes de connaissances jusque-là centrés sur l'immuable vérité d'un monde clos. Le signifiant qui revient partout est celui de relativité: mathématique, physique, peinture, musique... les grammaires du savoir consacraient des formes qui se révèlent n'être que des cas particuliers d'une grammaire plus générale. Citons Einstein, Klee, Cézanne, Lobatchevski, Riemann.

Appliquée à la psychanalyse et à la butée qu'elle rencontre, l'idée que la forme que le sujet utilisait pour se saisir lui-même, celle qu'on appelait névrose, n'est qu'une forme particulière qui a particulièrement réussi à un moment donné de l'histoire, dans un lieu que Jacques Lacan appelle l'accident Occident. 6 C'est à partir d'une telle remarque qu'il s'essayera à avancer que les chinois ne seraient pas analysables, au sens de « l'inconscient freudien » faudrait-il alors ajouter. En quelque sorte, la théorie psychanalytique sortirait du monde oedipien comme la géométrie était en son temps sortie de l'espace euclidien. Est-ce le sens du franchissement de Lacan lorsqu'il rebaptise l'inconscient freudien?

Je vais, pour finir, revenir au thème qui vous a occupé cette année, « Moïse et le monothéisme », texte majeur de Freud, écrit dans le souci de décaler la montée de haine qu'il avait pressenti, et qui pose l'étrange question du meurtre d'un père fondateur par ses disciples. Le vivant est-il réductible à la loi symbolique? Nous restons au cœur de la question qui nous occupe ce soir.

Comment l'homme passe-t-il du totem, puis de toutes les figures du Père à ce dieu abstrait, qui n'aurait de corps que sa voix? Comment passer du père de tous les dieux au dieu de nos pères? Comment surtout effacer l'idée d'un peuple élu, inventeur du monothéisme dans un monde qui ne saura reconstituer un semblant d'unité que dans l'élection d'un tiers exclu? Ce déficit d'identité est un symptôme que Freud pense traiter par l'invention d'un nouveau mythe, celui d'un Moïse égyptien, qui décale dans l'histoire l'apparition d'un dieu unique. Mais ce symptôme n'est pas névrotique, et la potion sera sans effet sur le mal.

Je vous propose de nous intéresser à un autre Moïse qui s'écrit pratiquement à la même époque, à quelques pas du cabinet de Freud. Il s'agit d'un opéra, celui moins connu de Schönberg. Les deux hommes ne se connaissent pas, ne se sont jamais rencontrés! Ils ont au moins une connaissance commune, Max Graf, le père du célèbre « petit Hans »7, musicologue averti, ami de Schönberg et un des premiers à fréquenter les rendez-vous du mercredi soir chez Freud. Schönberg, je le rappelle brièvement, est le fondateur du cercle de Vienne, et l'inventeur d'un nouveau système musical, dit dodécaphonique, conçu pour produire une grammaire générale de la musique, dans laquelle la gamme tempérée de Jean Sébastien Bach et son art de la fugue ne serait qu'un cas particulier d'écriture musicale. Pour « Moïse et Aaron » c'est le titre de l'œuvre de Schönberg, celui ci invente un dispositif particulier qui rend compte des différentes places que chaque protagoniste occupe par rapport au discours: Moïse le bègue, qui écoute la parole de Dieu, ne peut parler directement au peuple et doit passer par Aaron qui seul peut alors faire entendre les parole du prophète. Schoenberg invente la voix chantée, le Sprechtgesang, qui rend compte de cet espace intermédiaire, à la frontière entre ce qui se chante et ce qui se dit, comme le dira Lacan en 1976 dans ce magnifique séminaire, « L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre », la forme même qui porte, au delà du signifiant, ce qui fait résonner l'interprétation psychanalytique.

Les deux « Moïse » ont en commun une étrange particularité: Ils resteront tous deux inachevés. Chez Schönberg, la musique du troi-

⁶ in « Litturaterre ».

⁷ Le petit Hans à propos duquel est naît cette belle légende selon laquelle la phobie serait causée par l'insuffisance du papa!

sième acte est prête, mais les paroles manquent. C'est ainsi que se clôt cet opéra, sur la phrase amère de Moïse devant le veau d'or, incapable de faire entendre au peuple son erreur:

« Oh! Wort! das du mir felt!

« Oh, mot! toi, qui me manque! »

A un mot près, l'espace névrotique tiendrait devant la dérive fétichiste, idolâtre! La musique de Schönberg rompt avec l'idée d'une harmonie à l'image de Dieu. Ce qui est premier, c'est le désordre et ce mot ne manque pas... et la névrose ne se donne jamais pure.

Le « manque de ce mot » nous conduit à

une question vertigineuse que Schönberg laisse deviner, devant la mélancolie de Moïse accablé, là où le grand Michel Ange le montrait plein de colère. Est-ce la faute d'un père insuffisant, est-ce le trou naturel de la structure, ou encore l'effet de perversion de la marchandise — devenue une valeur fétiche sous l'effet du capitalisme, comme l'écrit Karl Marx repris par Lacan, — où situer la cause de cette mutation qui se lit aujour-d'hui mieux qu'hier sans doute, dont on peut remarquer qu'elle avait été non pas prophétisée, mais diagnostiquée par Jacques Lacan depuis fort longtemps?

Post-modernité et toute puissance du père

D'un lien social paradigmatique de métamorphoses, de narcoses et de nécroses langagières

"L'asymbolisation" témoigne d'une auto disculpation sans procès du meurtre mythique, celui du Père qui dicte ses coordonnées à tissages du symbolique par lesquelles s'ordonnancent les questions de filiation, de généalogie et de transmission. C'est bien l'oubli du meurtre qui fait tenir par ses traces une certaine éthique dans tout lien. L'effacement total des traces du meurtre serait un crime parfait qui remet en scène un Père tout puissant. Père de la horde omnipotent qui n'autorise le lien que par l'entremise de figures despotiques et tyranniques. Cette configuration installerait des rapports langagiers dominés par le trauma. Discours du maître transformable en discours du capitaliste dirait J. Lacan que nous repérons comme discours technoscientifique dominant le langage également. Le mythe scientifique s'est peu à peu transformé via les mutations opérées dans le langage par les discours « technico-économico-scientistes » en une entreprise d'objectivation des fictions, de localisation des origines et d'identification de pseudo objets de désirs.

Mohammed Ham

D'UNE RÉÉMERGENCE DU PÈRE DE LA HORDE : EST-CE UNE FICTION ?

Il en va de la déformation d'un texte comme de celle d'un meurtre. Le plus difficile n'est pas d'exécuter l'acte mais d'en éliminer les traces » (1939, 115). C'est par ce fragment que Freud anticipe l'élaboration qu'il consacrera, juste après, à la question de l'enstellung, comme déplacement, déformation, changement, mutation peut-être... d'une position ou d'une place, celle de l'homme, celle du lien social et ou de la culture, celle du langage.

Refoulement et effacement n'ont pas le même statut dans la métapsychologie freudienne. Si le premier consacre les traces langagières et leur soubassement dynamique comme au fondement du fonctionnement psychique, l'élimination parfaite des empreintes et stigmates du meurtre serait le présage, elle, d'un crime parfait que la gente Humaine aurait exécuté ou pourrait accomplir, point de bascule vers ce qu'il est convenu d'appeler l'Homme nouveau, celui de l'hypermodernité.

Le crime, le meurtre, restent captifs du souvenir et de la mémoire, ils font trace. Trace qui se retrace dans tout langage comme pour rappeler la loi à la parole, comme pour inscrire la dette dans son essence. C'est l'oubli du meurtre

qui fait tenir par ses traces une certaine éthique dans tout lien.

Justement le meurtre du père, parce qu'oublié et refoulé, reste agissant dans le rapport du sujet à lui-même et aux autres, mais il en va tout autrement quand les empreintes de l'assassin sont indétectables, indéchiffrables, bref introuvables

En effet le difficile n'est pas l'impossible. La structure de la phrase freudienne et les développements qu'il dépliera par la suite laissent ouverte la voie au crime parfait, celui d'une entreprise de déshumanisation qu'il subira à son corps défendant par un exil forcé, un bannissement vers l'inconnu, une perte, une errance sans re-pères au moment même où il est en train de rédiger son œuvre ultime, celle du « *Moïse qui erre en lui comme une âme en peine* ». Ce père qu'il ne cesse de ne pas tuer symboliquement, comme pour souligner l'insoutenable, l'incroyable, l'inimaginable, l'impensable, l'innommable...

Celui d'une diabolique machine meurtrière qui s'est mise en route et dont le but n'est autre que le broyage, la démolition et la destruction de l'Humain. Meurtres de masses où « les morts ne peuvent plus être comptés car ils ne peuvent plus être nommés » (Fédida, P., 2007, 16)

Cette abjecte perfection du crime réside dans la résignation due à une sujétion librement consentie dans le lien social et dans la culture, autorisée par des métamorphoses ou des altérations opérées dans le langage. J'y reviendrai.

Il n'est plus question d'un malaise dans la culture¹, mais d'un trauma généralisé dans le lien social qui aboutit à la massification du vivant. Si le premier est issu d'un meurtre mythique et est consubstantiel d'un lien social faisant basculer l'homme de la « horde à l'état » (Enriquez, E., 1983), le second réinscrit le retour à **un état de la horde**.

Face à l'extermination programmée savante et scientiste, d'une partie de l'humanité par une autre partie de l'humanité, Freud est en train d'assister, du lieu de sa déportation et avec effroi, à l'instauration du déshumain. Déshumanisation telle qu'il l'avait prédite et

décrite dans Totem et tabou, avant que le déshumain ne s'humanise via le meurtre du Père, son ingestion et son oubli pour que naisse la culture, avant que Freud ne transforme cette impensable origine de la culture en mythe scientifique.

Ainsi Freud fait face au père de la horde tel qu'il l'imagine dans totem et tabou au moment même où il rédige son « Moïse ».

Cette expérience d'éradication de l'humain est une involution du symbolique, c'est une entreprise d'asymbolisation², car « l'extermination nazie ne visait pas à supprimer la vie, le meurtre est de l'ordre de l'humain, mais à faire disparaître l'humain » (Fédida, P., op. cité, 35-36).

La rencontre matérielle avec sa propre fiction est une confrontation avec le réel sans possibilité de médiation par le symbolique. Le fantasme comme le mythe, comme l'origine, s'objectivent et confrontent à la sidération, à l'effroi, maintenant l'être dans une vigilance inouïe.

La sidération et l'effroi devant l'impensable laisse pensif, comment penser un lien qui semble s'instituer comme origine des origines sans sombrer dans le déshumain ? Si la première guerre mondiale marquée par le meurtre des masses a inscrit un trauma événementiel dans les liens humains, ceci amène de la part de Freud un remaniement conceptuel via la question de la névrose traumatique et plus largement des névroses de guerres.

Il lui impose y compris de revisiter sa théorie des pulsions par l'introduction du concept de pulsion de mort qu'il inscrit dés lors dans un audelà, là où il n'y a plus ni plaisir, ni déplaisir, juste une jouissance qui peut atteindre le morbide

Cette guerre, aussi meurtrière soit-elle, n'entame en rien la capacité de Freud à écrire sur et à partir du traumatisme ses « considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », (1915), ou de s'interroger épistolairement avec A. Einstein « Pourquoi la guerre ? » (1932), Tout ceci reste encore de l'ordre de la culture et participe de son malaise. Il n'y a pas eu de temps de latence, d'oubli, de refoulement, avant que la fabrique du meurtre de masse ne se mette en

¹ Le malaise dans la culture suppose qu'il y'ait une culture.

² Asymbolisation s'entend en tant que privation du symbolique.

aefi

route.

Les prémisses de la seconde guerre et surtout de la shoah, me semblent inscrire une « ruine de l'impossible » ³.

L'effacement total des traces du meurtre de par son industrialisation, serait une finition de l'extermination, car « l'oubli de l'extermination fait partie de l'extermination elle-même », (Fédida, P., op. cité, 16). Crime aussi parfait qu'insondable qui remet en scène un Père tout puissant. Père de la horde omnipotent qui n'autorise le lien que par l'entremise de figures despotiques et tyranniques. Un lien où l'état de la horde ne fait tenir les hommes que par le juridique, quitte à juger le juridique. Cette configuration installerait des rapports langagiers dominés par le trauma. Telle est l'hypothèse centrale qui traverse notre travail.

Trauma et impressions traumatiques qui ne cessent de faire retour dans le Moïse de Freud jusqu'aux confins de l'impasse ; butée qui se révèle comme intuition ou comme « prédiction du passé » (Stein, C., 1965).

En effet si l'effacement des traces du meurtre du père n'est pas visible dans le texte, il n'en demeure pas lisible, et ce à plusieurs endroits⁵.

Nous nous limiterons ici à discuter l'un des passages où Freud évoque ouvertement l'absence du meurtre du Père en islam. D'abord pour indiquer qu'il y a eu, bel et bien, meurtre du père dans *la religion mahométane*, et deuxièmement pour montrer que la difficulté manifestée à inscrire un meurtre mythique dans cette religion se constitue comme réapparition du père, d'une toute puissance du père, à laquelle le lien humain tout entier serait soumis.

Cet obstacle et cette impasse freudiens furent une intuition, annonciation de notre lien contemporain

Qu'est-ce à dire?

FREUD, L'ISLAM ET L'ABSENCE DU MEURTRE

C'est à partir du meurtre de Moïse, répété en acte sur le Christ, à défaut du souvenir, que Freud révèle sa thèse « religion du père, religion du fils ».

Dans cette généalogie monothéiste meurtrière Freud se tourne vers l'Islam. Il intitule ce chapitre « **difficulté** », ce qui déjà est en soi signifiant car l'histoire et la proximité de la révélation coranique attestent d'une mort hors meurtre de Mahomet.

Mais Freud⁶ avertit d'emblée : « ses connaissances limitées lui permettent seulement d'ajouter que la fondation de la religion mahométane lui apparaît comme une répétition abrégée de la fondation de la religion juive dont elle se manifeste comme une imitation. » (1939,186)

Puis il précise sa pensée : « Il semble en effet que le prophète eut d'abord l'intention d'adapter intégralement le judaïsme pour lui et pour son peuple. La récupération du seul grand-père primitif produisit chez les arabes un extraordinaire accroissement de leur conscience d'euxmêmes qui conduisit à de grands succès temporels, mais s'épuisa aussi avec eux. Allah se montra beaucoup plus reconnaissant à l'égard de son peuple élu que jadis Yahvé à l'égard du sien. Mais le développement intérieur de la nouvelle religion s'arrêta bientôt, peut-être parce qu'il manquait l'approfondissement que produisit, dans le cas du peuple juif, le meurtre du fondateur de la religion ». (Ibid)

Que pouvons-nous retenir de cette déclaration ?

- 1)- récupération du grand père primitif que Freud ne nomme pas, mais il s'agit d'Abraham, ou *Ibrahim* en arabe,
- 2)- absence du meurtre du père en Islam.

Ces deux propositions se révèlent être :

³ L'expression est de F. Benslama cité par Gori, R., 1998, 16

⁴ L'affaire d'Outreau est en ce sens assez exemplaire.

⁵ Souvenons nous que dés son introduction du Moïse, Freud annonce : « Enlever à un peuple l'homme qu'il honore... » (op. cité, 63), acte d'enlèvement et acte du meurtre, situe dans cette espace d'écriture l'homme Freud en train de commettre un meurtre du meurtre, d'autant plus que dans son développement Freud finit par reconnaître qu'il y'a eu deux Moïse et non un. La description des deux personnages nous fait penser à la coexistence d'un père de la horde vivant et au père assassiné.

⁶ L'un des rares endroits, dans le livre, où Freud parle de lui à la troisième personne.

⁷ C'est moi qui souligne.

tout comme le grand père Abraham (Ibrahim en islam) le petit-fils Muhammad n'a pas été tué. Ceci inscrit une généalogie dans un meurtre non accompli, ce qui produit un accroissement de la conscience, des « succès qui s'éteignent avec eux « comme un feu de paille. Énigmatiques propositions de Freud, car même du point de vue historique nous ne savons comment entendre tout cela. Si les empires musulmans se sont disloqués, les arabo-musulmans existent toujours bel et bien en tant que nation. Nous sommes ainsi réduits à rappeler des évidences.

Nous allons tâcher d'instruire la proposition freudienne à partir de ses propres thèses.

DE L'INTERDIT DU MEURTRE ET DE L'INCESTE EN ISLAM

Mythiquement, c'est-à-dire inconsciemment, s'il n'y a pas meurtre, il n'y a pas de complexe d'Œdipe, pas de faute, pas de surmoi, pas de culpabilité, et donc pas de civilisation. Plus simplement tout lien social, la culture, ne reposerait-il pas sur l'idée du meurtre mythique ?

Mais Freud aurait-il confondu ici meurtre à essence mythique et meurtre relevant d'une « vérité » historique ? Une lecture naïve de sa déclaration nous amènerait à penser que les sociétés arabo-musulmanes vivraient encore dans cette tribalité d'avant le meurtre. Rappelons-nous que dans Totem et Tabou Freud appuie d'emblée sa thèse de « la mise en culture de l'expérience humaine » (Gori, R., 1978, 138) à partir d'élaborations autour de l'inceste.

Adressons-nous au Coran pour voir comment les règles de l'interdit de l'inceste sont posées :

« Il vous est interdit d'épouser vos mères, vos sœurs, vos tantes paternelles et maternelles ; vos nièces, filles de vos frères ou de vos sœurs ; vos nourrices, vos sœurs de lait, les mères de vos femmes, les filles confiées à votre tutelle et issues de femmes avec lesquelles vous auriez cohabité. Mais si vous n'avez pas co-habité avec elle il n'y a aucun crime à les épouser. N'épousez pas non plus les filles de vos fils que vous avez engendrées, ni deux sœurs. Si le fait est accompli, Dieu sera indulgent. Il vous est

défendu d'épouser des femmes mariées, exceptées celles qui seraient tombées entre vos mains comme esclaves » (Sourate IV, 27, 28)

Dans le texte l'inceste est un crime. Il a bien fallu qu'un crime ait eu lieu pour que la règle soit.

Quel est ce père en Islam ? Quel est ce crime ?

Notre lecture du texte coranique, appuyée par celle qu'en fait F. Benslama, nous laisse entrevoir que dans la foi islamique il n'y a que : « deux figures auxquelles on attribue sans contestation la paternité : Adam comme père de l'humanité, et Abraham comme père de l'humanité monothéiste ». (1988, 122)

Si nous suivons toujours notre double lecture nous sommes à même de constater que le texte coranique instaure le meurtre d'Abel par Caïn comme fondement de la violence de « Beni Âdam », fils d'Adam. Le meurtre en Islam est ainsi commenté par Tabari⁸: « Les deux fils d'Adam offrirent chacun une oblation, celle de l'un fut acceptée, celle de l'autre fut refusée ».

Au début de l'humanité Ève accouchait systématiquement de jumeaux : un garçon et une fille. Abel et Caïn sont nés chacun avec une sœur jumelle.

Adam a décidé de donner en mariage à Abel la sœur de Caïn vice-versa : « Il s'agit donc de l'instauration d'un principe d'échange minimal, d'un interdit élémentaire de l'inceste » (Benslama, F., 127). Mais Caïn aurait refusé l'échange alors qu'Abel tenait à respecter la règle. Le meurtre eut lieu, le meurtre en lien ici avec l'absence du père appelé en pèlerinage à La Mecque. Absence que F. Benslama lit comme mort. D'ailleurs le commentaire est justifié car souvent, à l'heure actuelle, lorsque quelqu'un part en pèlerinage, il demande pardon à tout le monde et ne dit pas au revoir mais adieu, comme s'il allait mourir.

Revenons à ce meurtre : Caln dit : « Je te tuerai ». Abel lui répondit : « Dieu n'accepte que les offrandes des pieux. Assurément, si tu portes la main sur moi pour me tuer, je ne porterai pas la main sur toi pour te tuer, je crains Dieu le seigneur des mondes » (Coran). Et le dialogue coranique fait dire à Abel : « Je veux que tu te



confesses (que tu avoues) ton crime contre moi, que tu supportes mon péché et le tien, que tu sois parmi les hôtes du feu » (Coran).

L'analyse de F. Benslama nous éclaire un peu plus : « Ce qui frappe dans cette réponse, c'est qu'Abel parle comme s'il était déjà mort. Le désir de Caïn de le tuer, encore en parole, a fait acte chez Abel. Abel parle comme s'il était mort, pour un meurtre à venir. Il énonce la loi que va rencontrer Caïn par le meurtre » (Op. cité, ibid.)

Abel est vivant mort, la loi surgit ainsi dans cet intervalle, entre le désir de tuer et le meurtre. Le meurtre n'a pas encore été commis, mais la loi est déjà annoncée comme conséquence de l'acte à venir. Le désir de meurtre produit la loi, ici comme ailleurs : « de sorte que le meurtre est accueilli comme l'avenir de la parole de la loi par le désir d'Abel ». (Benslama, F., op. cité, 128)

En d'autres termes c'est celui qui va mourir qui édictera la loi à advenir après sa mort, et la culpabilité qu'engendra ce meurtre est bel et bien présente dans ce texte.

« Comme il ne savait pas comment faire disparaître le cadavre, Dieu fit surgir un corbeau qui gratta la terre afin de lui faire voir comment ensevelir la dépouille de son frère. Malheur à moi ! s'écria-t-il, je ne suis même pas capable d'être comme ce corbeau et d'ensevelir mon frère. Et il fut parmi ceux que hante le remords » (Coran).

Nous remarquons, avec F. Benslama, que ce remord (culpabilité) n'est pas inhérent à l'acte du meurtre mais à l'impossibilité de se représenter l'acte d'ensevelissement. Effacer les traces en somme. Ce meurtre est là dans la parole, il habite la trame du langage, il est ce qui permet son intelligibilité. Et c'est bien là l'enseignement freudien, si nous nous décalons par rapport à une lecture relevant d'une construction socio-historique, pour impliquer sa métapsychologie dans l'après-coup de l'actualité des rencontres avec les patients. Pour celui qui est mort un meurtre est un meurtre.

Les variantes romancées de « l'assassin » révèlent justement sa singularité et son rapport à l'origine via le langage. Il nous fallait ce détour pour soumettre la déclaration de Freud à son propre enseignement. Et pourtant...

ET SI FREUD AVAIT RAISON...

En effet sa déclaration courte concernant l'islam peut être discutée selon le canevas que nous venons de proposer. Néanmoins Freud amalgame Arabes et Islam, du fait que les arabes sont loin d'être les seuls musulmans, ce que Freud ne pouvait ignorer, nous montre à quel point la pensée de Freud, là où elle bâtit sa thèse, dans un livre ultime à partir de la problématique du signifiant reste contaminée par une logique du signe. L'appréhension Musulman égale arabe et vice versa tranche radicalement avec la confirmation du Moïse l'égyptien et ce à partir de son seul nom, signifiant enfant en égyptien. Le Moïse que R. Gori considère à juste titre comme Fragment d'autoanalyse de Freud nous semble, chez ce dernier, amener l'analyse à un point de butée, point d'impasse où le signe finit par accomplir son œuvre jusqu'à la négation par absence du meurtre du père chez une partie de l'humanité. Cette annulation trouve à se déployer au moment même où une partie dite de l'humanité est en train d'achever, d'exécuter sur une autre au nom de son appartenance, une entreprise d'effacement.

Et là nous suivrons Lebrun J.-P., (1997), lorsqu'il analyse que la SHOAH constitue la bascule de l'entrée de l'humain et de ses liens « dans un monde sans limites », monde qui a édifié un indicible et inénarrable génocide de masse, monde qui a consommé le manque dans le langage. Ceci est incarné par cette entreprise d'effacement visant le différent, le mot « juif » qu'il voulait supprimer de la langue en la remplissant du même désigné « arien ».

- En effet, et si Freud avait raison, malgré lui et à son insu, par cette analyse signalétique de pointer qu'on était en train de s'installer dans un monde de signes dont l'étoile arborée par des millions afin de se signaler en témoigne. Dès lors l'objet de la pulsion n'est plus que l'abject.

Tel que lui-même semblait l'écrire à Jones : « Je n'attends plus que la sortie du Moïse et je n'aurais plus à m'intéresser à rien jusqu'à ma prochaine renaissance ».

- *Et si Freud avait raison* d'intituler ce passage sur « la religion mahométane » : **difficulté** pour nous signaler le point d'impasse paradigmatique du lien analytique et du lien social en train de sombrer dans un trauma généralisé là même où il a tenté dans une ultime tentative d'éclairer la question du trauma en le ramenant à des impressions. Mais face à nos impasses ne sommes-nous pas tenté de théoriser, de conceptualiser bref de comprendre ?

- Et si Freud avait raison : alors même qu'il est en train de confirmer dans le texte que le meurtre ne peut que se répéter après un temps d'incubation et de latence, de Moise sur le Christ, celui d'une partie de l'humanité dite chrétienne sur l'autre désignée juive, de nous alerter sur ce qu'une autre partie de l'humanité dont certains de ses membres se désignant comme musulmans ou islamistes répéteront des génocides et des meurtres sur d'autres humains.

Ce que notre lien contemporain est en train de confirmer avec force, lien où la technique et son discours ont finit par délocaliser les entreprises de meurtre pour les rendre planétaires.

- Justement si Freud avait raison en ramenant l'islam à n'être qu'une imitation du judaïsme de souligner que si le principe de répétition convoque autant les pulsions de vie que de mort celui de l'imitation installe dans une jouissance morbide sans fin.

Au risque de me répéter, si dans Totem et Tabou Freud a dévoilé les enjeux d'un travail de liaison tenant les hommes ensembles appelé culture et reposant sur un meurtre accompli et refoulé, dans Le Moïse il souligne la probable réapparition du père de la horde qui soumettrait tous ses descendants à son bon vouloir.

Mais notre réflexion, si elle analyse ainsi le texte freudien, elle ne manque pas d'y laisser nos propres empreintes.

Cette analyse se démarque de certains travaux contemporains qui considèrent nos liens actuels, les souffrances actuelles et leurs pathos désignés : cliniques de l'extrême, nouveaux symptômes, états limites voire psychoses ou perversions généralisées, etc. Comme s'inscrivant du côté de l'absence du père et/ou de sa défaillance. Il me semble au contraire que ces figures psychopathologiques qui restent encore à préciser conceptuellement, relèvent plutôt de sa toute puissance telle que je vais l'analyser par une exploration de certaines altérations dans le langage et tel que notre lien dit hypermoderne et

ultralibéral nous les laisse entendre.

L'ULTRA ET L'HYPER LIEN : MODERNITÉ, LIBÉRALISME OU CHAOS ?

La construction « lien social », est un assemblage pléonastique comme si ce qui ne peut s'inscrire métaphoriquement ou résiste au symbolique, fait retour dans les mots comme incarnation d'un impossible aussi réelle que traumatique.

Le lien social, notre lien social dit moderne serait un lien « traumatogéne » qui ne cesse d'« involuer » symboliquement et affectivement en « s'hyper-modernisant » et « en s'ultraliberalisant », tout en se ressourçant dans cette psychopathie des temps modernes.

L'harnachement régressif à une modernité hyperpositiviste et outrancièrement objectivante se conjugue à une fixation au libéralisme, ce dernier qui s'est substitué à l'utopie de la liberté ou à l'idéal d'une libération.

L'ultralibéralisme et l'hypermodernité inscrivent une radicalité qui se manifeste comme exacerbation des passions à l'endroit du sentiment d'appartenance.

Cet excès d'investissement de l'identitaire est l'une des facettes de ce que certains travaux actuels tentent de cerner du côté de ce qu'il est convenu de nommer les mutations dans le lien social...

Je pose d'emblée le postulat que le lien social ne peut être que langagier c'est-à-dire soumis aux lois du langage.

Qu'est ce à dire ?

Dans un monde hors limites et sans repères, où mondialisation, globalisation, et alter mondialisation rentrent dans un télescopage sémantique fonctionnant dans une logique discursive d'affrontement via un recyclage linguistique; les discours pleins et consommés face à un discours qui se veut humain mais consumé, témoignent d'une épistémè d'un lien social en pleine mutation où une certaine plateforme indiciaire et signalétique se substitue à une logique de l'étiquetage aux patronymes et aux appartenances mythiques.

La singularité de la parole telle qu'elle puise ses ressources dans le gîte du langage se trouve reléguée au statut où l'on gomme les dif-

aefi

férences à l'endroit même où on les prône.

Ainsi ces nouvelles formes de liens marquées par les discours et/ou agis haineux et les discours sur la haine, semblent se constituer comme piliers épistémologiques de rapports sociaux qu'on projette comme globaux et achevés.

Ils sont soumis à la terreur d'une dynamique chaotique de l'image où se déploie une entreprise de déshumanisation. Les expulsions de logements ou de territoires, les délocalisations, les refoulements par charters, les déflagrations, les attentats, chocs dits de civilisations ou guerres des religions, les viols collectifs, les purifications ethniques, les ethnocentrismes, les crispations idéologico-identitaires, les corps auto déchiquetés, les génocides ou déportations de populations en masses ainsi que d'autres faits ou drames humains qui ne trouvent leur issue discursive, voire agie, que dans une forme de violence de la performance où la différence semble s'accomplir dans l'homogène. Le semblable cède la place à l'identique, les rapports de haine et/ou de fusion délocalisent ceux d'amour ou d'adversité.

N'oublions pas que linguistiquement et langagièrement si le lien se soutient et entretient des formes d'illusions nécessaires d'altérités: « amour, affection, fidélité... », c'est aussi ce qui attache, entrave et ligature. Le travail du lien comporte donc cette double face d'être en même temps ce qui tisse, tresse et brode et ce qui sépare, rompt et désunie. L'Homme du lien est un sujet librement entravé.

Ce double mouvement du lien est un symptôme, dans le sens même de formations de compromis, autorisant la vie mais handicapant l'existence. C'est-à-dire qu'elles se structurent dans une dynamique de destruction. Chaque membre du lien est dans une tentative vaine d'attraper le réel en le symbolisant. Il est ainsi doublement et concomitamment aliéné par identification, d'abord à son intériorité imagée « orthopédiquement » moïque, virtualité constitutive et structurante d'une « anticipation imaginaire » à laquelle il reste indéfectiblement harnaché, et d'autre part à l'autre semblable, par l'entremise

d'un je dont l'organisation est paradoxale. Il n'est de je que parce qu'il y a de l'autre. « Le je est social » nous dit Lacan. Son inconsistance n'a d'égal que sa rigidité.

Lien virtuel et lien à l'autre semblable sont traversés de bout en bout par un narcissisme inouï. Ce pacte narcissique⁹ fait office d'alliance, il organise les rapports sociaux selon des modalités traversées par des liens imaginaires, des liens symboliques et des liens réels.

Nous considérerons qu'une homéostasie du lien voudrait que les trois types d'alliance fonctionnent dans une harmonie. Mais nous sommes là au mieux du côté du mythe du paradis perdu.

Les histoires de l'humanité sont jalonnées de dates liées à des événements, d'époques nommées, de progressions, de régressions, de fixations, de révolutions, de systèmes politiques économiques et sociaux, de civilisations, de cultures, d'états qui naissent ou qui disparaissent etc. Autant de moments de ruptures que les historiens peinent à dater ou datent avec autoritarisme qui sont aussi des sites et musées épistémologiques que les sciences continuent d'étudier ou de visiter

Mais ne constituent-elles pas aussi des moments où un type de lien (réel, symbolique ou imaginaire) prédominait et qui fût délocalisé par un autre ?

Rapports sociaux post-modernes que je considère comme prédominés voire dominés par des liens réels.

Les transmutations sémantiques sont les témoignages vivants que les significations accomplies par et dans la langue restent les miroirs par lesquels le social dévoile ces liens. Car « Une langue n'exprime pas une pensée, elle est cette pensée même » (Gori, R., 1998, 10)

Alors que dire quand ce social invente de nouvelles formules à oxymores comme frappes chirurgicales où la violence se trouve liée à la délicatesse et à la minutie, guerre préventive où l'anéantissement est protection, discrimination positive où le rejet est intégration, minorités visibles où les signes damnent le pion au signifiant

⁹ Nous privilégions ici le terme de pacte narcissique à celui de contrat, qu'utilise P. Aulagnier. Car le pacte relève souvent d'une alliance symbolique à porté mythique.

et plus récemment la rupture tranquille...

Les contradictions folles et impossibles qui les habitent suffisent à nous renseigner sur le caractère hautement conflictuel consubstantiel à un lien social animé par l'agitation et la déstructuration c'est-à-dire soumis sans limites et sans discontinuité au travail du réel. Pourtant, ce lien fait vœu d'intégrer et d'insérer voir d'assimiler.

En effet, le travail et l'école semblent se constituer épistémologiquement comme les instruments de mesure de l'intégration ou de l'exclusion du nouveau citoyen, nouvel homme du lien social. Avoir du travail, réussir son parcours scolaire viennent faire écran à toute autre forme d'intégration et/ou d'être dans la culture.

C'est comme si cette communauté « d'intégrés » ne pouvait donner consistance à son assise imaginaire qui se veut norme d'appartenance qu'en identifiant en son sein une sémantique à géométrie variable en catégorisant les exclus. Parmi ceux-ci les administrativement étrangers occupent une place de choix.

Les multiples stigmatisations lexicologiques qui les caractérisent : d'ordre ethnographique, social, professionnel, religieux etc., sont autant de discriminations accomplies que la loi peine à sanctionner¹⁰ et que l'hypocrisie linguistique désigne par le vocable d'exclusion.

Ils n'ont plus de nom, de prénom, de filiation, ils sont indifférenciés. Seule une norme de signalisation politico-administrativo-sociale borne leur pseudo identité qui se trouve de ce fait assignée à la résidence de la massification et de l'anonymat. Le lien social semble ainsi de plus en plus marqué par l'institutionnalisation de l'exclusion.

Les dispositifs d'accompagnements, de soutiens et de prises en charge censés rapatrier ces

« évincés » dans le corps social, sont paralysés par les balisages à chapitres législatifs et financiers qui, au moyen de leurs éclatements et leurs restrictions à un trait social, autoritairement ou vulgairement défini chez ces sujets, finissent par les morceler. Morceaux choisis ou morceaux de choix qui sont autant de signes et marques de fabrique des dispositifs socio-sanitaires. Et comme le dit assez Justement B. Stiegler «...Il faut savoir que la tendance contre laquelle on lutte est la condition de la tendance pour laquelle on lutte » (2003, 75)

Mais cette ségrégation sociale n'est pas réservée aux seuls dits immigrés. Combien parmi ceux qui sont désignés : « Rmistes, Sdf, Toxico, Alcoolo, Clodo etc... », sont catégorisés selon des schèmes semblables et subissent d'autres vexations ? Ils ne sont plus sujets de leur histoire, ils n'ont plus de nom, de prénom, de filiation, ils sont indifférenciés. Seule une norme de signalisation politico-administrativo-sociale borne leur pseudo identité qui se trouve de ce fait assignée à la résidence de la massification et de l'anonymat.

Ce besoin de sériation et d'encagement de l'Humain par catégorie aussi étanche que massifiée serait à inscrire dans des nécessités spéculaires délimitant par gradation géographique, linguistique, d'accents, de couleurs, de traits
sociaux etc., les champs d'appartenance. Ces
besoins d'appartenances sont des interdépendances qui se constituent comme liens sociaux à formulations culturalistes, savantes, raffinées ou
vulgaires sur d'autres liens sociaux. Elles sont là,
pour tout sujet, comme mises au service d'une
logique du signe qui détourne le regard du rapport au langage. Car ce dernier, rappelons-le,
confronte au manque, à la privation, à la castration et à la frustration.

BESOIN D'APPARTENANCE ET OPÉRATION DE MASSIFICATION

Le point de repère pour chacun reste peu ou prou un lien à ce qu'il suppose être son aire géographique et/ou ses communautés d'appartenances qu'il partagerait avec ses semblables.

Il est assez remarquable de découvrir qu'Apparenté, Appartenance et Appartement semblent manifestement se tenir et se soutenir de la même étymologie que condense le mot dépendance. La question de l'appartenance qu'elle soit d'ordre culturelle, linguistique, religieuse, natio-

¹⁰ Il nous est difficile d'oublier la phrase d'un procureur de la république française qui (lors d'une réunion de travail de la commission d'accès à la citoyenneté CO.D.A.C dans laquelle nous étions coopté comme membre) relatait à titre de témoignage le cas d'un restaurateur qui avait refusé de servir un arabe et avait qualifié l'aveu du tavernier de courage d'opinion!

nale, d'école ou de toute sorte semble inscrire un sentiment de nécessité à référent identitaire, elle se consigne au cœur de processus d'identifications qui sont à l'œuvre du côté de l'émergence du sujet, tel que nous le révèle J. Lacan¹¹ à travers l'épreuve du miroir et telle qu'elle ne cesse de se déduire de l'expérience analytique. Elle traduit un lien consenti de dépendance et d'allégeance au code de l'autre. Lien « miroitier », lien langagier, lien virtuel qui se veut consistance identitaire. Celle-ci ne tient que par d'éphémères destinées, marquée du sceau d'interchangeabilités mises au service de dynamiques narcissiques.

L'émergence du sujet, sa constitution, analyse J. Lacan, est consubstantielle de l'expérience du miroir. Le sujet s'auto-fabrique à partir d'un reflet : le sien. Il se voit voir dans une orthopédie d'image unifiée alors même qu'il en est décalé par son vécu d'être fragmenté.

Il appartient, dés lors et par identification, à un reflet se croyant être ce qu'il n'est pas en se voyant là où il n'est pas. La constitution de ce sentiment d'appartenance chez le sujet est coémergente de son aliénation et est consubstantielle de cette captation par sa propre image qui refoulée n'en demeure pas moins de manière dynamique assez tyrannique, fixant l'autre ou les autres dans des schèmes identitaires représentatifs d'inscriptions infantiles de l'Autre. Cette persistance de l'identité nous confronte selon cette analyse à la persévérance de cette identification fondamentale où le je, le nous et les autres ne trouvent leur consistance que référés constamment à une culture du virtuel, du réfléchi, du narcissique en somme du subjectif. C'est ainsi que nous pouvons l'approcher dans la perspective de l'hypothèse de l'inconscient. Le sujet de l'inconscient c'est le sujet du langage et l'expérience du miroir, c'est du langage. L'appartenance en tant que sentiment identitaire obéit aux lois du langage.

A ce stade de notre analyse nous avancerons que le dogme de l'appartenance c'est ce qui reste comme trace de la fusion primaire quand la séparation a eu lieu. C'est ce qui, en même temps, fait appel et résiste au père, c'est ce qui dévoile la permanence de l'objet partiel dans le passage à l'objet total.

C'est ce qui montre que le « parlêtre » échoue dans une traduction parfaite de sa langue maternelle, langue de l'Autre. Il est alors intra psychiquement un sujet bilingue, ce qui constitue sa condition d'être exilé.

Le lien social, je le répète, ne peut se concevoir que comme lien langagier, référé aux questions du manque et du symbolique.

Notre lien social hypermoderne se caractérise par une métamorphose des « je » qui, sous l'emprise d'une coagulation des différences singulières et une homogénéisation des dissemblances identitaires et par un long processus de désymbolisation, a fini par fondre les « je » en masses à moulage identique. Cette « mêmeté » des « Je » ainsi devenus « on », est le résultat de destructions de narcissismes vitaux particuliers qui se ravitaillent de l'autre et qui s'expriment face à l'autre. Dans les deux cas l'autre est cette épreuve du miroir. Autrement dit, ce « on » est la conséquence d'une fusion des « je », produisant un miroir où ne se réfléchissent plus que des blocs. Ainsi le glissement s'est opéré d'une symbolisation/désymbolisation à une asymbolisation bannissant la castration.

Cette asymbolisation refonde les rapports sous le joug de dispositions agençant les masses dans une logique d'objectivation sans limites, animée par une structuration linguistique et langagière où le mouvement de bascule, à vitesse incalculable, ne s'effectue plus qu'entre privations et frustrations.

Ce détour paradigmatique par les questions de l'appartenance se veut, aussi, un questionnement « épistémo-polémique » adressé également aux tenants du culturalisme et autres adeptes du scientisme positiviste, qui en fétichisant les folklores ethnographiques et en érotisant les signes au lieu de les déconstruire 12 ont achevé de consolider dans les liens sociaux des identités étanches à géométrie géographique immuable. Entreprise d'objectivations ou la collusion entre

¹¹ Lacan J., 1949, Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je, in Écrits, Seuil, Paris, 1966.

¹² Nous entendons par travail de déconstruction au sens que lui confère J. Derrida : « La déconstruction n'est pas négation, elle n'est pas destruction, elle est à l'inverse construction de l'apparaître » (1999, p.88).

« mythos et technê » a fini par produire une mythification de la technique 13.

Cette machine de désintégration du manque est celle-là même qui se constitue comme discours technoscientifique¹⁴ ou technocentriste qui a réussi à opérer, par l'entremise du Réel de l'objet et de l'Imaginaire événementiel¹⁵, une castration de la castration Symbolique.

On aurait alors des sujets coincés entre privation et frustration tout en massifiant leur rapport.

A suivre le postulat que je viens de proposer j'émets l'hypothèse que notre lien social c'est à dire langagier est un lien involutif et « asymbolique » caractérisé par la soumission à un Père tout puissant et omnipotent tel que la figure du père de la horde nous le révèle.

Lien que S. Freud avait repéré entre autres comme « malaise dans la culture » et Lacan comme dominé par le discours du maître et ou du capitaliste. Bien d'autres après eux l'ont ainsi désigné : perversion et ou psychose (Ch. Melman/J.P.Lebrun, 2003), sujet en état limite (J.J.Rassial, 1999), sous la forme d'une mélancolisation (O. Douville, 2001) etc. Autant de figures d'un lien qui interroge légitimement les chercheurs et les analystes à partir de leurs confrontations cliniques.

Liens agités et liens qui agitent nos théorisations et nos concepts que nous plaçons sous l'égide d'un trauma permanent travaillé par la réémergence de la figure d'un Père tout puissant et omnipotent. Tous ces travaux soulignent bien une mutation.

Et si cette mutation n'était en fait qu'une involution, à savoir un point de rencontre langagier avec un père tout puissant. Père qui a ressuscité tel un clone fabriqué à partir de traces langagières qui ne font plus tenir à partir du meurtre de l'inceste du cannibalisme et de leur interdit oublié, mais par le meurtre, par l'inceste, par le cannibalisme et de leurs manifestations tenant les hommes dans une vigilance inouïe. La mutation se manifesterait ici comme rupture radicale dans l'éthique que Freud définit comme limitation aux pulsions.

Rappelons le, le trauma originaire réglé par le « mythe scientifique » de Freud est issu du meurtre mythologique du père de la horde. Il opère au sein du parcours freudien un acte fondateur du et au sujet (et de la collectivité), aux soubassements du langage, du legs de parole, de la transmission orale, du rapport autant à la Règle qu'à la Loi dont chacun hérite, sous l'égide de l'opération depuis désignée par J. Lacan « Nom du père ».

C'est ainsi que Freud a tenté symboliquement de répondre à son interrogation: « Qu'estce qui fait tenir les hommes ensemble, alors que rien ne les y prédispose »?

C'est bien la question du lien dit social qui se trouve au cœur de ce procès mythique. Néanmoins, « le tenir ensemble des Hommes » peut prendre des configurations langagières bien particulières qui peuvent être dévoilées par leur épistémè.

Quelques exemples d'explorations empruntés au fonctionnement langagier de notre « hyper modernité » illustreront ici mon propos.

ORIGINE, MEURTRE, INCESTE ET LOI DU SIGNE...

D'une comptabilisation de l'origine

Ces « immigrés ou leur descendants » qu'on désigne par le vocable de 1^{re}, 2^e, 3^e géné-

¹³ Les exemples ne manquent pas. Les attentats du 11 septembre 2001 ou plus récemment ceux de Madrid ou de Londres et bien d'autres, montrent à quel point les ennemis des progrès dits techniques (car contraires disent-ils aux principes coraniques) sont en même temps ceux qui leur vouent un culte quasi religieux pour détruire. Allah les aurait mis à leur disposition, pensent ils, pour que leur dogme règne.

¹⁴ A ce sujet se reporter au livre de J.P.Lebrun « Un monde sans limite ». Op. Cité

¹⁵ J'entends par Imaginaire événementiel, ce procédé qui consiste par stratégies de captations à sidérer par l'image de l'objet qui boucle sur elle tout mouvement de pensée, en annihilant l'opération d'aliénation de l'expérience du miroir qui structure l'imaginaire. C'est ainsi, par exemple, que des publicitaires chargés de promouvoir la marque d'une voiture ont accolé à l'image le nom bien connu et intégré, mais avec inversion de lettres : **GLOF au lieu de GOLF.** Pendant que le sujet est occupé à replacer les signes il n'est plus dans le signifiant. Il est dans l'illusion du pouvoir sur l'objet alors qu'il en est captivé. Il s'agit là d'une logique de la séduction généralisée à but très lucratif.

¹⁶ Les impressions traumatiques associées au meurtre collectif étant véhiculées par le langage.

aefi

ration, etc. comme si leur inscription dans le genre humain commençait avec ladite migration. L'origine de l'autre ainsi comptabilisée, dans la langue et agrée dans l'Autre du langage avec précision dans le lien social, atteste dans ledit lien d'une structuration déstructurée qui s'organise autour d'une forme involutive qui vise « l'asymbolistion ». Cette dernière témoigne d'une auto disculpation sans procès du meurtre mythique, celui du Père qui dicte ses coordonnées à tissages du symbolique par lesquelles s'ordonnancent les questions de filiation, de généalogie et de transmission.

C'est bien l'oubli du meurtre qui fait tenir par ses traces une certaine éthique dans tout lien.

L'effacement total des traces du meurtre serait un crime parfait qui remet en scène un Père tout puissant¹⁷. Père de la horde omnipotent qui n'autorise le lien que par l'entremise de figures despotiques et tyranniques. Cette configuration installerait des rapports langagiers dominés par le trauma. Discours du maître transformable en discours du capitaliste dirait J. Lacan¹⁸que nous repérons comme discours technoscientifique dominant le langage également. Le mythe scientifique s'est peu à peu transformé via les mutations opérées dans le langage par les discours « technico-économico-scientistes » en une entreprise d'objectivation des fictions, de localisation des origines et d'identification de pseudo objets de désirs.

<u>« Les tournantes » comme paradigme du</u> <u>Meurtre et de l'inceste</u>

Dans notre hyper-modernité la question de ce qu'on appelle les viols collectifs ou tournantes ainsi désignés par ceux qui les commettent est un exemple édifiant parmi tant d'autres.

Ces actes infâmes sont théorisés du côté d'une défaillance ou absence du père. Ils nous semblent plutôt révéler sa toute puissance. Ainsi dans ces banlieues que l'architecte J. Nouvel désigne, à juste titre, comme des non-lieux, on a des fils qui sont tellement soumis à une castra-

tion relevant du réel et non plus du symbolique, qu'ils sont acculés à ne plus pouvoir bander qu'en bande. Ils se partagent les restes d'un père où souvent la fille abusée est appelée « sœurette » ou « cousine » et où ces filles empruntent de plus en plus la stratégie dite du voile pour être épargnées. Stratégie de soumission à l'autre tout puissant. Elles appartiennent à l'Autre auquel les fils se soumettent.

« Sœurette », « cousine », soumission au Père, nous avons là des signifiants ; ingrédients d'inceste de tyrannie et de meurtre psychique ou physique¹⁹. La langue, là encore, renseigne sur des particularismes langagiers qui se constituent comme liens.

Loi et signe

La récente polémique sur la voile dit islamique a accouché d'une loi sur les signes religieux.

Qu'est ce à dire, quand le discours politique légifère sur les signes ?

C'est probablement ladite culture des autres, leur religion analysée purement du côté du signe et non du côté de la dynamique du signifiant, qui transforme un procédé dit d'intégration en une entreprise d'exclusion.

Apparemment il est plus aisé d'interdire et d'exclure que de formaliser et de mettre en place les moyens appropriés afin d'amener la personne voilée, à cheveux longs, à Kipa ou à forte pilosité à renoncer au camouflage identitaire et d'intégrer psychiquement d'autres identifications qui sont autant d'identités plus conformes à l'idéal dit de laïcité. Une politique du signe stigmatise d'autant plus quand elle considère l'autre comme distinct, non dans sa radicalité singulière et sa facture originale, mais comme différent en tant que représentant d'une quelconque communauté ou culture. Le rapport au signe n'est pas l'inscription dans le signifiant. Le signe représente quelque chose pour quelqu'un alors que le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. Cet entre-deux signifiant laisse entendre cette

¹⁷ C'est en cela que nos travaux diffèrent de certaines analyses qui aboutissent à une défaillance ou une absence du père.

¹⁸ Cf. J. Lacan in « D'un discours qui ne serait pas du semblant », notamment lorsqu'il souligne « votre discours du maître se montre tout ce qu'il y a de plus transformable dans le discours du capitaliste » (1971, 44)

¹⁹ Il faut se souvenir ici de l'histoire de Sohan qui ayant refusé de se soumettre à ces exactions à été morte brûlée vive.

éphémère identité du sujet qui ne se soutient que d'un vacillement aliéné à la question de l'origine.

L'annihilation de l'opération du signifiant au profit d'un surinvestissement du signe est un acte d'effacement des traces du meurtre. Depuis la « traçabilité » d'objets animés et inanimés ainsi que celles d'êtres vivants, ne cessent d'accomplir son œuvre en s'instituant comme fabrique de l'origine.

Cette entreprise a installé l'irregardable à la place de l'invisible, l'inaudible à la place de l'inouï et l'inconsistance en place et lieu de l'immatériel dans le lien social.

Fabrique du « traumatogéne » qui par ses nécroses langagières, installe le dégoût au cœur du lien et qui n'est qu'un « symptôme d'une liquidation du désir » (Stiegler, B., 2003, 36). Dévastation du symbolique et désolation de l'imaginaire dû à une « privation structurelle des capacités narcissiques primordiales » (Stigler, B., op. cité, ibid.). Le symbolique tourne au mieux au symbolisme et l'imaginaire n'est plus consigné que dans des images ou des millions de personnes deviennent, en même temps les voyeuristes de leurs propres conditions. En effet par l'entremise d'images « hypermarchandisées » « on achète du temps à des cerveaux ». On vend de la réalité²⁰ qui n'a plus qu'à être greffée psychiquement. On vend d'éphémères célébrités, objets d'identifications et de convoitises, sans ancrage Historique ou Mythique mais qui constituent et incarnent la fabrique de marques déposées. Les objets de consommation mutent en pseudo objets du désir. Ils ne sont plus choisis mais prescrits, et acquièrent une fonction quasi « addictive », qui n'est pas liée à leur nature mais à leur statut d'ustensiles aussi brefs que jetables. Ils sont souvent périmés ou dépassés avant d'être déballés. Le sujet désinvestit avant d'investir. Consommation qui est aussi une consumation des manques.

Ne pouvant plus être en mouvement, la pensée sombre dans l'agitation. Elle n'est plus animée par les signifiants mais par des signes, qui sont autant d'objets qui ne s'articulent plus dans la continuité mais subissent des arrêts par effraction. Ils s'effacent les uns les autres. Ils ne s'inscrivent pas dans le langage car ils sont désarticulés dans la langue. L'objet ne s'articule plus qu'à un signe autarcique et isolationniste, il est dés lors référé à ses fonctions d'autosuffisance.

Comme le remarquait déjà Freud en 1902 « J'ai appris que notre vieux monde est régi par l'autorité, comme le nouveau par le dollar. » (p.426). Depuis le dollar et l'autorité se sont confondus, dopés par les technosciences et leur discours, produisant une refondation épistémique asymboligène des rapports sociaux. Ces derniers ne sont plus symboliques mais diaboliques. Le diable n'est-il pas cette figure du Père tout-puissant et omnipotent à qui les âmes ne cessent d'être vendues ?

En un mot comme en cent, au moment où aux États-Unis d'Amérique un courant dit de « neuropsychanalyse » est en train d'installer une entreprise de régression épistémique dans la cause, qui ne tardera pas à trouver ses adeptes en Europe et ailleurs. Il y va de notre éthique autant général que de la généralité comme « absolu devoir de la responsabilité » (Derrida, J., 1999.79), de relever le défi par des recherches impliquées qui prouvent leur opérationnalité via une altérité sémantique dans divers champs du possible. « Car ce qui se prépare [et qui est déjà mis en œuvre] à un rythme incalculable, c'est un nouvel homme bien sûr, un nouveau corps de l'homme, un nouveau rapport du corps de l'homme aux machines » (Derrida, J., op. cité, 111).

Une psychanalyse impliquée dans sa contemporanéité aurait pour tâche de traverser tous les savoirs pour les déconstruire y compris les siens.

Pour conclure, on ne peut que laisser la parole à Freud qui dans une lettre à Lou Andréa Salomé, lui déclare de façon aussi désespérée que prémonitoire : « Voici ma secrète conclusion : puisque nous ne pouvons considérer notre civilisation actuelle — la plus évoluée de toutes — que comme une gigantesque hypocrisie, il doit s'ensuivre qu'organiquement nous ne nous sommes pas faits pour elle. Il faut abdiquer et le Grand Inconnu, lui, ou le Grand Manitou, dissi-



mulé derrière le destin, renouvellera cette expérience avec une race différente ».21

BIBLIOGRAPHIE

BARTHES, R. 1972. Le degré zéro de l'écriture, Paris : Seuil.

BENSLAMA, F. 1988. *La nuit brisée*, Paris : Ramsay.

BENSLAMA, F. 1994. *Une fiction troublante*, Paris : édition de l'Aube.

DE MIJOLLA. A. 1982. Les mots de Freud, Paris : Les belles lettres

DOUVILLE, O. 2001. Pour introduire l'idée d'une mélancolisation du lien social. *Cliniques méditerranéennes, 63*.

ENRIQUEZ, E. 1983. De la horde à l'état, Paris : Gallimard.

FEDIDA, P., 1995. Le site de l'étranger, Paris : Puf.

FEDIDA, P. 2007. *Humain/déshumain*, Paris : Puf

FREUD, S.1890-1920. Résultats, idées, problèmes I, Paris : Puf, 1988.

FREUD, S. 1904-1919. La technique psychanalytique, Paris: Puf, 1985.

FREUD, S. 1912. *Totem et tabou, Paris*: Payot, 1984.

FREUD, S. 1915-1923. Essais de psychanalyse, Paris: Payot, 1984.

FREUD, S. 1921-1938, Résultats, idées, problèmes II, Paris : Puf, 1987.

FREUD, S. 1928. *L'avenir d'une illusion*, Paris : Puf, 1995.

FREUD, S. 1929. *Malaise dans la civilisation*, Paris: Puf, 1983.

FREUD, S. 1937-1939. L'homme Moïse

et la religion monothéiste, Paris : Gallimard, 1986.

GORI, R. 1978. *Le corps et le signe dans l'acte de parole*, Paris : Dunod.

GORI, R. 1993. Pensée de transfert ou transfert de pensée, Paris : *Études freudiennes*, 34, 163-184.

GORI, R.1995. Si Moïse était un enfant..., *Le bloc-notes de la psychanalyse*, 13, 41-63.

GORI, R. 1996. La preuve par la parole, Paris : Puf.

KROEBER, A. Totem et tabou. Une psychanalyse ethnologique. *Revue française de psychanalyse*, 1993. T L VII, n°3, 773-785. Paris : Puf.

LACAN, J. 1953. « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ». In : *Écrits*, Paris : Seuil, 1966, 237-322.

LACAN, J. 1961. L'envers de la psychanalyse. Paris : Seuil, 1970.

LEGENDRE, P. 1985. L'inestimable objet de la transmission, Paris : Fayard, 1993.

MASSON, D. (traduction de).1967. *Le Coran*, tome I et II. Paris: Gallimard, 1994.

MELMAN, C. 2002. L'homme sans gravité/jouir à tout prix, Paris : Denoël

RODINSON, M.1961. *Mahomet*. Paris: Seuil, 1975.

STEIN, C. 1961-1963. Séminaire d'anthropologie psychanalytique, Paris : Études freudiennes.

STEIN, C. 1965. *La mort d'ædipe*, Paris : Denoël, 1977, 65-74

STIEGLER, B. 2003, Aimer, s'aimer, nous aimer : Du 11 septembre au 21 avril, Paris : Galillée

Quelques notes sur l'imposture

Jean-Michel Vives

En écumant la littérature, je suis enfin tombé sur un exemple d'imposture féminine, d'autant plus spectaculaire qu'elle est exceptionnelle. Il s'agit de la figure extrêmement inquiétante, de Madame de Merteuil dans les "Liaisons dangereuses" de Laclos. Figure fascinante d'une fausse dévote qui, tel un nouveau Tartuffe, joue avec une habileté proprement diabolique de l'imposture pour manipuler et défier l'ensemble des protagonistes du roman et au-delà la société tout entière sans que ceux-ci soient à même de le reconnaître. L'effet saisissant que provoque ce roman épistolaire est fortement lié à la figure extra-ordinaire d'une femme imposteur. Au regard des nombreux hommes déjà rencontrés, celle-ci restera relativement isolée. Ce qui en fait sûrement toute l'importance.

Il existerait donc, des figures de l'imposture féminine qui dans leur rareté même devrait nous permettre de nous interroger plus précisément sur la dimension presque banale de l'imposture masculine.

e nom masculin imposteur vient d'un emprunt au latin impostor (trompeur), dérivé du latin classique imponere (au sens d'abuser quelqu'un) fait par Rabelais en 1542. « La peste ne tue que le cors, mais tels imposteurs empoisonnent les âmes » (Rabelais Gargantua) Le nom désigne d'abord une personne qui abuse de la crédulité d'autrui par des discours mensongers : il est utilisé dans la langue classique comme synonyme de calomniateur et désigne en 1669 (date de la création du Tartuffe de Molière) celui qui cherche à en imposer par de fausses apparences. L'imposteur est donc celui qui s'attache à créer un semblant qui viserait à abuser l'autre. Mon interrogation partira du fait étonnant qu'il n'existe pas de féminin au mot imposteur. Pas d'imposteuse ou d'impostrice. Est-ce à dire que l'imposture ne se déclinerait qu'au masculin? Si tel est bien le cas, qu'estce que cela peut nous apprendre sur les positions subjectives masculine et féminine dans leur rapport à la catégorie du faux, de la feinte? C'est cette étrange et envahissante masculinité de l'imposture que je voudrais interroger ici.

De fait, aussi bien dans la littérature, que dans les exemples que nous pourrions rencontrer dans la vie quotidienne, ce sont essentiellement des hommes qui se trouvent engagés dans la dynamique de l'imposture. Si nous faisons rapidement un tour d'horizon des figures littéraires

de l'imposture, nous rencontrons en premier lieu, le dieu des imposteurs, Zeus lui-même. En effet, quasiment tous les récits de séduction du roi des dieux, nous le montrent en position d'imposteur.

Il séduit la nymphe Callisto, qui s'était vouée au culte d'Artémis, en prenant les traits de la chaste et farouche déesse. Une de ses impostures les plus connues est celle où il prit les traits d'Amphitryon pour pouvoir posséder sa fidèle épouse qui se refusait à lui. Profitant du départ de l'époux et avec la complicité d'Apollon, Zeus, sous les traits d'Amphitryon, posséda Alcmène durant une nuit qui dura 24 heures. De cette union naîtra le demi-dieu Héraclès. Cette insistante imposture divine, peut même, à l'occasion, se retourner contre lui comme nous le montre le mythe de Sémélé. En effet, Zeus rejoint tous les soirs, à la nuit tombée, Sémélé dans sa chambre et lui dit qu'il est le roi des dieux. Celle-ci ne se privera pas de s'en vanter auprès de ses sœurs. L'information arrivera bien sûr aux oreilles de la jalouse Junon, l'épouse de Zeus, qui utilisera la fâcheuse réputation de son époux pour perdre Sémélé. Elle prend alors les traits de la nourrice de Sémélé et lui dit : « Il te dit que c'est un Dieu, mais qui le prouve. Peut-être n'est-ce qu'un imposteur qui se fait passer pour Zeus. Si c'est réellement le Dieu des dieux, alors demande-lui de se présenter à toi sous sa forme divine ». L'incrédule jeune femme exigera que Zeus se présente à elle sous sa divine forme; on connaît la suite: l'imprudente Sémélé mourra brûlée par le feu divin. Zeus extraira alors l'enfant qu'elle porte et pour qu'il puisse naître se l'incorporera. Ainsi naîtra, de la cuisse de Jupiter, Dionysos, le dieu du théâtre et des acteurs nommés en Grèce ancienne: hypocritès.

La littérature des siècles suivants ne sera pas avare en figures d'imposteurs. Que l'on pense seulement aux personnages proposés par Molière: Tartuffe, Don Juan, et encore une fois Amphitryon.

Au XVIIIe siècle, sous l'effet de la réécriture de contes populaires, la figure de l'imposteur va connaître une nouvelle fortune. Celle de l'homme de noble origine qui se présente à sa bien-aimée sous une identité falsifiée, la plupart du temps celle d'un homme du commun, pour

vérifier si la promise l'aime pour lui-même ou pour sa fortune.

C'est cette structure qui est à l'œuvre dans Le barbier de Séville de Beaumarchais, où le Comte Almaviva se présente à Rosine sous les traits d'un étudiant peu fortuné, Lindor, ici encore pour être aimé pour ce qu'il pense être luimême.

Ce qui nous vaut ce ravissant échange à la fin de l'œuvre.

Figaro: Monseigneur, vous cherchiez une femme qui vous aimât pour vous même...

Rosine: Monseigneur, que dit-il?

Le Comte, jetant son large manteau, paraît en habit magnifique: Ô la plus aimée des femmes! Il n'est plus temps de vous abuser: l'heureux homme que vous voyez à vos pieds n'est point Lindor; je suis le Comte Almaviva, qui meurt d'amour et vous cherche en vain depuis des mois.

Voilà une imposture bien surprenante puisqu'elle vise à faire jaillir par le mensonge la vérité – stratégie baroque, s'il en est... — et révèle un étrange fantasme masculin récurrent: être aimé pour soi-même... Il ne s'agit pas ici de prêcher le faux pour connaître le vrai, mais bien de faire jaillir le vrai depuis le lieu de l'imposture, celle-ci visant à convoquer l'être du sujet pour lequel l'homme voudrait être aimé... Nous y reviendrons plus en détails.

Toujours dans cette veine pourrait être lu le conte: La princesse aux petits pois tel qu'Andersen nous le rapporte. Ici pas d'impostrice, mais un prince croyant en l'existence d'une « vraie » princesse et une mère trop aimante qui soutient ce fantasme: La Princesse existerait et il convient de la trouver au milieu de tous ces ersatz de princesse. La femme impostrice semble être à partir de là, moins une réalité, qu'un fantasme masculin et/ou maternelle: « toutes des impostrices, sauf maman! ».

Les faits divers eux-mêmes, nous confrontent de manière récurrente à des figures masculines de l'imposture: nous citerons celle de Martin Guerre qui passionna tant le seizième siècle et à laquelle Montaigne s'intéressa de très près. Plus proche de nous, le XVIIIème siècle connut de flamboyants imposteurs tels Cagliostro ou Casanova.

Enfin, la fin du XXème siècle vit deux stupéfiantes impostures qui défrayèrent la chronique. Celles de Jean-Claude Romand qui durant de longues années soutint le personnage inventé de toutes pièces d'un médecin membre de l'organisation mondiale de la santé, directeur de recherches à l'INSERM, Chef de service à l'hôpital Cantonal de Genève jusqu'à ce que la découverte de l'imposture débouche sur le meurtre de ses parents, de son épouse et de ses enfants et une tentative de suicide. Cette auto-fiction au destin si funeste, inspira un récit à Emmanuel Carrère, L'adversaire, mais également deux films, l'un de Laurent Cantet et l'autre Nicole Garcia: L'emploi du temps et L'adversaire. La terrible imposture aura ainsi fécondé plusieurs créateurs: l'imposteur, en fin de compte, ne se sera pas appelé Romand pour rien.

Une autre imposture fut soutenue par Bruno Grosjean alias Benjamin Wilkomirski qui fit paraître en 1995, à Francfort, un petit livre bouleversant, traduit presque immédiatement dans une douzaine de langues. Il paraît chez Calmann-Levy en France en 1997 sous le titre, Fragments. Une enfance (1939-1948). Il s'agit d'un texte fragmentaire, halluciné, raconté du point de vue d'un petit enfant dont les premières années se déroulent dans les camps de la mort en Pologne. L'auteur ne connaît pas sa date de naissance. Il ignore ses origines précises. Il n'a plus aucun parent. La quatrième de couverture condense l'enfance terrible de l'auteur sous la forme d'un bref récit: « Les rafles des juifs s'intensifient en Pologne. Son père est assassiné sous ses yeux, on l'arrache à sa famille et il est déporté à 4 ans au camp d'extermination de Maïdanek. ». Mais ce bref résumé ne donne aucune idée de la vision terrifiante proposée par Fragments, vision d'autant plus noire qu'elle s'accompagne d'incompréhension et qu'elle est énoncée par une voix enfantine. Tendu d'émotion, le livre témoigne, par delà l'horreur des faits, d'une vraie aptitude à rendre la dimension somnambulique de la perception enfantine, avec ses détails démesurés et ses amnésies cycliques. Ce garçonnet grelottant, qui avait vu des enfants manger leurs propres doigts et des cadavres

« accoucher » de rats, avait su mettre en phrases l'horreur, un demi-siècle plus tard, avec la même vérité qu'Anne Frank. On frissonne en découvrant que, expédié dans un Home en Suisse après avoir été recueilli dans un orphelinat juif à Cracovie, à la Libération, le jeune Benjamin se cachait encore sur la table pour bourrer de croûtes de fromage sa chemise de peur de manquer, ou que voyant ces petits voisins si bien vêtus et chauffés, il se croyait cerné par des « imposteurs et des assassins ». Le National Jewish Book Award lui fut décerné en 1996 aux USA, puis le prix Mémoire de la Shoah de la fondation du judaïsme français, et celui du Jewish Quaterly pour la non-fiction à Londres, l'année suivante... En 1998, une enquête serrée révélera, à la stupeur de tous, que l'auteur de ce texte bouleversant salué par tous comme un témoignage irrécusable est un imposteur : le récit autobiographique se révèle, in fine, être une fiction!

Ces deux derniers exemples n'ont plus rien à voir avec les joyeuses impostures de Zeus ou du Comte Almaviva, ni même avec celles plus retorses d'un Martin Guerre ou d'un Cagliostro.

La différence de nature que nous pouvons pressentir devrait nous conduire à différencier plusieurs types d'imposture. Nous ne le ferons pas ici. Notre propos n'étant pas d'interroger à proprement parler la question des formes de l'imposture, mais bien son rapport quasi exclusif avec le masculin.

Après ce rapide survol – mais de nombreux autres exemples pourraient venir à l'appui de notre thèse — nous serions tenté de conclure à la non imposture féminine. Les femmes ne participeraient pas de ce type de rapport à la feinte.

Néanmoins, en écumant la littérature, je suis enfin tombé sur un exemple d'imposture féminine, d'autant plus spectaculaire qu'elle est exceptionnelle. Il s'agit de la figure extrêmement inquiétante, de Madame de Merteuil dans les *Liaisons dangereuses* de Laclos. Figure fascinante d'une fausse dévote qui, tel un nouveau Tartuffe, joue avec une habileté proprement diabolique de l'imposture pour manipuler et défier l'ensemble des protagonistes du roman et audelà la société tout entière sans que ceux-ci

soient à même de le reconnaître. L'effet saisissant que provoque ce roman épistolaire est fortement lié à la figure extra-ordinaire d'une femme imposteur. Au regard des nombreux hommes déjà rencontrés, celle-ci restera relativement isolée. Ce qui en fait sûrement toute l'importance.

Il existerait donc, des figures de l'imposture féminine qui dans leur rareté même devrait nous permettre de nous interroger plus précisément sur la dimension presque banale de l'imposture masculine.

Quelle est la position subjective de cette femme et que peut-elle nous permettre d'apprendre sur l'imposture au féminin?

Nulle part mieux que dans la grande lettre autobiographique (Lettre LXXXI) ne transparaît le projet de Madame de Merteuil et, non l'origine mais le moment de cristallisation, de son destin de maîtresse des apparences, d'impostrice. L'épisode se trouve à l'occasion d'une « fausse confidence », d'une confession détournée qui constitue son mensonge premier. La jeune fille, en son ignorance et sa virginité, se définit par une farouche volonté de savoir. Ne sachant rien du sexe et du désir, elle prend une décision lourde de conséquences: « Aussitôt, je pris mon parti; je surmontai ma petite honte; et me vantant d'une faute que je n'avais pas commise, je m'accusai d'avoir fait tout ce que font les femmes ». La future Madame de Merteuil prêche le faux pour connaître le vrai... Nous ne sommes pas ici comme avec le Comte Almaviva dans une tentative de révéler la vérité de l'être depuis le lieu de l'imposture, mais plutôt d'assigner l'autre à une place particulière par un dispositif imposteur. Elle s'accuse de ce qu'elle n'a pas fait (« tout ce que font les femmes ») pour obtenir en retour du confesseur des lumières sur cet obscur forfait encore insu d'elle-même: « le bon père me fit le mal si grand que j'en conclus que le plaisir devait être extrême; et au désir de le connaître, succéda celui de le goûter ». L'imposture de la « missionnaire » Merteuil se noue à partir d'une faute inventée, qui suscitant un discours violemment réprobateur, impose à ses yeux la nécessité de sa mise en acte. Pour Madame de Merteuil, il s'agira à partir de là, à l'abri d'un mariage alibi, d'allumer dans le « sujet-cible », supposé jusque là innocent, la flamme de la transgression. Le véritable but étant de révéler à l'innocent qu'il réalise quelque chose qui était déjà présent à son insu. Toute la sagacité perverse de cette « missionnaire de l'amour » vise à toucher les points qui résonneront, créant écho et complicité chez ses « fidèles » forcés. Pour Madame de Merteuil, il s'agit de convertir ceux que l'Amour n'a pas encore touché à cet « être suprêmement mauvais » auquel ils aspirent déjà mais à leur insu... Sa force réside dans l'identification et la mise en lumière du désir des autres tout en postulant que chacun est orienté vers la réalisation de la jouissance telle qu'elle l'appréhende. Il s'agira donc de créer un dispositif, une mise en scène, qui permettra de révéler ce culte de la jouissance. En révélant à tous et à chacun, et cela sous des dehors de dévote, leur culte inavoué de cet Autre, selon leurs modalités singulières, il s'agit de les faire passer à l'acte... C'est-à-dire d'extraire l'objet auquel leur fantasme fait écran tout en l'évoquant sans cesse.

L'avidité criminelle de la Marquise de Merteuil, s'origine rétrospectivement dans cette scène d'aveu d'une faute imaginaire qu'elle s'efforcera de généraliser par la suite. Ayant avoué ce qu'elle n'a pas fait, elle va, d'une façon dissimulée, faire tout ce que peut faire une femme (pour reprendre ses termes) et devenir un agent de corruption. L'importance des « principes » énoncés par elle et le refus de l'improvisation empirique donne à cette démarche immorale la forme d'un impératif éthique. Nous sommes très proches d'un Sade, si ce n'est que justement, l'imposture n'est pas un trait sadien... Elle en vient à prononcer un programme en trois points d'allure quasi kantienne: « Je m'assurai ainsi de ce qu'on pouvait faire, de ce qu'on pouvait penser, et de ce qu'il fallait paraître ». Parodie involontaire mais, ô combien, significative des trois questions amorcées dans la Critique de la Raison pure contemporaine des Liaisons Dangereuses: « Que puis-je savoir? », « Que dois-je faire? » « Que puis-je espérer? » qui concerne respectivement la connaissance, l'éthique et la religion. A partir de là, toute la vie de la Marquise se réduit à un art de l'apparence, que signe une

imposture généralisée. « Il faut paraître », « impératif catégorique » pour reprendre les mots de Kant, qui fait de la feinte une éthique et une religion. Lorsque Valmont son disciple et complice loue chez elle ce chef-d'œuvre de conduite qu'elle est, c'est cet art de l'imposture qu'il salue. Vouée à la Divinité de la Jouissance, elle emprunte les traits de la dévote, réservant son amour et sa foi à cet Autre, elle prétend se hisser à sa hauteur, par où se reconnaît le défi pervers. De fait, en mettant en valeur et en contemplant la division des autres, Madame de Merteuil, vise à nier sa propre division. L'imposture féminine, dans sa rareté même, serait d'essence perverse, là où l'imposture masculine serait, dans son étonnante récurrence, plutôt d'essence névrotique.

Laclos conclut son roman sur un destin de la Marquise de Merteuil extrêmement révélateur en ce qui concerne notre problématique: l'imposture est dénoncée. Echec terrible de l'art de paraître, puisque dans la scène fameuse de l'humiliation, c'est le regard réprobateur de l'Autre – en sa fonction sociale, celle de « grand théâtre du monde » — qui revient la couvrir d'opprobre. De fait, il n'est pire punition pour elle que celle des « rumeurs » et des « huées », ignominie des regards qui se détournent, (lettre CLXXIII) - si ce n'est la perte d'un œil (lettre CLXXXV): son âme se trouvant désormais « peinte sur sa figure », elle ne peut plus – effondrement suprême de l'éthique du paraître imposteur - « sauver la face ». Laclos a si bien perçu la source de la puissance perverse de la Marquise de Merteuil – cet œil qu'elle avait sur le désir des autres, cet « objet du regard », ce « désir à l'oeil »- qu'il la représente punie par là où elle a péché. Que lui reste-t-il de sa puissance une fois que son regard perçant le désir des autres se trouve destitué?

Si je me suis attaché à développer les enjeux de cette situation, c'était pour vous faire pressentir la spécificité et la rareté même de la position subjective de l'imposture au féminin.

Revenons maintenant aux enjeux masculins de l'imposture. Pas question de « mystère de la masculinité » ou d'« éternel masculin »; expressions qui porteraient même à sourire! Le masculin ne serait ni mystérieux, ni évanescent...

Après Freud, on appellera masculin l'attitude de cabrement actif face à la castration, dont le ressort est le « refus de la féminité », le féminin pointant quant à lui plutôt la complaisance à la castration, qui va jusqu'à l'improbable accolement de *lust* (plaisir) et castration comme Freud le propose dans son étude sur une névrose démoniaque du XVIIème siècle.

Pour tenter de préciser les positions masculine et féminine dans leur rapport à la feinte, il me semble utile de reprendre la proposition faite par Lacan à l'occasion du Séminaire XI, sur les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalvse, de situer le masculin du côté de la parade et le féminin du côté de la mascarade. Parade du masculin et mascarade du féminin où hommes et femmes se définiraient comme sujets, par leur modalité de cabrement face à la castration. Le masculin pour Freud se révèle, in fine, cabrement contre le féminin, selon les modalités contrastées du symptôme et de la sublimation. Ce qui est secrètement pathétique dans la condition masculine, vue depuis l'inconscient, c'est cette tentative de garder cette identification à ce pôle, être un homme. C'est pourquoi être homme donne toujours un peu l'impression de faire le fanfaron. Etre homme, pour le sujet de l'inconscient, c'est protester de sa masculinité, comme on « proteste de sa bonne foi ».

Dans le séminaire XI consacré aux Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Jacques Lacan avance: « On peut [...] dire que l'idéal viril et l'idéal féminin sont figurés dans le psychisme par autre chose que cette opposition activité-passivité dont je parlais tout à l'heure. Ils ressortissent proprement d'un terme que je n'ai pas, moi, introduit, mais dont une psychanalyste a épinglé l'attitude sexuelle féminine c'est la mascarade. La mascarade n'est pas ce qui entre en jeu dans la parade nécessaire, au niveau des animaux, à l'appariage, et aussi bien la parure se révèle-t-elle là, généralement du côté du mâle. La mascarade a un autre sens dans le domaine humain, c'est précisément de jouer au niveau, non plus imaginaire, mais symbolique. » C'est à une psychanalyste anglaise, Joan Rivière,

que l'on doit l'articulation de la féminité et de la mascarade. Dans son texte de 1929, La féminité en tant que mascarade, elle écrit: « Le lecteur peut se demander quelle distinction je fais entre la féminité vraie et la mascarade. En fait, je ne prétends pas qu'une telle différence existe. Que la féminité soit fondamentale ou superficielle, elle est toujours la même chose. ». La féminité ne peut s'atteindre ou se désigner que par le biais d'un semblant. Etre femme, c'est, qu'on le veuille ou non, faire semblant d'être femme. Ce rapport au semblant n'est pas ce que l'on croit trop facilement une coquetterie ou un mensonge. Il est d'abord affaire de structure puisque c'est le langage qui situe la femme au dehors de ce qui peut se dire. Comment une femme peut-elle s'accommoder de cette position qui, faute d'essence signifiable comme telle, ne peut s'affirmer que dans l'artifice? Comment faire reconnaître la féminité par un semblant en soi non féminin? Une femme est ainsi conduite à devoir réaliser que « c'est pour ce qu'elle n'est pas qu'elle entend être désirée en même temps qu'aimée » comme le précise Lacan dans La signification du phallus (p. 694). Lacan reprendra la thèse de Joan Rivière. Pour lui, également, ce qui est présenté comme système de défense serait l'attitude féminine par excellence. Puisque le sexe féminin n'est rien, la femme va créer un paraître qui se substitue à l'avoir pour masquer le manque. La mascarade serait alors comprise comme l'organisation inconsciente d'un trompe-l'œil. C'est-àdire, l'ensemble des caractéristiques qui donne à voir une illusion et qui permet en même temps de maintenir l'illusion chez la femme masquée de l'existence en soi d'une essence féminine, tout en en cachant l'absence.

Cette absence, ce creux autour duquel s'organise le travail de la représentation de la mascarade féminine serait celui de l'absence de pénis, qui renverrait plus primitivement à l'absence de l'objet premier: la Chose. Le trompe-l'œil féminin se révèlerait alors être la révélation humoristique de l'impossible comme tel: il manifeste dans le jeu représentatif ce que la représentation même est chargée de dissimuler. À savoir le réel du manque.

Ce trompe-l'œil, dans cette tension entre

évocation et révocation de la castration féminine, se situerait du côté du manque et de sa possible mise en forme. La mascarade féminine ne serait en rien une stratégie d'allure perverse, l'imposture féminine d'allure perverse signerait plutôt l'impossibilité de pouvoir faire avec ce mystère du féminin. L'imposture féminine viserait ainsi à écraser la nécessaire dimension sublimatoire de la féminité du côté d'un leurre totalisant qui viserait moins à rendre l'autre désirant qu'à le fasciner, comme le montrent parfaitement les rapports entre Madame de Merteuil et Valmont. La mascarade féminine se rapprocherait quant à elle plutôt de la sublimation en tentant d'élever « l'absence d'objet à la dignité de la Chose ». On reconnaîtra là une paraphrase de la célèbre formule lacanienne modifiée en ce sens que dans l'attitude féminine c'est non l'objet, mais son absence, à laquelle il s'agirait de donner forme. Non pour le dénier comme cela pourrait se faire dans la perversion, mais pour ne pas s'y abîmer et pour que ce manque que vient souligner et masquer la stratégie féminine puisse se constituer en objet du désir pour l'Autre. Le féminin serait une construction qui dans sa forme aboutie constituerait une œuvre qui présentifierait et absentifierait la Chose, comme tend à le faire toute œuvre d'art. L'art comme la mascarade féminine permettrait de capter la beauté dans un artifice. En effet, la sublimation consiste à viser la Chose à travers l'objet. Le processus de création s'effectuant à partir de rien et autour d'un rien

Cette question du tressage de l'art et de l'artifice se rencontre dans la nécessaire, car vitale, beauté féminine. Beauté féminine qui ne réside pas dans l'inventaire de ses attributs, mais au contraire dans l'espace indicible qui se dessine entre ses attributs. La beauté se situe dans ce point imprenable constitué en elle comme Chose, une beauté fondée sur un point hors représentation qui constitue la femme comme lieu de la Chose. La beauté serait à la fois ce qu'il y a chez une femme de plus extérieur et pourtant de plus intime, c'est un voile qui la désigne ailleurs que là où elle est. Nous retrouvons ici ce que Lacan repère comme « ce lieu central, cette extériorité intime, cette extimité qui est la Chose ».

Cette dimension extime du féminin pointe un élément particulièrement important: le masque - contrairement à celui que porte l'imposteur- ne cache rien ou plutôt cache le rien. Ainsi une femme serait simultanément une représentation, un spectacle, une image qui vise à séduire, attirer le regard, et une énigme, l'irreprésentable, qui vise à destituer le regard. La mascarade féminine serait une stratégie d'allure baroque ce qui nous conduirait à la situer moins du côté du moi, du narcissisme comme le fait le discours populaire, mais du côté du sujet. On pourrait même dire, paradoxalement, qu'une femme par ce travail peut devenir le sujet par excellence. C'est précisément dans la mesure où elle se caractérise par une « mascarade », dans la mesure où tous les traits qui la définissent sont artificiellement « portés à son compte » par les autres ou par elle-même — cela ne fait que peu de différences en fait -, qu'elle peut, à l'occasion, se révéler plus sujet que l'homme. En effet, ce qui caractérise finalement le sujet est cette contingence radicale même et ce caractère artificiel de chacun de ses traits positifs, c'est-à-dire le fait qu'« elle » en soi est un pur vide qui ne peut s'identifier à aucun de ses traits. Lacan l'avait bien souligné en situant la mascarade féminine du côté du symbolique et la parade masculine du côté imaginaire. On pourrait dire que les femmes, le phallus, elles n'y croient pas totalement, ou plutôt qu'elles peuvent voir au travers de sa présence fascinante.

Cela n'est pas le cas de l'homme et c'est cela qui le rendra sans doute si sensible et si prompt à adopter la position de l'imposteur. L'homme, en effet, ne saurait échapper à la tension entre ce (qui lui semble) que l'autre (la femme ou l'environnement social en général) attend de lui (être un homme, un vrai, un macho) et ce qu'il est effectivement en lui-même (faible, peu sûr de lui...). On n'éprouve pas l'image du macho comme une mascarade mais comme une vaine et touchante tentative de se rapprocher d'un idéal inaccessible. Derrière l'image de l'homme, derrière sa parade, ne se profile aucun secret, alors que la fiction féminine, elle, se présente comme le masque qui dissimulerait l'essence de la femme. Autrement dit, contrairement à l'homme qui essaie courageusement, mais vainement, de se hisser à la hauteur de son image, de donner l'impression d'être ce qu'il dit, le sujet féminin trompe par la tromperie même du trompe-l'œil proposé et qu'elle présente comme tel. Le masque en est bien un. Le but ici n'est pas d'être le phallus mais bien de paraître l'être. Cette semblance, qui est l'enjeu même de la féminité comme mascarade, indique que ce que dissimule le masque féminin n'est pas directement le phallus mais plutôt le fait que derrière le masque, il n'y a rien. C'est pour cette raison que Lacan affirme que la femme veut être aimée pour ce qu'elle n'est pas. Contrairement à l'homme qui veut être aimé pour ce qu'il croit être vraiment comme nous le montre le scénario infiniment répété, des contes de fées aux œuvres théâtrales de Marivaux, où le prince se présente à celle qu'il aime travesti en homme du commun pour être sûr qu'elle s'éprendra de lui-même et non de son titre ou de sa fortune. La mascarade féminine pointe elle que le sujet est une fonction et non un lieu, aussi les femmes ne veulent-elles pas qu'on les prenne pour elles-mêmes. « Je ne suis pas celle que vous croyez! », pourrait être, la formule résumant la stratégie du féminin. En paraphrasant l'aphorisme freudien on pourrait avancer que le procès de la féminité pourrait se résoudre dans un: « Là où je n'ai pas, je dois advenir ». Cette injonction à laquelle doivent se soumettre les femmes n'est pas aisément accessible à l'homme qui a tôt fait de confondre phallus et pénis.

Il est important de repérer que ce rapport au paraître se construit en trois temps dans son rapport au phallus.

« le phallus, dans la doctrine freudienne, écrit Lacan, n'est pas un fantasme, s'il faut entendre par là un effet imaginaire. Il n'est pas non plus, comme tel, un objet partiel. Il est encore bien moins l'organe, pénis ou clitoris qu'ils symbolisent et ce n'est pas sans raison que Freud en a pris la référence au simulacre qu'il était pour les anciens. Car le phallus est un signifiant dont la fonction soulève peut-être le voile de celle qu'il tenait dans les mystères ». (La signification du phallus p. 690)

Le complexe de castration s'organise autour du phallus élevé au rang de signifiant que Lacan définit comme « signifiant du désir de

l'Autre ». Trois verbes: être, avoir, paraître, plus une forme spéciale de négation « pas... sans » déterminent alors trois niveaux ou trois temps logiques de franchissement du complexe castration.

Premier temps: être ou ne pas être le phallus, soit cet objet désiré par la mère.

Second temps: l'avoir ou ne pas l'avoir.

Pour un homme la formule en est « ne pas être sans l'avoir » et « l'avoir sur fond de ne pas l'avoir » (formule de la menace de castration).

Pour une femme: « être sans l'avoir » et « ne pas l'avoir sur le fond de l'avoir quand même » (penisneid).

Troisième temps: le paraître

« intervention d'un paraître qui se substitue à l'avoir »

« pour le protéger d'un côté » (homme)

« pour en masquer l'absence » (femme).

C'est donc dans ce troisième temps, avec l'apparition de la question du paraître, que pourra se jouer la question de l'imposture.

La mascarade et la parade sont liées au troisième temps de l'Œdipe, celui où le père se fait préférer à la mère, comme celui qui a le phallus. Ce troisième temps a pour résultat la mise en place des insignes du père. Ses insignes, ces traits d'identification au père, Freud les appelle « idéal du moi ». Ils inscrivent le sujet dans la fonction phallique comme un homme ou une femme.

La mascarade féminine s'instaure donc, à la sortie de l'Œdipe, par l'intermédiaire d'un « paraître qui se substitue à l'avoir et qui projette les idéaux du sexe dans la comédie ». (Lacan, *Ecrits*, p. 694). Ce n'est sans doute pas pour rien que Lacan introduit ici le terme de comédie. De fait, pour être un homme ou une femme, il faut en rajouter. Il faut en jouer la comédie. D'un côté ce sera pour se protéger, de l'autre pour camoufler l'absence de ce phallus. Je ferai l'hypothèse que l'imposture viendrait dans un cas comme

dans l'autre, suppléer à l'impossible comédie du paraître.

En effet, que se passe-t-il quand la mascarade ne fonctionne plus? Pour que la mascarade, au sens de rapport au semblant puisse fonctionner, il faut de la part du partenaire un certain type de répondant. La mascarade féminine ne fonctionne pas face au miroir, il y faut un désir X (pour reprendre l'expression de Lacan et faire entendre qu'il n'est pas exclusivement sexuel), désir causé par cette énigmatique essence féminine voilée qui renvoie à une absence couplée à la présence. Cet « éternel féminin », que la mascarade laisse entrevoir, une femme à la possibilité de la dévoiler sans savoir pour autant ce qu'est cette essence supposée – supposée pour signifier que cette présence est supposée supposable. Elle n'en a pas le savoir, ce qui n'empêche que cette essence de pouvoir être immédiatement reconnue. En effet, là où il ne peut y avoir connaissance, la reconnaissance est possible. Cette reconnaissance c'est ce qu'une femme peut attendre du partenaire. Le récepteur qui a reçu le message silencieux de cet émetteur qu'est l'essence énigmatique féminine, et que l'ayant reçu, il le retourne sous une forme audible, par exemple en manifestant la capacité d'être surpris par cette énigme qu'est l'essence féminine révélée dans la mascarade. La transmission d'un étonnement manifesté par l'esprit renvoie à une femme l'existence de son énigme et lui permet de la soutenir.

Chez l'homme l'imposture surgirait lorsque la parade vient à se cristalliser. Contrairement au sujet féminin qui se voit situer par la mascarade du côté du symbolique, le sujet masculin par la parade se voit plus facilement cloué du côté de l'imaginaire. L'imposture serait alors pour lui une tentative de se maintenir à la hauteur des insignes et des idéaux quitte à prendre le risque de s'y abîmer, voire de s'y perdre.



INDEX DES NOTIONS

В beauté 120 négation, la 22, 81, 105 névrose 11, 20, 41, 46-47, 72, 78-79, 82-84, 88, 98-100, C castration, la 32, 74, 83, 108-110, 119-120 102, 119 Chose, la 29, 31, 35, 37-38, 54, 72, 96-98, 120 nœud borroméen 9, 33 complexe de castration 121 Nom-Du-Père 24, 45, 47, 78-79, 83-84, 98 complexe d'Oedipe 5, 23, 31 nommant 24-25, 27-30, 32, 36, 45, 84 culpabilité 8, 12, 47, 70, 72, 104-105 objet a 7, 83 Dieu 5-9, 12, 14, 18-19, 23-32, 34, 36-38, 40, 42, 44-47, 52, 54, 63-64, 69-70, 72, 74, 80-82, 84, 97, 99-100, 104parade 119, 121-122 105, 116 parole 5-9, 11, 14-18, 21, 24, 26, 28, 40, 44-47, 58-59, discours, quatre 95 68, 79-80, 86, 88-89, 99, 101, 105-106, 110, 112-113 division du sujet 9, 52 phallus 20, 45, 120-122 plus de jouir 83 pulsion de mort 13, 22, 61, 67, 102 filiation 6, 13, 30, 70-71, 101, 108, 111 Η pulsion scopique 14, 32 Horde Primitive 7, 40, 52, 83 pulsions de vie 106 R identification 40, 46-47, 64, 89, 101, 107, 109, 111, 118rapport sexuel 85, 90 Réel 16, 18-19, 21, 26, 33, 40-42, 95, 97-99, 102, 107-119, 122 identité 5-6, 8-9, 23, 50, 81, 87, 90, 99, 108-109, 112, 108, 110-111, 120 refoulement 8, 14, 21, 28, 41, 47, 51-52, 54-55, 57, 59, 116 78, 84, 86, 101-102 illusion 11, 73, 78, 96, 110, 113, 120 image 21, 34, 36, 40, 44, 46-47, 51, 81, 100, 107, 109religieux 7-8, 11-13, 15, 17, 19, 21, 62, 66, 70, 73-74, 78, 87, 108, 110-111 110, 121 religion 5-7, 11-13, 15, 21, 23-24, 26, 36, 39-41, 45-47, imaginaire 7-8, 14, 16, 18, 32-33, 39, 41-42, 47, 73, 86, 89, 107-108, 110, 112, 118-119, 121-122 50, 52, 62, 65, 67, 72, 77-82, 84, 103, 105, 111, 113, 118inquiétante étrangeté 20 119 S J jouissance 7, 17-20, 32-33, 36, 40-41, 47-48, 52, 63, 68, sacré 11, 14-16, 19-22, 40-41, 46 74, 83, 98, 102, 106, 118-119 sacrifice 9, 18-20, 22, 26, 28, 30, 33-34, 36, 63-64, 66, judaïsme 6, 12, 37, 50, 53-56, 60, 103, 106, 117 68-69, 71-73 savoir supposé sujet 24 l'Autre 5, 7-9, 11, 13, 15-16, 18, 20, 22, 27, 29, 34-35, semblant 53, 99, 111, 115, 120, 122 sublimation 48, 51, 86, 119-120 40, 43, 45, 63-64, 69-70, 72-74, 78-79, 81, 83-87, 89-90, 92, 104, 106-107, 109, 111, 115, 117-122 sujet de l'inconscient 62, 109, 119 l'être 5, 7, 24, 48, 96, 102, 116, 118, 121 sujet du signifiant 95 lettre, la 7, 9-10, 14, 18, 26, 59, 95, 97-98 supplice 70-71 lien 20, 22, 47, 68, 74, 95-96, 98, 101-104, 106-113 surdétermination 68 logique signifiante 95 symbole, le 17-18, 39, 43-44 Loi, la 5-9, 16, 22, 32-33, 35, 37, 41, 44, 49, 51, 86, 96, symbolique, meurtre 8 99, 101, 105, 108, 110 symbolique, ordre 7-8, 16-17, 40 l'origine 5-7, 12, 33, 35, 51, 56-57, 63, 72, 78, 86, 102, symptôme 17-18, 29, 31-32, 34-35, 78, 98-99, 107, 112, 105, 110-112, 118 119 T M manque, le 105, 120 terrorisme 61-67, 69, 71, 73, 75 mascarade 119-122 topique 13, 57 matriarcat 13, 32 transcendance 6, 11, 16, 84 mère, la 6, 12-14, 19, 41, 45-46, 73, 83, 86, 122 transmission 5, 9, 28, 41, 46-48, 50, 52, 54, 65, 77-78, meurtre 8, 25, 29, 32-33, 35, 38, 40, 47, 49, 51-52, 54-55, 82, 101, 110-111, 113, 122 58, 61, 64-65, 67, 71, 78-80, 82-84, 96, 99, 101-106, 110trauma 101-103, 106, 110-111 112, 117 traumatisme 46, 55, 65, 102 mort, la 8, 12, 15, 25, 29-31, 34, 36, 49-51, 61-64, 67, Traumdeutung 56-59 69-75, 82, 102, 113, 117 tremendum 20 mystique 6, 11, 13-15, 26, 31, 34 V mythe 5, 7, 19, 28-29, 35, 40, 50, 55, 78, 82-84, 99, 101voix 7, 59, 83, 98-99, 117A 102, 107, 110-111, 116 Abel 25, 27, 45, 104-105

INDEX DES NOMS

Les entrées récurrentes comme Freud, Moïse, Lacan n'ont pas été retenues

A Harân 5, 27-28, 30, 36 Abraham 8, 24-28, 30, 33-34, 36, 82, 103-104 Hegel 38 Abraham, Karl 8 Heidegger 25, 35, 96 Achille 62, 74 Hénoch 26, 34, 36 Alcmène 116 Héraclès 116 Ali 70-72, 97 Héraclite 64 Almaviva, Comte 116-118 Hérodote 80 Al-Zawahiri 65 Hezbollah 65, 70, 72 Amphitryon 116 Homère 62, 82 Arendt, Hannah 9 Hussein 64, 70-72 Artémis 116 Aton 46, 53, 80 Isaac 25, 28, 33-36 Auerbach, Erich 82 Jakobson, Roman 16 Beaumarchais 116 Jensen 29, 31 Benveniste, Emile 16 jihâd 68 Juda 25, 29, 37 Breton, André 86 Bruno, Giordano 37 Jung 6, 9, 11-12, 14, 17 Bush, George 64, 66 Jupiter 116 C K Cagliostro 117 Kantorowicz 73 Caïn 25-27, 45, 104-105 Khosrokhavar, Farhad 71 Callisto 116 Klee 99 Cantet, Laurent 117 Kristeva, Julia 9 Caquot, Professeur André 30 Kurdes 65 Casanova 117 Césaire, Aimé 85-88, 90 Laclos, Choderlos de 115, 117, 119 Cézanne 99 Laden, Oussama Ben 63-66 Chiites 70-72 Lebrun, Jean-Pierre 105, 110 Leclaire, Serge 35, 85 Debray, Régis 41, 48 Lobatchevski 99 Derrida, Jacques 49-50, 54-61, 66, 109, 112 Logeard, Agathe 48 Loth 27-30, 36 Descartes 96 Dionysos 19, 116 Lune, dieu 27 Durkheim 67 Lynkeus 31 Duval, Jeanne 87 M Mahabharata 14 Einstein 6, 62-63, 66, 99, 102 Mahomet 70, 103, 113 Maïakovski 25 Faladé, Solange 85, 88-89 Major, René 50 Fanon 71, 85-88 Mannoni, Octave 87 Fédida 102-103 Marett, R. 15 Ferenczi 11 Marivaux 121 Fliess 11, 19, 34-35, 41, 46, 56 Markov 98 Foucault, Michel 53 Marquez, Gabriel Garcia 87 Martha 12 Frank, Anne 117 G Marx, Karl 100 Garcia, Nicole 117 Mauss, Marcel 15 Gaufey, Guy Le 23-24 Melman, Charles 50, 86, 90, 98, 110, 113 Gay, Peter 6 Merteuil, Madame de 115, 117-120 Gîta, Bhagavad 14-15 Molière 115-116 Goethe 5, 13-14, 30, 96 Montaigne 116 Graf, Max 99 Moscovici, Marie 59 Grosjean, Bruno 117 mujâhid 68-69, 71 Haddad, Gérard 9 Noé 26, 36



O Ouaknin, Marc-Alain 6, 44, 46, 52

Р

Pfister, Pasteur 15 Poe, Edgar 95, 97 Popper, Josef 31

R

Rabelais 115 Rachet, Guy 27 Ramayana 14

Rey-Flaud, Henri 58, 60 Rivière, Joan 119-120 Rolland, Romain 11, 14-15, 18 Roudinesco, Élisabeth 61, 85

S

Safouan, Mustapha 85, 90

Sarah 28, 30

Saussure, Ferdinand de 16, 19

Schönberg 99-100 Schreber 5-8, 25

Sellin 29-30, 34, 49-50, 52-53

Sémélé 116 Shahîd 68-69, 71 Sharîatî, Ali 71-72 Sibony, Daniel 37

Sin 27

Sloterdijk 55-56, 60

Spinoza 34

Stein, Conrad 103, 113

Strabon 80 Strauss, Lévi 16 Sunnites 66, 70-71

Τ

Tacite 80

Triolet, Elsa 24-25

U

Ulysse 30, 62, 74, 82

V

Valmont 119-120 Viltard, Mayette 98 Vinci, Léonard de 21

Voltaire 38

W

Wilkomirski, Benjamin 117

Y

Yahvé 26, 33, 37, 103

Yerushalmi, Yosef Hayim 6, 49-50, 53-55, 60

7.

Zeus 80, 116-117 Zimra, Georges 61, 67 Zonabend, Françoise 13

Zweig 42